This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

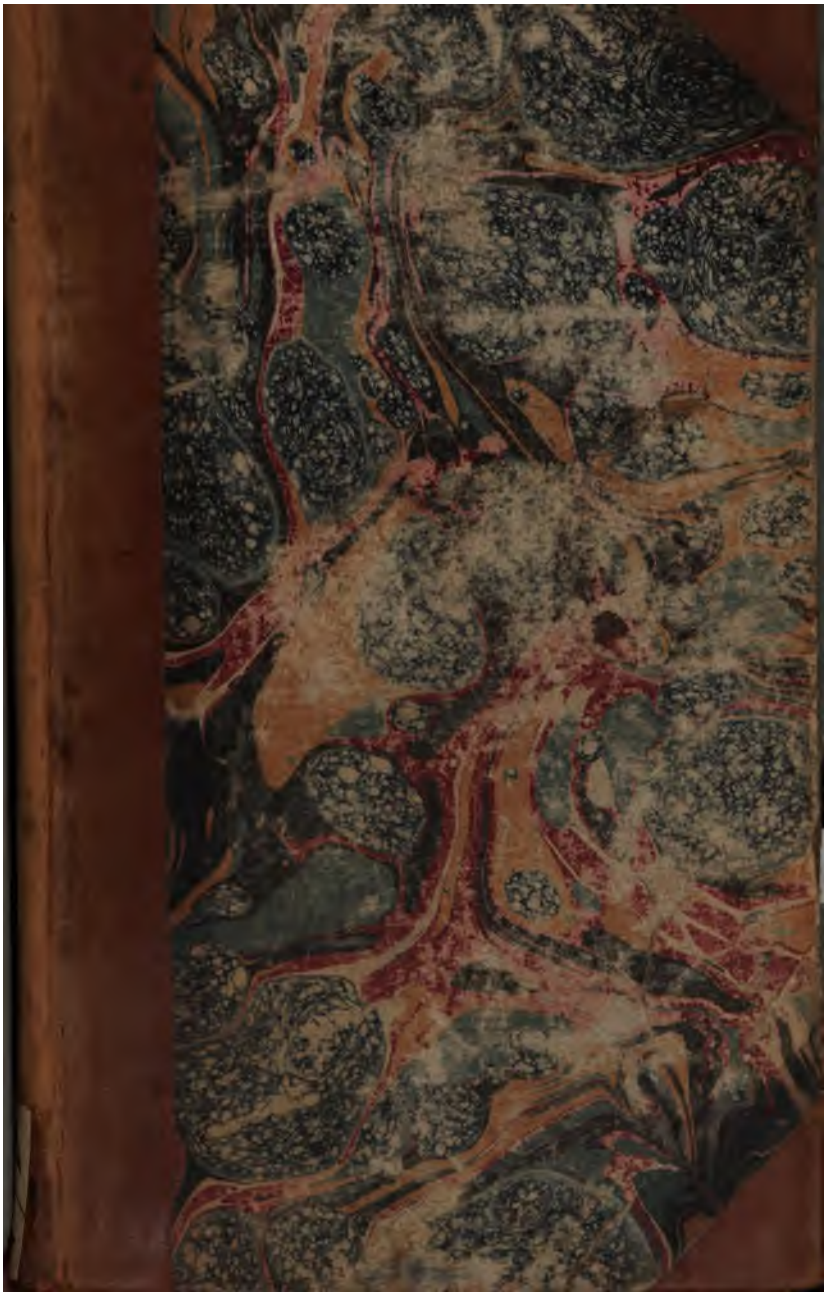
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



160

2212 f. 2/2

ÉDUCATION COMPLETTE.

TOME SECOND.

ÉDUCATION
COMPLETTE,
OU
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,

Mêlé de Géographie et de Chronologie.

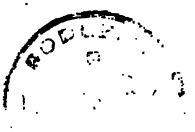
Par Madame LE P. DE BEAUMONT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LEPETIT jeune, et GÉRARD, Libraires, rue St.-André des arts, N.° 44, et Palais du Tribunat, galerie de bois, N.° 223.

AN DIX, (1802).



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

PREMIERE LEÇON.

D. QUELLE année naquit Alexandre?

R. L'an du monde trois mille six cent quarante-huit.

D. Qu'arriva-t-il le jour de sa naissance?

R. Le Temple de Diane, à Éphese, qui était une des sept merveilles du monde, fut brûlé.

D. Quelle était la passion qui parut dominante chez ce Prince encore enfant?

R. Une ambition digne d'un Prince.

D. Qui fut maître d'Alexandre?

R. Aristote, le plus fameux Philosophe de son temps.

D. A quel âge Alexandre commença-t-il à se distinguer ?

R. A seize ans il gouverna le Royaume de son pere, en son absence, avec beaucoup de sagesse.

D. Comment se comporta-t-il à la guerre ?

R. Avec beaucoup de valeur.

D. Quel âge avait ce Prince lorsqu'il monta sur le Trône ?

R. Vingt ans.

Alexandre, fils de Philippe et d'Olimpias, naquit le même jour qu'un nommé Hérostrate mit le feu au Temple de Diane à Ephese, pour immortaliser son nom. On eut lieu de prévoir dès l'enfance d'Alexandre, ce qu'il serait un jour. L'ambition, qui était sa passion dominante, le rendait avide de gloire; mais plus délicat sur cet article que son pere Philippe, toutes les manieres de se distinguer n'étaient pas de son goût. Nous en donnerons un exemple propre à faire connaître l'espece d'ambition qui possédait ce jeune Prince. Philippe se piquait d'éloquence comme un Sophiste; il faisait graver sur des médailles les victoires qu'il remportait aux jeux olympiques.

Son fils, encore adolescent, était bien au dessus de ses faiblesses. Ses amis lui ayant demandé s'il n'essayerait pas de remporter le prix de la course : *je consens à disputer les prix aux Jeux olympiques*, dit-il, *lorsque j'y aurai des Rois pour antagonistes*. L'éducation d'Alexandre fut remise aux plus grands hommes de son temps; et Philippe ne dédaigna pas d'aider lui-même à le former. Léonidas, parent de la Reine, homme fort austere, présidait à cette education, et veillait sur le grand nombre de maîtres qu'on avait donné au jeune Prince. Mais le plus grand avantage que Philippe procura à son fils, fut de lui procurer les soins d'Aristote; il le fit, disait-il lui-même, *pour lui éviter bien des fautes dans lesquelles il était tombé lui-même, faute d'instruction.*

Le caractere d'Alexandre était vif, ferme et altier. Il n'etait pas possible d'obtenir rien de lui par la force; mais il se rendait aisément lorsqu'on lui faisait entendre raison; aussi Philippe evitait-il de se servir de son autorité à son égard; il cherchait plutôt à faire naître son amour, qu'à exciter chez lui la crainte.

Alexandre aimait les Arts, mais il les aimait en Prince, et il avait appris de

son pere à les aimer ainsi: *N'as-tu point de honte de chanter si bien?* lui dit un jour Philippe. Il n'en fallut pas davantage au jeune Prince, et il ne regarda plus les sciences agréables, que comme un délassement. Quant aux amusemens où l'on fait parade d'une adresse puérile, non-seulement il les dédaignait pour lui-même, mais il méprisait ceux qui s'en faisaient un mérite. Pour les sciences qui peuvent servir à former un grand Roi, rien n'égalait l'ardeur avec laquelle il s'y appliquait; et les progrès qu'il y fit, surpasserent l'attente de ses maitres. Tel était Alexandre, qui, plus heureux que son pere, termina heureusement la guerre contre les Perses, qui étaient le but où tendaient les desseins de Philippe.

RÉFLEXIONS.

1. Il est des vertus pour tous les États; celles d'un Prince doivent être autant élevées au-dessus de celles des particuliers, qu'ils sont élevés eux-mêmes par leur rang: il arrive même que ce qui serait une vertu dans une personne privée, devient un excès chez un Prince. Quels soins doivent donc apporter ceux qui sont chargés de l'éducation des personnes illustres, pour leur inspirer les vertus de leur rang!

2. Philippe met toute son application à former son fils ; il ne croit point s'abaisser en écrivant à Aristote pour le prier de se charger du soin d'élever Alexandre. Quelle leçon pour les Princes qui, dans le choix qu'ils font des maîtres destinés à élever leurs enfans, ne consultent que leur inclination, leur caprice ; ou qui se laissent entraîner par une brigue qui met à cette place importante des gens qui n'ont pour tout mérite qu'une passion démesurée de s'avancer !

3. Loin d'envier la place de Gouverneur d'un Prince, il faut une vertu supérieure pour s'exposer aux désagrémens qu'elle produit. L'éleve, environné de lâches adulateurs, aime rarement un Mentor judicieux, qui, loin de flatter ses passions, d'encenser ses vices, s'applique à lui donner la connaissance de soi-même. Pour gagner l'amitié de l'éleve, et s'attirer la reconnaissance des parens, il n'est souvent d'autre moyen que celui de s'en rendre indigne.

4. *N'as-tu point de honte de chanter si bien* ? disait Philippe à son fils. Est-ce donc qu'il est honteux d'exceller dans les exercices auxquels on s'applique ? Ce n'est point là la pensée de Philippe ; un Prince, comme le reste des hommes, doit

s'appliquer à faire parfaitement tout ce qu'il fait; mais quels que soient ses progrès, il se rendrait ridicule, s'il se piquait de l'emporter sur les maîtres de l'art. Il doit effleurer les sciences agréables, pour se donner entiérement aux sciences utiles. Philippe ne reprochait à son fils de chanter trop bien, que parce qu'il supposait qu'il avait employé à cette étude un temps considérable, qu'il aurait pu mettre à profit, pour des études plus profitables. Alexandre, encore enfant, méprisait les amusemens puériles, et ceux qui voulaient lui en inspirer le goût. Un homme qui s'était exercé à faire passer des pois dans un trou fort étroit, où il les jettait d'assez loin, vint faire parade de son adresse devant le jeune Prince, et se flattait d'une bonne récompense; mais il fut bien déçu dans son espérance, car Alexandre, sans daigner le regarder, lui fit donner pour toute gratification un boisseau de pois. Que les jeunes Princes apprennent de cet exemple, qu'il n'est point pour eux d'enfance, et que la raison chez eux doit prévenir sa saison ordinaire. Qu'ils fassent sentir avec une noble fierté à ceux qui se veulent rendre considérables auprès d'eux par des bagatelles; qu'ils leur fassent sentir, dis-je, qu'un

pareil dessein les déshonore ; qu'ils s'en tiennent offensés : et qu'on ne peut leur faire la cour, qu'en leur procurant des amusemens utiles, et dignes de leur rang.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de l'embrasement du Temple de Diane.*

2. *Froides réflexions à ce sujet.*

3. *Parole d'Alexandre au sujet des conquêtes de Philippe.*

4. *Sage conduite d'Alexandre avec les Ambassadeurs du Roi de Perse.*

5. *Application de Léonidas pour empêcher Alexandre de s'accoutumer à la mollesse.*

6. *Reconnaissance d'Alexandre pour Aristote.*

7. *Avidité d'Alexandre pour les sciences, poussée à l'excès.*

8. *Sa passion pour les ouvrages d'Homere.*

9. *Il dompte Bucéphale.*

II.e LEÇON.

D. QUELS furent les premiers soins d'Alexandre devenu Roi ? (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quarante-neuf.

R. Ce fut de rendre les derniers devoirs à son pere, et de venger sa mort.

D. Qu'arriva-t-il au commencement du regne d'Alexandre?

R. Les Barbares que son pere avait soumis, se révolterent, et la Grece pensa à secouer le joug.

D. Qui animait les Grecs contre Alexandre?

R. Démosthene, qui fut toujours ennemi du fils comme il l'avait été du pere.

D. Que fit d'abord Alexandre?

R. Il marcha contre les Barbares, qu'il vainquit.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il revint en Grece, et gagna une grande bataille contre les Thébains.

D. Quelle fut la suite de cette victoire?

R. Thebes fut détruite, et les Grecs consternés se soumirent.

D. Quel avantage Alexandre retira-t-il de leur soumission?

R. Il se fit nommer Généralissime des Grecs, pour passer en Asie.

Alexandre, en montant sur le Trône, se vit environné d'ennemis que sa grande jeunesse excitait à combattre contre lui. Les Barbares que son pere avait soumis, se révolterent: les Grecs, animés par Démosthene, qui traitait ce Prince d'en-

fant, se disposerent à secouer le joug, et l'Orateur, pour pouvoir le faire plus sûrement, n'épargna rien pour susciter de nouveaux embarras à Alexandre. Dans cette vue, il écrivit à Attalus, oncle de Cléopatre, et l'exhorta à faire révolter les troupes qui étaient en Asie. Celui-ci ne demandait pas mieux; mais sachant qu'il était suspect au jeune Roi, il voulut commencer par regagner sa confiance, en lui envoyant les lettres de Démosthene; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fut assassiné par un des confidens d'Alexandre; ce qui rétablit le calme dans l'armée, et étouffa les semences de division.

Les amis d'Alexandre, voyant tant d'ennemis conjurés contre lui, lui conseillerent de donner quelque chose aux circonstances présentes, d'adoucir les Barbares et d'amuser les Grecs; mais ce Prince jugea sagement, que toute la gloire de son regne dépendait de ces commencemens; et que s'il mollissait, il ne ferait qu'augmenter l'audace de ses ennemis. Il fonda donc l'espérance de son salut sur son courage, et sur la promptitude avec laquelle il attaquerait ses ennemis. Il sembla voler contre les Barbares, et l'on fut surpris en Grece de le voir revenir victorieux en moins de temps qu'il en

blait n'en falloir pour aller aux ennemis. Les Thébains avaient commencé la révolte en égorgeant une partie de la garnison Lacédémonienne ; ce fut contre eux qu'il tourna ses armes victorieuses. Les Thébains combattirent en désespérés, ce qui ne les empêcha pas d'être vaincus. On examina ensuite quel traitement on devait faire à cette Ville rebelle. Les avis du Conseil furent partagés ; mais Alexandre voulant faire un exemple capable de contenir les autres Villes Grecques, Thèbes fut détruite, et ses habitans vendus comme esclaves ; toute la Grece frémit à cette nouvelle ; on ne songea plus qu'à désarmer Alexandre à force de soumissions ; et la ville d'Athenes lui envoya des Ambassadeurs, du nombre desquels était Démosthene. Heureusement pour cet Orateur qu'il s'arrêta en chemin, n'osant se présenter devant Alexandre ; car ce jeune Prince demanda qu'on le lui livrât avec neuf autres Orateurs. Démade, dont nous avons parlé dans l'histoire de Philippe, s'offrit à faire prendre au jeune Roi des sentimens plus modérés. Il y réussit, et Alexandre se contenta de l'exil d'un seul Orateur, qui se retira chez les Perses ; il fit même beaucoup d'honnêtetés aux Athéniens,

voulant les gagner pour ne rien laisser derriere lui qui pût le troubler dans l'entreprise qu'il avait formée contre les Perses. Tout étant tranquille, il indiqua une assemblée générale, où il se fit nommer, comme son pere, Généralissime des Grecs, et ne pensa plus ensuite qu'aux préparatifs de son voyage.

Les Thébains qui échapperent à l'esclavage, trouverent chez les Athéniens un asyle et toutes sortes de secours, car ce Peuple généreux ne voyait plus d'ennemis chez des voisins dans l'adversité.

RÉFLEXIONS.

1. Alexandre pensait sagement que tout dépend des commencemens. Un Prince qui commence à régner, doit se persuader que les yeux de toute la terre sont fixés sur lui, et qu'on tirera de ses premieres actions des pronostics pour le reste de sa vie. Si malheureusement il commence mal, il laisse dans tous les esprits des impressions désavantageuses, qu'il lui sera presque impossible de détruire dans la suite.

2. Si Alexandre eût suivi les timides conseils que lui donnaient ses Courtisans, il eût vu à chaque instant croître le nombre de ses ennemis. Sa fermeté et

son courage assura le repos de son regne. Rien n'importe plus à un Prince, que de convaincre ses sujets et ses ennemis qu'il est inaccessible à la crainte. Toujours prêt à céder aux loix, il ne doit plier que pour elles; et si le bien public demande qu'il relâche de sa fermeté, il faut qu'on connaisse qu'il cede par choix, par amour pour ses Peuples, et jamais parce qu'on pourrait l'y forcer. Dans le premier cas, ses sujets admirent sa bonté, qui produit nécessairement leur reconnaissance; dans le second, ils méprisent sa faiblesse, et se croient dispensés de la gratitude, pour des bienfaits qu'ils ne croient pas volontaires.

3. Admirons la générosité des Athéniens envers les Thébains. Ils cessent de les regarder comme ennemis aussi-tôt qu'ils sont malheureux. Il n'y a qu'un cœur lâche qui puisse accabler un ennemi humilié. Et la seule vengeance qu'une ame noble en puisse prendre, est de le forcer par ses bienfaits à rougir du mal qu'il a cherché à lui faire.

TRAITS A RACONTER.

1. *Réponse imprudente des Ambassadeurs des Barbares.*

2. *Alexandre ne répond aux invectives*

de Démosthene, qu'en démentant par ses actions ce que cet Orateur disait contre lui.

3. *Egards d'Alexandre pour la famille de Pindare, poëte célebre.*

4. *Courage de Timoléa, dame Thébaine. Alexandre lui rend la liberté.*

5. *Démosthene se sert d'une fable pour empêcher les Athéniens de livrer leurs Orateurs à Alexandre.*

6. *Insolence des Thébains avant de perdre la bataille.*

IIIe. LEÇON.

D. QUE fit Alexandre avant de passer en Asie?

R. Il prit conseil de ses principaux Officiers sur cette entreprise.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il mit ordre à ses affaires, et nomma, pour gouverner la Macédoine, un Seigneur nommé Antipater.

D. Que fit-il immédiatement avant son départ?

R. Il donna une fête en l'honneur des Muses.

D. Que lui arriva-t-il pendant cette fête?

R. Il vit en songe un homme, vêtu

rable, qui lui commandait de passer en Asie, et lui promettait la victoire de la part de Dieu.

D. En quel lieu se passa la premiere action entre les Grecs et les Perses?

R. Dans la Phrygie, au passage du Granique.

D. Ce passage était-il dangereux?

R. Oui, et sans Clitus, Alexandre y aurait perdu la vie.

D. Qui demeura victorieux?

R. Alexandre, qui mit en fuite les Perses.

D. Que fit Alexandre après sa victoire?

R. Il honora la mémoire de ceux qui avaient péri dans le combat, et déchargea leurs familles des tributs.

D. Quelle année se passa cette action?

R. L'an du monde trois mille six cent soixante et dix.

A peine Alexandre se vit-il revêtu du titre de Généralissime des Grecs, qu'il résolut de faire des actions dignes du poste dont il venait de se charger. Cependant quelque grande que fût son ardeur, il voulut prendre l'avis de ses principaux Officiers, dont le plus grand nombre passait soixante ans, et avait appris la guerre sous Philippe. Tous furent d'accord sur la guerre des Perses, et le jeune Roi

prépara tout pour son départ ; mais pour affermir le courage de ceux qui le suivaient et leur faire voir qu'il comptait marcher à une victoire certaine, il leur distribua tout son bien, et ne prit de provisions que pour un mois ; car il disait qu'on n'en manquerait pas sur les terres ennemies. Après avoir passé l'Hellespont, il vint à Ilion, honora le tombeau d'Achille, et marcha contre les ennemis, qui l'attendaient au passage du Granique. Memnon le Rhodien, l'un des meilleurs Généraux du Roi de Perse, avait été d'avis de faire le dégât dans la Phrigie, et même de ne point épargner les villes. Ce conseil, s'il eût été suivi, suffisait pour perdre Alexandre, qui ne pouvait se soutenir que par des victoires continuelles dans un pays ennemi ; mais le Satrape qui gouvernait la Phrigie, dit qu'il ne consentirait jamais à voir détruire sa Province. Et l'armée des Perses, comme je l'ai dit, s'était retranchée sur le bord du Granique. Alexandre passa ce fleuve à la vue des ennemis, quoique leur cavalerie, qui était plus nombreuse que la sienne, fît les plus grands efforts pour lui empêcher le passage. Le Roi de Macédoine, dans cette occasion, courut un grand risque, et dut

raient se former sous leurs yeux une pépiniere de Héros. L'amour-propre n'est pas moins vif chez le soldat que chez l'Officier, il faut que ce dernier sache le mettre en œuvre. Et rien de plus propre à décourager le soldat, que les mépris, les mauvais traitemens ou l'oubli que ses chefs font de lui.

TRAITS A RACONTER.

1. *Un Philosophe sauve la ville de Lampsaque par sa présence d'esprit.*

2. *Belle réponse de Perdiccas à Alexandre.*

IV.e LEÇON.

D. QUI régnait en Perse lorsqu'Alexandre y porta la guerre?

R. Darius Codoman.

D. Combien a duré la Monarchie des Perses?

R. Deux cent neuf ans.

D. Combien a-t-elle eu de Rois?

R. Treize.

D. Nommez-les?

R. Cyrus, Cambise, le Mage Smerdis, Darius, Xerxès premier, Artaxerxe longue-main, Xerxès second, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, Darius Codoman.

D. Que fit Alexandre après avoir passé le Granique?

R. Il fit la conquête de presque toute l'Asie mineure.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Il fut prêt à mourir pour s'être baigné dans le Cydne.

D. Qui le guérit?

R. Son médecin Philippe.

D. Que fit Alexandre après sa guérison?

R. Il passa le défilé de Cilicie.

La victoire qu'Alexandre avait remportée au passage du Granique, le rendit maître de la ville de Sardes, qui était comme le boulevard de l'Empire des Perses du côté de la mer. Il se rendit ensuite à Ephese, où il rétablit le gouvernement populaire. On avait commencé à rebâtir le Temple de Diane: Alexandre s'offrit d'en faire tous les frais, pourvu qu'on lui en laissât l'honneur; mais les Ephésiens n'y voulurent point consentir. Cependant Memnon le Rhodien se jetta dans Milet, devant lequel il retint longtemps Alexandre. Il ne sortit de cette place qu'après avoir perdu l'espoir de la sauver, et il se jetta dans Halicarnasse, capitale de la Carie; mais malgré sa bravoure, il ne put empêcher Alexandre de s'en rendre maître, ainsi que de toute la

Carie, dont il donna le gouvernement à Ada, veuve et sœur d'Idriée, frere de la fameuse Artemise. Plusieurs Rois de l'Asie mineure se soumirent à Alexandre, entre autres Mithridate, roi du Pont. C'était le sixieme Roi de cet Empire, fondé du vivant et du consentement de Darius.

Alexandre, avant de donner des quartiers d'hiver à ses troupes, permit à ceux qui étaient mariés de retourner auprès de leurs femmes, à condition qu'ils le rejoindraient l'année suivante, pour commencer la campagne de bonne heure. Avant de joindre Darius, il voulut se rendre maître de toutes les Villes maritimes; mais il fut arrêté près de Phaselis. Il fallait passer un défilé qui, quand la mer est basse, est à sec; mais qui est tout couvert d'eau, quand elle est haute. Cependant Alexandre, dont rien ne pouvait modérer l'impatience, y marcha avec ses troupes tout d'un jour, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce fut aux environs de ce lieu qu'il découvrit la trahison d'un de ses sujets, à qui Darius avait promis une somme immense pour assassiner son Roi. Il passa ensuite dans la Phrygie, et s'en étant rendu maître, il coupa le nœud Gordien, qu'il ne put dénouer.

Cependant Darius se préparait à résister à Alexandre. Memnon lui ayant conseillé de porter la guerre dans la Macédoine, il suivit son avis, et le chargea de cette expédition. Il y a beaucoup d'apparence qu'Alexandre eût été contraint de quitter l'Asie pour défendre son propre pays ; mais la mort du brave Memnon le délivra de ce soin, et Darius fut obligé de renoncer à cette entreprise, parce qu'il n'avait point de Généraux assez habiles pour la conduire. Ce fut par la même raison que le Roi de Perse se détermina à commander lui-même son armée, qui se montait à quatre, cinq, ou six cents mille hommes ; car les Historiens varient fort sur le nombre.

Alexandre, après avoir fait plusieurs autres conquêtes, s'avança vers le pas de Cilicie. C'était un passage où il ne pouvait passer que quatre hommes de front, et qui était commandé par deux montagnes : il y avait quelques soldats pour le garder, mais en petit nombre, et ils furent bientôt mis en fuite. Alexandre, au sortir de ce lieu dangereux, ne put s'empêcher d'admirer sa bonne fortune et l'imprudence de Darius, qui pouvait, s'il eût fait fortifier ce défilé, l'y faire périr avec toute son armée. Il se rendit de là à Tharse, où les Perses

TRAITS A RACONTER.

1. *Réponse d'Alexandre lorsque la princesse Ada lui envoya des cuisiniers.*
2. *Histoire de la maladie d'Alexandre.*

V.e LEÇON.

D. QUELLE est la plus grande faute qu'ait fait Darius dans le cours de cette guerre?

R. Ce fut de quitter les plaines d'Assyrie, où sa nombreuse cavalerie pouvait envelopper Alexandre.

D. Il n'attendit donc pas les Grecs dans ces plaines?

R. Non, il s'embarrassa dans des défilés où ses troupes ne firent que l'embarrasser.

D. Dans quel appareil marchait Darius?

R. Dans un appareil superbe, traînant après lui ses femmes, ses enfans et ses concubines.

D. Qui osa donner de bons conseils à Darius?

R. Carideme, Orateur Grec, qu'Alexandre avait fait bannir.

D. Quelle récompense en reçut-il?

R. Darius le fit traîner au supplice.

D. Quelle

D. Quelle action mauvaise fit Darius avant la bataille?

R. Il fit égorger les soldats malades, qu'Alexandre avait laissés dans la ville d'Issus.

Darius qui ignorait la maladie d'Alexandre, attribua la lenteur des ennemis à leur crainte; ses Courtisans applaudirent à cette pensée, et lui conseillerent de bien prendre ses mesures pour empêcher l'ennemi de s'échapper. Le Roi de Perse énivré de sa grandeur, de la magnificence de ses troupes, dans les habits desquels on voyait briller l'or et les pierreries, du grand nombre d'hommes qu'il traînait à sa suite, ne balança pas à suivre cet avis, malgré les conseils de Carideme, qui osa lui faire envisager combien ceux qu'il allait combattre étaient redoutables. La mort fût le salaire dont ce Prince aveugle paya sa sincérité; ce qui n'empêcha pas les autres Grecs, qui étaient à la solde de Darius, de lui conseiller, puisqu'il voulait aller à l'ennemi, de ne prendre que l'élite de ses troupes. Si le Roi de Perse avait été aussi cruel que ses Courtisans, ces Grecs eussent aussi payé de leurs vies la fidélité qu'ils avaient pour celui qui étaient actuellement leur maître; mais il rejetta avec horreur la proposition qu'on

lui fit de les égorger. Il agit avec moins d'humanité envers les malades qu'Alexandre avait laissés à Issus, car il en fit égorger la plus grande partie, et ne réserva que quelques soldats, auxquels il fit voir ses troupes, pour intimider Alexandre, auquel il les renvoya; mais le Héros des Grecs était bien éloigné de cette disposition. Il eut d'abord beaucoup de peine à croire que Darius fut assez imprudent pour rendre ses troupes inutiles en cherchant à combattre dans un lieu étroit; mais quand il fut convaincu de la marche de ce Prince, il ne put cacher sa joie, et songea sérieusement à se préparer au combat, après avoir fortifié son camp.

RÉFLEXIONS.

1. On a peine à concevoir que des Princes sensés, aient été capables d'une folie telle qu'était celle de mener avec eux une troupe de femmes, de servantes et d'eunuques. La coutume du Pays l'exigeait; c'en était assez pour Darius. Au milieu de ce superbe appareil, qui était pour lui seul, ce Prince se croyait grand, et enflait par cette pompe extérieure, l'idée qu'il avait de lui-même. Réduit à sa juste mesure et à son mérite personnel, qu'il était petit! Il n'est pas le seul qui

ait pensé de la sorte, et de qui on ait pu porter un pareil jugement.

2. A la guerre, une bonne tête vaut mieux que cent mille bras.

TRAITS A RACONTER.

1. *Ordre de la marche de Darius.*
2. *Discours de Carideme.*
3. *Cruauté des conseils des Courtisans de Darius.*

VI.e LEÇON.

D. QUELS furent les sentimens d'Alexandre la veille de la bataille?

R. Il ne put se défendre de quelqu'émotion; mais son courage le rassura.

D. Que fit-il la nuit d'avant le combat?

R. Il sacrifia, pour se rendre les Dieux favorables.

D. En quel lieu se donna la bataille?

R. Près de la ville d'Issus.

D. Quelles étaient les meilleures troupes de Darius?

R. Trente mille Grecs qu'il avait à sa solde.

D. Quel fut le succès de la bataille d'Issus?

R. Les Perses se défendirent d'abord

avec courage ; mais bientôt ils prirent la fuite.

D. Que devint Darius ?

R. Il se sauva au commencement de la déroute, et quitta ses ornemens royaux.

D. Quelles furent les suites de cette victoire ?

R. Toute la famille de Darius fut faite prisonniere.

D. Où étaient les trésors de Darius ?

R. A Damas ; Parménion s'en rendit maître, par la trahison du Gouverneur de cette place.

D. Qu'est-ce qui acheva de combler Alexandre de gloire ?

R. Le bon traitement qu'il fit à la famille de Darius.

Alexandre n'oublia rien de ce qu'on pouvait attendre du plus grand Capitaine, pour profiter de l'avantage du lieu où se devait donner la bataille. Les Perses se défendirent d'abord avec assez de courage, et quelques Seigneurs Persans firent des prodiges aux yeux de leur Roi ; mais cette ardeur ne dura pas long-temps, et rompus de tous côtés par les Grecs, les Perses ne penserent plus qu'à la fuite. Il en périt alors plus que dans la bataille, la plupart étant écrasés dans les défilés qu'il fallait passer ; et d'ailleurs la cava-

lerie qui les poursuivait en fit un horrible carnage. Darius se sauva dès le commencement de la déroute; et pour le faire avec plus de sûreté, il jetta les marques de sa dignité. Quelque desir qu'eût Alexandre de se saisir du Roi de Perse, il ne voulut le poursuivre qu'après avoir achevé de vaincre. Ayant perdu l'espérance de le joindre, il revint à son camp, et donna un festin aux principaux Officiers. Le festin fut troublé par des cris effroyables: et le Roi s'étant informé d'où ils provenaient, apprit que la mere, l'épouse et les filles de Darius le croyant mort, le pleuraient à la maniere des Perses. Il les fit rassurer, et dans la visite qu'il leur rendit lui-même, il n'oublia rien pour adoucir leurs malheurs. Mais après cette derniere visite, il ne les vit plus, pour ne point s'exposer à la tentation, et ménager la réputation des Princesses.

RÉFLEXIONS.

1. Combien de fois une armée victorieuse s'est-elle vue arracher la victoire des mains pour avoir suivi son ardeur dans la poursuite des fuyards? Alexandre et tous les grands hommes qui l'ont suivi, ont su se préserver de cet écueil. C'est

dans la prospérité et dans la victoire que l'on doit sur-tout veiller sur soi-même, pour conserver le sang-froid dont on a besoin pour en profiter.

2. Les Princes trouvent moins d'amis que les autres dans leurs disgraces. On n'était attaché qu'à leur grandeur, on ne pensait qu'aux graces qu'ils pouvaient dispenser ; on les trahit et on les abandonne, sitôt qu'on ne les croit plus en état de faire du bien. Et le traître qui livra à Parménion les trésors de Darius et les principales familles des Perses, n'a eu que trop d'imitateurs.

3. Admirons la retenue d'Alexandre à la fleur de son âge, et la crainte qu'il a de sa propre faiblesse ; et apprenons de lui que l'on ne peut conserver sa vertu qu'en fuyant le danger.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de la visite qu'Alexandre fit aux Princesses de Perse.*
2. *Trahison du Gouverneur de Damas.*

VII.e LEÇON.

D. QUE devint Darius après sa défaite ?

R. Il ramassa les débris de son armée, qui ne monterent qu'à quatre mille hom-

mes, et mit l'Euphrate entre lui et son vainqueur.

D. Que fit alors ce malheureux Prince?

R. Il eut l'imprudence d'écrire une lettre arrogante à Alexandre.

D. Quels fruits Alexandre retira-t-il de sa victoire?

R. Plusieurs Villes entre lesquelles était Sidon, lui ouvrirent leurs portes.

D. Qui était alors Roi de Sidon?

R. Un nommé Strabon, à qui Alexandre ôta la couronne, parce qu'il s'était déclaré pour Darius.

D. Qui porta les Sidoniens à se soumettre à Alexandre?

R. La haine qu'ils conservaient contre les Perses, parce qu'Ochus avait autrefois détruit leur Ville.

D. Qui fut Roi à la place de Strabon?

R. Abdolonime, qui était de sang royal, mais fort pauvre.

La mauvaise fortune de Darius ne fut pas capable de détruire l'orgueil dans lequel il avait été nourri. Il écrivit une lettre à Alexandre, qui convenait bien mal à l'état présent de ses affaires. Il porta même l'arrogance jusqu'à lui refuser le titre de Roi. Alexandre justement piqué d'une fierté si déplacée, lui fit une réponse encore plus haute, dans laquelle il l'accu-

sait d'avoir fait assassiner son pere Philippe, et d'avoir mis sa tête à prix. Il lui offrait pourtant de lui rendre sa famille sans rançon, s'il voulait se présenter à lui comme suppliant. Il finissait la lettre par ces paroles : *Au reste, quand vous m'écrirez, souvenez-vous que vous écrivez, non-seulement à un Roi, mais aussi à votre Roi.*

Cependant les Villes voisines s'empresserent à reconnaître Alexandre. Les Sidoniens, sur-tout, furent des premiers, pour se venger des maux que leur avait fait Ochus. Ce fut dans cette Ville qu'on trouva deux hommes assez dignes du Trône, pour refuser d'y monter contre les Lois; et ce fut en ce lieu qu'on vit un homme, qui n'avait d'autres biens que ses vertus, passer, sans se méconnaître, de la condition de Jardinier à celle de Roi.

RÉFLEXIONS.

1. Combien la mauvaise éducation a-t-elle de force, puisqu'elle l'emporte sur les sages leçons que donne l'adversité.

Ceux qui ignorent en quoi consiste la grandeur d'ame, y substituent la hauteur, et ne voient pas qu'ils ne font que se rendre plus méprisables par une fierté à contre-temps.

2. C'est bien mal connaître ses intérêts, que de maltraiter un ennemi vaincu : on le rend par-là irréconciliable. Si le roi Ochus eût traité les Sidoniens vaincus avec bonté, ils eussent joint leurs forces avec celles des habitans de Tyr, et peut-être eussent-ils arrêté les conquêtes d'Alexandre. Que nos bons traitemens désarment nos ennemis, ou du moins, n'augmentons pas leur haine, et n'autorisons point leur méchanceté par notre exemple.

TRAITS A RACONTER.

1. *Modération des deux freres, à qui Ephestion offre la couronne.*

2. *Ce que c'était qu'Ephestion ; amitié d'Alexandre pour lui. Abdolonime est choisi pour Roi, il est présenté à Alexandre ; sa réponse à ce Prince.*

VIII.e LEÇON.

D. QUELLE Ville en Phénicie n'était pas soumise à Alexandre ?

R. La ville de Tyr, qu'on nommait la Reine de la mer.

D. De quoi se vantaient les Tyriens ?

R. D'avoir inventé la navigation.

D. Quelle était la situation de cette Ville ?

R. Elle était dans une Isle, séparée du continent par un petit bras de mer, où l'on voyait de fréquentes tempêtes.

D. Que firent les Tyriens à l'approche d'Alexandre ?

R. Ils lui envoyerent des Ambassadeurs et des rafraîchissemens.

D. Que leur demanda ce Prince ?

R. D'entrer dans leur Ville pour offrir un sacrifice à Hercule : mais les Tyriens lui en refuserent l'entrée.

D. Que fit Alexandre pour se venger de ce refus ?

R. Il assiégea leur Ville, et s'en rendit maître, après des travaux incroyables.

D. Comment se défendirent les Tyriens ?

R. Ils se firent tuer plutôt que de demander quartier.

D. Combien les Sydoniens en sauverent-ils ?

R. Quinze mille.

D. Comment Alexandre usa-t-il de sa victoire ?

R. Il fit crucifier deux mille habitans sur le rivage.

D. Où les Tyriens avaient-ils envoyé leurs femmes et leurs enfans avant le siége ?

R. Chez les Carthaginois.

D. Qui avait prédit la désolation de Tyr?

R. Le Prophete Isaïe.

L'heureuse situation de la ville de Tyr, la commodité de ses ports, y attiraient le commerce de toutes les parties du monde. Le caractere des Tyriens ne contribuait pas peu à cette affluence; ils étaient laborieux, affables aux étrangers, et l'on trafiquait dans leurs ports avec toute sorte de sûreté. Cette Ville possédait des richesses immenses, et fournissait à Darius un grand nombre de vaisseaux. Cependant lorsqu'Alexandre approcha, les Tyriens lui envoyerent des rafraîchissemens. Ils voulaient bien avoir ce Prince pour ami, mais non pas pour maître: ainsi ils lui refuserent l'entrée de leur Ville, où il voulait, disait-il, sacrifier à Hercule. Alexandre vivement piqué, résolut de se venger; mais la difficulté de l'entreprise obligea ce Prince à tenter d'abord les voies de la douceur, d'autant plus qu'il avait peu de vaisseaux. Il envoya donc des Ambassadeurs à Tyr pour traiter d'accommodement; mais ils furent massacrés, et on jeta leurs corps par-dessus les murailles. Ce traitement indigne porta la colere d'Alexandre au plus haut point;

et il ne pensa plus qu'à faire construire une chaussée qui joignît le Continent à l'Isle. Cet ouvrage commençant à sortir de l'eau, les Tyriens construisirent une machine, avec laquelle ils mirent le feu aux tours qu'on avait élevées sur la chaussée; et pour empêcher les Macédoniens de l'éteindre, ils leur lançaient des traits enflammés qui les forçaient à se jeter dans la mer; mais les Tyriens les poursuivaient dans les esquifs. Ils se retirerent enfin, et l'on répara ce qui était brûlé: mais lorsque l'ouvrage touchait à sa fin, il survint une tempête qui l'abyma tout entier. Tant de malheurs ne rebuterent point Alexandre: il rassembla une flotte, et après avoir désespéré plusieurs fois de réussir, il prit la Ville. On peut regarder Tyr comme le tombeau de la vertu d'Alexandre. Le Prince humain disparut, et l'on ne vit plus en lui qu'un tigre altéré de la soif de se venger. Sa modération fit place à un orgueil que la plus légere résistance irritait jusqu'à la fureur. Et si l'on reconnaît en lui quelque reste de ses vertus, on doit l'attribuer à la bonté de l'éducation qu'il avait reçue, qui, telle qu'elle soit, laisse toujours des impressions presque ineffaçables.

RÉFLEXIONS.

1. Que n'en coûte-t-il pas aux Tyriens, pour avoir suivi les mouvemens d'une colere aveugle, qui les porta à violer le droit des gens? N'agissons jamais dans le temps où nous sommes agités de quelques passions violentes: elles ne donnent jamais que de mauvais conseils; et lorsqu'on s'y abandonne, on s'expose à éprouver les plus cuisans repentirs.

2. Il est peu d'ames à l'épreuve d'une prospérité trop soutenue. Nous en voyons un triste exemple en la personne d'Alexandre. La continuité de ses succès lui persuade qu'on ne peut lui résister sans être criminel. Evitons cet écueil, et le temps où la fortune semble prendre à tâche de nous combler de ses faveurs; n'oublions jamais son inconstance, et préparons-nous à l'éprouver sans trouble.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire du siége de Tyr.*

2. *Superstition des Tyriens par rapport à une statue d'Apollon.*

3. *Humanité des Carthaginois pour les femmes et les enfans de Tyr.*

Il faut ici expliquer aux Eleves ce que c'est que le droit des gens.

IX.e LEÇON.

D. QUE fit Darius pendant le siége de Tyr ? (*a*)

R. Il écrivit une seconde lettre à Alexandre pour le porter à faire la paix ; mais elle fut inutile.

D. Où fut Alexandre après le siége de Tyr ?

R. Il marcha contre Jérusalem, pour détruire cette Ville.

D. Pourquoi était-il irrité contre les Juifs ?

R. Parce qu'ils lui avaient refusé des vivres.

D. Pourquoi les Juifs ne voulurent-ils pas lui fournir des vivres ?

R. Parce qu'ils avaient fait serment de fidélité à Darius.

D. Les Samaritains avaient-ils suivi l'exemple des Juifs ?

R. Non, ils s'étaient soumis à Alexandre, et lui avaient fourni des troupes.

D. Qu'arriva-t-il lorsqu'Alexandre approcha de Jérusalem ?

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-douze.

R. Il se prosterna devant le Grand-Prêtre, qui était venu au-devant de lui.

D. Pourquoi cela ?

R. C'est qu'il reconnut ce Grand-Prêtre pour celui qui lui était apparu avant son départ pour l'Asie, et lui avait promis la victoire.

D. Que fit ensuite Alexandre ?

R. Il entra dans Jérusalem, et sacrifia à Dieu.

D. Quelle grace fit-il aux Juifs ?

R. Il leur permit de vivre suivant leurs lois, et les exempta de tribut la septieme année.

D. Comment en usa-t-il avec les Samaritains ?

R. Il leur parla avec bonté, mais ils n'eurent point d'exemption.

Les Tyriens, absolument appliqués au commerce, négligeaient l'agriculture, et tiraient leurs grains de Judée, de Samarie et de Galilée. Alexandre s'adressa à ces Peuples pour avoir des vivres ; mais les seuls Samaritains se soumirent à lui, et les Juifs ne crurent pas pouvoir suivre cet exemple, pendant la vie de Darius, auquel ils avaient prêté serment de fidélité. Alexandre, à qui son orgueil persuadait que tout devait plier devant lui, conserva un vif ressentiment contre une

nation qui osait lui résister; et après avoir vaincu les Tyriens, il s'achemina vers Jérusalem, déterminé à la traiter comme Tyr. Le Grand-Prêtre instruit de sa venue et de ses desseins, se prosterna devant le Seigneur qui, touché des larmes de son Peuple, apparut au Grand-Prêtre, lui commanda de faire joncher toutes les rues de fleurs, d'ouvrir les portes de la Ville, et d'aller au-devant d'Alexandre, accompagné des Prêtres et des Lévites, tous revêtus de leurs habits pontificaux, l'assurant qu'il n'avait rien à craindre du vainqueur, parce qu'il les protégeait.

Le Grand-Prêtre obéit avec confiance aux ordres du Tout-Puissant, et fut au devant d'Alexandre, suivi d'un grand nombre de Juifs vêtus de blanc. Aussi-tôt qu'Alexandre eut apperçu le Grand-Prêtre, sa colere s'évanouit; il se prosterna jusqu'en terre, et adora le Nom de Dieu, qu'il portait écrit sur son front. Les Samaritains, les Tyriens, qui haïssaient les Juifs, furent consternés à cette vue, et les Courtisans, saisis d'étonnement, avaient peine à en croire leurs yeux. Parménion demanda au Roi, pourquoi il adorait le Grand-Prêtre, lui qui était adoré de tout le monde. « Ce n'est pas » lui que j'ai adoré, reprit Alexandre,

„ mais le Dieu dont il est le Ministre.
„ Car lorsque j'étais à Dye, occupé des
„ moyens de conquérir l'Asie, ce même
„ homme que vous voyez, revêtu des
„ mêmes habits, m'apparut, et m'or-
„ donna, de la part de son Dieu, de
„ passer avec assurance l'Hellespont, et
„ d'aller hardiment contre mes ennemis,
„ que je vaincrais, puisqu'il marcherait
„ à la tête de mon armée. „ Après ces paroles, Alexandre embrassa le Grand-Prêtre, et entra dans Jérusalem au bruit des acclamations du Peuple, qui priait le Seigneur de le combler de bénédiction. Alors le Grand-Prêtre lui fit voir les prophéties de Daniel, qui annonçaient, sa grandeur et la destruction de l'Empire des Perses et des Medes. Alexandre ravi d'admiration, permit aux Juifs de lui demander des graces. Ils se bornerent à la permission de vivre selon la Loi de Dieu, et le prierent de les exempter de tous tributs la septieme année, parce qu'alors il ne leur était point permis de cultiver la terre. Les Samaritains se flatterent d'obtenir les mêmes faveurs d'un Prince auquel ils s'étaient soumis volontairement. Ils le conjurerent de vouloir sacrifier dans leur Temple, comme il avait fait dans celui de Jérusalem; mais ce Prince

s'en excusa sur ce que ses affaires l'appelaient en Egypte ; et comme il s'informa s'ils étaient Juifs, pour savoir s'il devait les exempter du tribut la septieme année, leur réponse ambiguë fit naître ses soupçons, et il remit à un autre temps l'examen de cette affaire.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'il est glorieux aux Juifs de rester fideles à Darius, dans le temps que ses autres sujets l'abandonnent ! Le propre de la Religion est d'inspirer la fidélité, et les Princes ne doivent guere compter sur celle de ceux qui font gloire de passer pour impies.

2. Faisons toujours ce que nous devons, sans craindre les mauvais succès que peut produire la fidélité à remplir nos devoirs. Il est beau à toute une Nation de se sacrifier pour garder ses sermens. Quand il sera question de nous exposer à quelques pertes pour obéir à la Loi de Dieu, souvenons-nous qu'il n'abandonne jamais ceux qui le servent ; et apprenons de l'exemple des Juifs, à mettre notre confiance en celui qui dispose du cœur des hommes, et qui fait produire à son gré des miracles pour la conservation de ceux qui lui sont fideles.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire du schisme des Samaritains.*

2. *Réponse d'Alexandre à Ephestion, qui lui conseillait d'accepter les propositions de Darius.*

3. *Lettre de Darius, et réponse d'Alexandre.*

4. *Alexandre s'expose à un grand danger pour ne point abandonner son Gouverneur.*

X^e. LEÇON.

OU fut Alexandre au sortir de Jérusalem?

R. Il fit le siége de la ville de Gaza, par où il fallait passer pour aller en Égypte.

D. Qui défendait cette place?

R. Bétis, eunuque de Darius, qui soutint le siége pendant deux mois.

D. Quel traitement lui fit Alexandre?

R. Après lui avoir fait percer les talons, il le fit attacher à un char, et traîner autour de la Ville.

D. Que firent les Égyptiens à l'approche d'Alexandre? (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-treize.

R. La haine qu'ils avaient contre les Perses, les engagea à se soumettre sans combattre.

D. Où fut ensuite Alexandre?

R. Au Temple de Jupiter Ammon.

D. Quel était son dessein?

R. De se faire reconnaître par les Prêtres, fils de Jupiter.

D. Que fit Alexandre en chemin?

R. Il fit commencer une Ville, nommée Alexandrie.

D. Que firent les Prêtres à l'arrivée d'Alexandre?

R. Ils l'assurerent que Jupiter le reconnaissait pour son fils, et lui promirent l'Empire du monde.

Alexandre, avant de passer en Egypte, fut obligé de faire le siége de la ville de Gaza. Bétis, qui la défendit pendant deux mois, y fit des prodiges de valeur; mais Alexandre, au-lieu d'admirer et de récompenser sa fidélité, le traita avec une cruauté sans exemple, et fit passer au fil de l'épée dix mille des habitans. Alexandre prétendit justifier sa conduite par celle d'Achille, qui fit traîner le corps mort d'Hector autour des murailles de Troye. Mais il enchérit sur cette barbarie, car il fit le même traitement à Bétis, qui vivait encore. Il marcha ensuite vers l'Egypte,

dont la conquête ne lui coûta pas une goutte de sang. Ochus, dont nous avons déja parlé, avait tué publiquement le dieu Apis. Depuis ce temps, les Egyptiens pleins d'horreur pour les Perses, souhaitaient ardemment de secouer le joug, et saisirent avec joie l'occasion de changer de maître.

La lecture des Poésies d'Homere, qui avaient inspiré à Alexandre le traitement barbare dont il usa envers Bétis, produisit encore d'autres mauvais effets. Alexandre voyant que le Poëte donnait au plus grand nombre de ses Héros une naissance divine, voulut aussi se procurer un semblable avantage. Il partit donc pour aller visiter le temple de Jupiter Ammon, après avoir fait savoir aux Prêtres de ce Dieu ce qu'il attendait de leur complaisance. Il fallait, pour arriver à ce temple, traverser un désert brûlant, où l'on risquait d'être enseveli dans le sable; mais rien de tout cela ne put détourner Alexandre de cette folle entreprise. Son armée souffrit beaucoup dans le chemin, sur-tout de la soif; et peut-être y eût-elle péri, si une pluie qui survint fort à propos, ne lui eût donné du soulagement. Les Prêtres de Jupiter vinrent au-devant d'Alexandre, et lui déclarerent que Jupiter le reconnaissait

pour son fils. Il les combla de présens, en fit de magnifiques au temple, et depuis ce temps il prit toujours la qualité de fils de Jupiter.

RÉFLEXIONS.

1. Rien n'est d'une si grande conséquence, que le choix des livres qu'on met entre les mains des jeunes gens. L'impression qu'ils reçoivent de leurs premieres lectures, ne s'efface presque jamais. Alexandre, avide de gloire, croit marcher sûrement à l'immortalité, en imitant les Héros chantés par Homere. On peut donc accuser ce Poëte des excès du Prince : si Homere lui avait présenté des modeles vertueux, Alexandre n'eût rien épargné pour leur ressembler.

2. Le but d'un Poëme doit être d'instruire en amusant. Je ne puis donc être du sentiment général, par rapport aux ouvrages du Poëte Grec. Il a chanté la colere d'Achille : que ne chantait-il les vertus de quelque autre Héros ? Il valait mieux demeurer dans le silence, que d'exalter des hommes féroces, plus semblables à des bêtes sauvages, qu'à des créatures raisonnables.

TRAITS A RACONTER.

1. *Olympias raille, avec esprit, de la vanité de son fils. Alexandre envoie de l'encens à son Gouverneur, et pourquoi.*

2. *Histoire du culte qu'on rendit à Jupiter Ammon.*

3. *Description de son Temple, et de son idole.*

XI.e LEÇON.

D. Où fut Alexandre après s'être assuré de l'Egypte ?

R. Il marcha vers l'Orient, pour tâcher de joindre Darius.

D. Qu'apprit-il en passant par la Palestine ?

R. Que les Samaritains avaient brûlé dans sa maison le Gouverneur de ce Pays.

D. Comment Alexandre punit-il les Samaritains ?

R. Il fit mourir les plus coupables, chassa les autres de Samarie, y mit des Macédoniens, et donna les terres des condamnés aux Juifs.

D. Quelle nouvelle reçut ensuite Alexandre ? (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-quatorze.

R. La mort de la femme de Darius, à laquelle il fit faire de magnifiques funérailles.

D. Quels fleuves passa Alexandre pour joindre Darius ?

R. L'Euphrate et le Tygre, dont le nom signifie fleche.

D. Combien Darius avait-il de troupes ?

R. Six cents mille hommes de pied et quarante mille chevaux.

D. Et Alexandre ?

R. Quarante-huit mille hommes en tout.

D. Qui remporta la victoire ?

R. Alexandre.

D. Comment nomma-t-on cette bataille ?

R. La bataille d'Arbeles.

Alexandre s'étant mis en chemin pour joindre Darius, apprit la mort de la femme de ce Prince, et retourna sur ses pas pour consoler Sysigambis, et les filles de la feue Reine, à laquelle il fit faire des obseques dignes de son rang. Un eunuque s'étant échappé, apprit à Darius la mort de son épouse, et les honneurs qu'Alexandre avait rendus à sa mémoire. D'abord le Roi de Perse ne sut s'il devait pleurer ou non, la mort d'une personne si chere; et les bons traitemens du vainqueur lui fit craindre que la Reine n'eût terni sa gloire

gloire par quelques complaisances indignes d'elle. Mais l'eunuque ayant pris le soleil à témoin de la vertu de cette Princesse et de la modération d'Alexandre, Darius leva les yeux au ciel, il pria les Dieux de le mettre en situation de reconnaître les bienfaits d'un ennemi si généreux; ou s'ils avaient résolu de lui ôter l'Empire, de ne pas permettre qu'il passât en d'autres mains que celles d'Alexandre. Ayant appris que le vainqueur avait passé l'Euphrate, il lui fit faire des propositions de paix; mais elles n'étaient pas raisonnables, eu égard à l'état de ses affaires. Alexandre les rejeta, et se plaignit de Darius, qui cherchait à trouver des assassins parmi ses soldats; finit sa lettre en lui disant, que le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.

Alexandre ne pensa donc plus qu'à donner une bataille qui décidât de l'Empire; et vint sur le bord du Tygre, qu'il passa avec son armée, non sans beaucoup de péril. Ici son bonheur ne l'abandonna pas, ceux que Darius avait chargés de défendre le passage, n'étant arrivés qu'au moment où les ennemis venaient de se ranger en bataille. Une éclipse de lune pensa décourager les vainqueurs; mais

les Devins les rassurerent. Enfin, tout se prépara pour une bataille décisive, dont le succès n'eût pas été douteux, si l'armée de Darius eût été aussi vaillante que nombreuse, les Perses étant sept contre un : mais l'armée d'Alexandre accoutumée à vaincre, ne s'étonna point du grand nombre des ennemis, et la victoire fut autant l'effet de leur courage, que de la prudence d'Alexandre.

RÉFLEXIONS.

1. J'ai déja dit que les propositions de Darius à Alexandre ne convenaient point à l'état présent de sa fortune. On voit dans Darius un Prince assez faible pour ne pas convenir de la supériorité de son ennemi ; mais les sentimens d'Alexandre sont-ils plus raisonnables ? On voit en lui un homme enivré de sa fortune, qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple. *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils ni deux maîtres.* Si c'est là la grandeur et non l'enflure, je ne sais pas ce qui pourra jamais mériter ce nom.

2. La superstition peut tout sur le vulgaire. Une éclipse de lune consterne les soldats d'Alexandre ; mais à peine les Devins les assurent-ils que le soleil est

pour eux, et la lune pour les Perses, qu'ils reprennent courage. Nous rions de leur folie, la nôtre est-elle moindre quand nous croyons qu'il y a des jours malheureux, et autres semblables fadaises que de sottes nourrices content aux enfans?

TRAITS A RACONTER.

1. *Lettre de Darius à Alexandre. Réponse de ce dernier.*

2. *Passage du Tygre.*

3. *Artifice d'Alexandre pour animer le courage de ses soldats.*

4. *Prudence d'Alexandre lorsqu'on l'avertit que les Perses ont pillé son camp.*

5. *Modération de Sysigambis, mere de Darius, lorsqu'on l'assure que son fils a gagné la bataille.*

6. *Alexandre évite les embûches des ennemis.*

XII.e LEÇON.

D. QUELS furent les premiers soins d'Alexandre après sa victoire?

R. De rendre grace aux Dieux, et de récompenser ses troupes.

D. Comment marqua-t-il sa reconnaissance aux Grecs, qui l'avaient élu Généralissime?

R. En détruisant toute sorte de tyrannie, et rendant la liberté à toutes leurs Villes.

D. De quelles Villes Alexandre se rendit-il maître ?

R. D'Arbeles, de Babylone, de Suse et de Persépolis.

D. Quelle faute fit alors Alexandre ?

R. Il demeura trop long-temps à Babylone, où son armée s'amollit dans la débauche.

D. Que lui arriva-t-il à Persépolis ?

R. Il consentit qu'on y brulât un magnifique Palais, à la priere de Thaïs, courtisanne.

D. Quelle conduite Alexandre garda-t-il avec Olympias, sa mere ?

R. Il la comblait de présens; mais ne voulut jamais souffrir qu'elle se mêlât des affaires.

Alexandre naturellement libéral, trouva dans les trésors de Darius les moyens de suivre son penchant. Les richesses renfermées dans les Villes dont il se rendit maître, étaient immenses : et il semblait moins en être le maître que le distributeur. Ayant reçu de riches étoffes de Macédoine, il en fit présent à Sysigambis; mais comme il ajouta qu'elle pouvait faire apprendre à ses petites-filles à les

travailler, cette Princesse crut qu'il la traitait en esclave. Alexandre était bien éloigné de cette pensée, et l'honorait comme sa mere. Il justifia son intention; et pour montrer à cette Princesse la considération qu'il lui portait, il pardonna à toute une Ville à sa priere. Il avait aussi les plus grands égards pour Olympias, et lui envoyait les plus précieuses dépouilles des ennemis, mais sans vouloir qu'elle se mêlât des affaires.

Alexandre résolu de poursuivre Darius, se trouva exposé avec ses troupes au plus grand danger. Il fallait passer un défilé, qu'un Perse fidele à son Roi avait entrepris de défendre. Lorsqu'il fut entré dans ce défilé, les Perses qui avaient gagné le haut des montagnes, firent tomber une grêle de pierres qui força le Roi à faire retirer ses troupes. Son bonheur lui envoya un captif, qui offrit de le mener par un sentier au haut de la montagne, et qui par-là, lui procura la victoire. Comme il approchait de Persépolis, il vit un spectacle bien capable d'exciter sa compassion. C'était quatre mille Grecs prisonniers de guerre, et déja fort âgés, sur lesquels les Perses avaient exercé toutes sortes de cruautés, et qui étaient mutilés dans quelques parties de leurs

corps, en sorte qu'ils ressemblaient plutôt à des fantômes qu'à des hommes: Alexandre en les voyant, ne put retenir ses larmes; il leur cria d'avoir bon courage, et qu'ils reverraient leur Patrie, leurs femmes et leurs enfans. Cette proposition ne fit pas un égal plaisir à ces malheureux, et le plus grand nombre craignant de se montrer aux Grecs dans un état si pitoyable, ils demanderent à Alexandre la permission de rester dans ce pays; ce qu'il leur accorda, et sa libéralité leur donna le moyen d'y finir leurs jours en paix.

Alexandre vengea ensuite sur la Ville de Persépolis les maux que les Perses avaient faits aux Grecs. Il donna dans cette Ville un grand festin à ses amis; et au milieu de la débauche, la Courtisanne Thaïs le pria de lui permettre de brûler le magnifique Palais des Rois de Perse. Alexandre applaudit à cette extravagance; et suivi des convives, il mit le feu à cet édifice superbe. Il connut le lendemain sa faute, et commanda qu'on arrêtât l'incendie; mais il n'était plus temps, et jamais on ne put éteindre le feu.

RÉFLEXIONS.

1. Les richesses immenses des Rois de Perse, étaient le fruit des sueurs du pauvre peuple. Darius croyait les laisser à ses enfans, et les vit passer entre les mains d'un étranger qui en sut faire un bon usage. Belle leçon pour les avares. Les Rois de Perse étaient esclaves de leurs trésors ; Alexandre en fut le maître.

2. Faut-il s'étonner de l'attachement qu'avaient les soldats pour Alexandre ? Ce Prince semblait ne souhaiter les honneurs et les richesses, que pour les répandre sur ceux qui l'environnaient. Que le Prince et le Peuple sont heureux, lorsque le premier n'a de félicité qu'à faire le bonheur des autres !

TRAITS A RAÇONTER.

1. *Alexandre appaise la douleur de Sysigambis.*

2. *Belle réponse de ce Prince au sujet des lettres dans lesquelles Antipater se plaignait d'Olympias.*

3. *Il pardonne à Ephestion, qui avait pris la liberté de lire une lettre d'Olympias ; il souffre les mauvaises humeurs de cette dernière avec patience.*

XIII.e LEÇON.

D. Où s'était retiré Darius après la perte de la bataille ?

R. A Ecbatane, capitale de la Médie.

D. Combien lui restait-il de troupes ?

R. Trente-sept mille hommes, parmi lesquels il y avait quatre mille Grecs.

D. Tous ces soldats demeurerent-ils fideles à ce malheureux Prince ?

R. Non : Nabarzane et Bessus, sujets du Roi de Perse, lui débaucherent son armée, et se saisirent de sa personne.

D. La défection fut-elle générale ?

R. Non : les Grecs lui demeurerent fideles, et quitterent l'armée où ils n'étaient pas les plus forts.

D. Que fit Bessus et ses complices lorsqu'ils se virent poursuivis par Alexandre ?

R. Ils voulurent forcer Darius à monter à cheval pour les suivre, et sur son refus le percerent de leurs dards.

D. Darius mourut-il sur-le-champ ?

R. Non, il n'expira qu'à l'arrivée d'Alexandre.

D. Alexandre fut-il touché de cette mort ?

R. Il pleura sincérement Darius, et envoya son corps à Sysigambis.

D. Combien la Perse a-t-elle eu de Rois, en comptant Cyrus ?

R. Treize.

D. Nommez-les ?

R. Cyrus, Cambise, Smerdis le Mage, Darius, Xerxès premier, Artaxerxe longue-main, Xerxès second, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, Darius Codoman.

D. En quelle année mourut Darius ?

R. L'an du monde trois mille six cent soixante et quatorze.

Il ne restait à Darius de toutes ses troupes, qu'environ quarante-sept mille hommes. Il les assembla, et leur dit, qu'il ne pouvait se résoudre à survivre au malheur de son Pays, ni à mendier la clémence du vainqueur ; qu'ainsi il était résolu de mourir les armes à la main, s'il pouvait compter sur leur fidélité. Les soldats le lui promirent avec de grands cris; mais deux traîtres leur firent oublier leurs promesses. Darius fut averti par les Grecs qu'il avait à sa solde, qu'il n'était pas en sûreté parmi les siens, et ils s'offrirent de le défendre jusqu'au dernier soupir, s'il voulait leur confier la garde de sa personne. Ce malheureux Prince les

remercia de leur fidélité, et leur dit qu'il ne pouvait mourir trop tôt si ses soldats le jugeaient indigne de vivre. Il éprouva bientôt que les avis qu'il avait reçus n'étaient que trop sûrs: Nabarzane, Général de sa cavalerie, et Bessus, Général des Bactriens, se saisirent de lui, et l'ayant chargé de chaînes d'or, ils le firent monter dans un chariot, et prirent le chemin de la Bactriane.

Alexandre ayant appris l'indigne traitement qu'on avait fait à Darius, se hâta de joindre ce malheureux Prince. A son approche, les traîtres voulurent contraindre Darius à monter à cheval pour fuir le vainqueur; mais ayant refusé de le suivre, ils le percerent de dards, et prirent la fuite. Un Macédonien qui avait avec lui un prisonnier Persan, trouva ce malheureux Prince dans un lieu écarté, et il eut encore la force de demander à boire, et parut consolé en pensant que ses dernieres paroles ne seraient pas perdues. Il le chargea de dire à Alexandre, « que sans » l'avoir jamais obligé, il mourait son » redevable. Qu'il lui rendait mille » graces de tant de bontés qu'il avait » eues pour sa mere, sa femme et ses » enfans, ne s'étant pas contenté de leur » donner la vie, mais leur ayant laissé

» tout l'éclat de leur premiere grandeur.
» Qu'il priait les Dieux de rendre ses
» armes victorieuses, et de le rendre
» maître de l'Univers. Qu'il ne croyait
» pas avoir besoin de le prier de venger
» l'exécrable parricide commis en sa
» personne; parce que c'était la cause
» commune de tous les Rois. » Puis prenant la main du Macédonien : « Touche-
» lui pour moi dans la main, comme je
» touche dans la tienne, et porte-lui de
» ma part ce seul gage que je puisse lui
» donner de mon affection et de ma
» reconnaissance. » Il expira en prononçant ces derniers mots, et au moment qu'Alexandre arriva. Ce Prince ne put lui refuser des larmes; et ayant détaché sa cotte d'armes, il l'en couvrit. Puis ayant fait embaumer son corps, il l'envoya à Sysigambis, pour le faire ensevelir à la maniere des Perses.

RÉFLEXIONS.

1. Quelle fin pour un Prince aussi puissant que Darius! On a peine à retenir ses larmes en lisant cette histoire; mais un peu de réflexion sur les causes de ses malheurs.

2. Darius avait un caractere doux et facile; le fond de son cœur était tendre,

il était capable de reconnaissance : combien de Princes n'ont pas reçu du Ciel un si bon caractere ! D'un autre côté, combien de mauvaises actions voyons-nous faire au Roi de Perse ? Il consulte un Grec avant d'attaquer Alexandre ; et parce qu'il ose lui dire la vérité, il devient furieux, et le condamne à mort. Il a recours aux voies les plus infames pour se délivrer de son ennemi, et n'a point de honte de mettre ses jours à prix. Il conserve dans ses malheurs une hauteur insupportable, et par-là, il se rend irréconciliable un ennemi qui peut l'accabler. Quoiqu'il ne manque point de valeur, il se laisse vaincre par une poignée d'hommes, parce qu'il ignore le grand art de profiter des circonstances. D'où vient cette contrariété de caractere dans le même homme, ce mêlange de vices et de vertus ? Il tenait les dernieres de la nature ; ses vices étaient la suite de sa mauvaise éducation.

3. O vous que le Ciel a fait naître dans un rang élevé ! Jeunes Princes destinés à monter sur le Trône, n'oubliez jamais le sort du malheureux Darius. Comme vous, dans sa jeunesse, il aimait les plaisirs, haïssait la contrainte, ne se plaisait qu'avec ceux qui flattaient ses passions, ne

pouvait se résoudre à s'entendre dire ses vérités. Ne perdez point de vue l'histoire tragique de sa mort, et n'oubliez rien pour vous mettre en état d'éviter un sort semblable. Vous avez en vous, comme le reste des hommes, le germe de tous les vices et de toutes les vertus; mais plus malheureux que le dernier de vos sujets, tout ce qui vous environne semble conspirer à détruire vos vertus, et à fomenter vos vices. On ne vous entretient que de la grandeur et de l'orgueil de votre rang, du funeste avantage de pouvoir tout ce que vous voulez, des douceurs d'une vie oisive et voluptueuse. Fermez de bonne heure votre cœur à ces discours empoisonnés, et dites-vous sans cesse à vous-même, que le repos, la paresse, l'inapplication, rendent un Prince méprisable. Qu'il n'est point pour lui de vices sans conséquence, de fautes sans danger; et que des défauts qu'on pourrait tolérer dans une personne privée, dégradent un Prince et le mettent autant au-dessous des autres hommes, que son rang paraît l'élever au-dessus d'eux.

4. Cette leçon vous regarde aussi, vous, qu'une illustre naissance approche de la personne des Rois. Nul crime moins pardonnable que celui qu'on commet en

flattant, en excitant leurs passions. Quelle gloire, au contraire, pour un sujet à qui le Prince doit ses vertus, son bonheur, et l'estime de l'Univers! Quelle reconnaissance doit-il attendre d'un maître devenu juste par ses soins! Mais quand, au-lieu de sa gratitude, il devrait encourir sa haine, il n'y a pas à balancer un moment. Il vaut mieux perdre la faveur d'un Prince en la méritant, que de la gagner par des voies dignes de la faire perdre.

XIV.e LEÇON.

D. QUE se passait-il en Europe pendant qu'Alexandre subjuguait l'Asie? (*a*)

R. Presque tout le Péloponnese entreprit de secouer le joug.

D. Que fit alors Antipater?

R. Il marcha contre les révoltés, et acheva de ruiner la puissance de Sparte en gagnant une bataille.

D. Qu'arriva-t-il à Alexandre en Hyrcanie?

R. Thalestris, reine des Amazones, vint le voir.

D. Quelles furent ensuite les mœurs d'Alexandre?

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-quinze.

R. Il s'abandonna à toutes sortes de débauches et de voluptés.

D. Combien avait-il de concubines?

R. Trois cent soixante.

D. Lequel de ses Capitaines fit-il mourir?

R. Parménion et son fils Phylotas.

Pendant qu'Alexandre soumettait l'Asie, Memnon, qu'il avait envoyé en Thrace, se révolta; les Lacédémoniens voyant qu'Antipater avait mené ce qu'il avait de troupes contre ce rebelle, crurent l'occasion favorable pour se révolter; mais ils furent battus, et ce dernier coup acheva d'abattre la puissance de Sparte. Antipater, en rendant compte de sa victoire à Alexandre, se servit des termes les plus modestes et les plus mesurés, ce qui n'empêcha pas qu'il n'échappât quelques paroles qui firent connaître qu'Alexandre était jaloux de la gloire qu'un de ses sujets avait acquise. Pendant que ce Prince était dans le Pays des Parthes, le bruit se répandit qu'il se préparait à retourner en Macédoine. Aussi-tôt les soldats ravis de joie, commencerent à plier bagage; mais Alexandre ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils consentirent à le suivre par-tout où il voudrait les mener. Il profita de cette disposition; et les ayant fait partir,

il conquit plusieurs Provinces en moins de temps qu'il n'en fallait, ce semble, pour les traverser. Ce fut en Hyrcanie qu'on prétend qu'il reçut la visite de la Reine des Amazones; mais cet événement a paru fabuleux à plusieurs Auteurs fort sensés.

Après ces dernieres conquêtes, il s'abandonna entiérement à la débauche, et surpassa le luxe des Perses, dont il prit l'habillement, aussi-bien que les mœurs, sans s'embarrasser des murmures de ses soldats, qui se plaignaient hautement de sa mauvaise conduite, d'autant plus qu'il obligeait ses Officiers à suivre son exemple. Il est vrai qu'on voyait de temps en temps les traces de ses premieres vertus; mais elles étaient mêlées d'actions qui en ternissaient tout l'éclat. Phylotas, fils de Parménion, ayant négligé de l'avertir d'une conspiration qu'on avait faite contre lui, il lui pardonna d'abord; mais irrité par les envieux de cet Officier, il lui fit souffrir une torture si cruelle, que Phylotas s'avoua coupable, et accusa son pere. Ce fut sur un témoignage si équivoque, qu'Alexandre fit assassiner Parménion, qui pouvait passer, à juste titre, pour le meilleur de ses Généraux, et peut-être le plus fidele.

RÉFLEXIONS.

1. Combien importe-t-il à un Général de gagner le cœur de ses soldats? Quelque amour qu'eussent les Macédoniens pour leur Patrie, quelque ardent desir qu'ils eussent de la revoir, Alexandre, dans un moment, amortit l'empressement qu'ils avaient pour le départ; il leur communique la manie qui le faisait voler de conquête en conquête. Que ceux qui sont dans un poste élevé, ne se plaignent point de l'indocilité de leurs inférieurs; s'ils savaient s'en faire aimer, il n'est rien qu'ils ne pussent leur faire entreprendre.

2. La Cour est un étrange Pays! Il faut nécessairement y être envié ou méprisé. La faveur où Phylotas avait été, cause sa perte. Courtisans, qui possédez la faveur du Prince, comportez-vous de façon à faire craindre votre chûte à ceux qui vous environnent; et faites en sorte qu'ils craignent votre disgrace comme la leur propre. Princes, qui honorez de votre amitié un de vos sujets, soyez en garde contre ceux qui envient sa faveur. Souvenez-vous qu'elle lui fait des ennemis; que tous ceux qui vous approchent sont conjurés contre lui; et soyez assez équitables pour ne le condamner jamais sans l'entendre.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire ou fable des Amazones.*

2. *Alexandre rend la liberté à une Princesse du sang royal.*

3. *Il fait présent d'une grande quantité d'or à un muletier.*

4. *Grande modération de ce Prince dans un temps où il souffrait la soif.*

5. *Histoire de Phylotas ; assassinat de Parménion.*

XV.e LEÇON.

D. QUEL effet fit la mort de Phylotas sur l'esprit des soldats?

R. Ils en murmurerent hautement.

D. Que fit ensuite Alexandre ?

R. Il sépara les plus séditieux du reste de l'armée, ce qui les consterna.

D. Où fut-il ensuite ?

R. Il marcha contre le traître Bessus, qui avait pris la qualité de Roi.

D. Qu'arriva-t-il à ce traître ?

R. Il fut livré à Alexandre, par un homme qu'il croyait son ami.

D. Que devint Bessus ?

R. Alexandre le livra au frere de Darius, mais son supplice fut différé.

D. Que fit Alexandre après la prise de ce traître ?

R. Il passa le fleuve d'Iaxarte, et assiégea des barbares qui lui avaient fait beaucoup de prisonniers.

D. Que lui arriva-t il en les assiégeant ?

R. Il fut blessé à la jambe ; mais il leur accorda la paix qu'ils lui demanderent ?

Alexandre ayant intercepté quelques lettres écrites par ses soldats, connut par-là combien la mort de Parménion et de son fils, avaient révoltés les esprits. Pour empêcher le mal de gagner, il sépara les plus séditieux, et en fit un corps à part ; ce qui les couvrit de confusion, en sorte qu'ils n'épargnerent rien pour regagner la confiance du Prince. Alexandre pour donner de l'occupation aux mécontens, les mena contre Bessus, qui n'oublia rien pour retarder sa marche, et lui causa de grands embarras. Enfin, ce traître fut livré à Alexandre, qui après lui avoir reproché son crime, le remit entre les mains du frere de Darius. Alexandre marcha ensuite à de nouvelles conquêtes, et ayant attaqué des barbares qui s'étaient retranchés dans des montagnes, il fut blessé à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de donner la paix à ces Peuples, qui la lui demanderent. Sa blessure ne lui permet-

tant pas d'aller à cheval, il se mit dans un brancard; et il y eut une grande dispute entre sa cavalerie et son infanterie, pour savoir qui le porterait: on les mit d'accord, en décidant qu'ils le porteraient tour-à-tour.

RÉFLEXIONS.

1. Celui qui connaît le cœur de l'homme peut en disposer à son gré. Ce n'est point par des supplices qu'Alexandre punit les mécontens. Il les sépare du reste de l'armée, et cette peine ignominieuse les fit incessamment rentrer dans le devoir. Quelle idée devons-nous nous faire d'un Prince qui avait formé de pareils soldats?

2. Je ne puis assez m'étonner du peu de ménagement qu'on a pour les troupes en Europe. Il semble qu'on prenne à tâche d'abaisser leur courage par les mauvais traitemens dont on les accable, et par le mépris qu'on a pour eux. Un Prince ne peut veiller trop exactement sur la conduite des Officiers envers leurs subalternes. Ces derniers sont souvent à la discrétion d'un Sergent brutal, d'un jeune étourdi qui, à l'abri de sa naissance, se croit en droit de les maltraiter. La justice demande qu'on les récompense, par quel-

ques égards, de la vie dure qu'ils menent, et des périls auxquels ils sont exposés. D'ailleurs, l'intérêt du Prince l'exige : on pourrait multiplier les Héros comme Alexandre le savait faire, si, comme lui, on inspirait aux soldats plus d'estime d'eux-mêmes, et plus d'espérance d'être récompensés de leurs travaux.

TRAITS A RACONTER.

1. *Cruauté d'Alexandre envers une famille originaire de Milet, et pourquoi.*
2. *Politesse et égards des Barbares envers Alexandre.*
3. *Adresse d'Alexandre pour passer l'Iaxarte.*

XVII.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Alexandre lorsqu'il était dans la Sogdiane ?

R. Il reçut des Ambassadeurs Scythes, qui lui parlerent avec beaucoup de liberté.

D. Qui se révolta contre Alexandre ?

R. Les Sogdiens et les habitans de la Bactriane.

D. Que fit-il après avoir vaincu et puni ces Peuples ?

R. Il fit bâtir une Ville sur l'Iaxarte.

D. Quels ennemis lui suscita cette entreprise ?

R. Les Scythes, qu'il vainquit.

D. Comment usa-t-il de sa victoire ?

R. Il renvoya les prisonniers sans rançon.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il assiégea une place appellée le Rocher d'Ochus, qu'il prit enfin.

D. Comment Alexandre en usa-t-il avec les vaincus ?

R. Il les traita avec cruauté.

Les Sogdiens s'étant révoltés contre Alexandre, Spitamene, qui lui avait livré Bessus, fit révolter la Bactriane. Après avoir puni quelques Villes, il en fit bâtir une, qu'il nomma Alexandrie, ce qui donna de l'inquiétude aux Scythes. Ils lui envoyerent des Ambassadeurs, qui lui parlerent avec une liberté digne de leurs ancêtres. Alexandre voyant qu'ils avaient envoyé des troupes contre sa nouvelle Ville, résolut de les attaquer; mais ses soldats ne paraissaient pas disposés à tenter le passage du fleuve. Ils n'avaient point vu le Prince depuis sa blessure; il ne se fut pas plutôt présenté devant eux, qu'il les trouva résolus à tout entreprendre sous ses ordres. Ils préparerent des

radeaux; et malgré les périls qu'ils coururent en passant ce fleuve, ils combattirent avec tant de courage, que les Scythes furent mis en fuite. Alexandre, pour leur faire voir qu'il n'avait combattu que pour la gloire, leur rendit leurs prisonniers sans rançon.

Ayant reçu une recrue considérable de Macédoine, il acheva de vaincre les révoltés. Il ne restait plus qu'une place appellée le Rocher d'Ochus; elle était remplie d'une bonne garnison, et l'accès en était très-difficile, puisqu'on n'y pouvait monter que par un sentier fort escarpé et très-étroit. Le Commandant de la place se fiant à sa situation, osa braver Alexandre, en demandant si ses soldats avaient des aîles pour voler au sommet de ses rochers. Tout autre qu'Alexandre se fût découragé; mais piqué jusqu'au vif, il choisit trois cents hommes, et les exhorta à gagner le sommet de la montagne par les derrieres, où l'on ne faisait point de garde. Les soldats d'Alexandre ne connaissaient rien d'impossible quand il était question de lui obéir. Ils prirent quelques vivres, et monterent un à un par un sentier fort escarpé; mais bientôt ils perdirent cette faible ressource. Il fallut se guinder en haut comme ils purent. Les

uns enfonçaient des crampons dans la neige, que le froid avait endurcie. D'autres se prenaient aux pointes des rochers; d'autres se faisaient une échelle des épaules de leurs compagnons qu'ils tiraient ensuite. Ils passerent tout le jour pendus à ces rochers, ayant à lutter contre le froid, la faim et la crainte, qui redoublait de temps en temps par la chûte de quelques-uns de leurs compagnons. Alexandre de son côté n'était pas plus tranquille. Le péril où il savait ces braves gens, l'incertitude du succès le tenait dans une perplexité bien pénible. Il fut tout le jour les yeux attachés sur le rocher, et ne put dormir la nuit suivante. Cependant ses soldats, demi-morts de froid et de lassitude, arriverent au haut du rocher, et s'étant rassemblés, ils trouverent qu'il n'en manquait que trente-deux. Ils se coucherent sur la terre, et le lendemain ils mirent le signal dont ils étaient convenus. Alexandre, qui l'apperçut le premier, envoya un nommé Cophès sonder encore une fois les Barbares, et les exhorter à se rendre; et comme leur Chef se montrait plus insolent que la premiere fois, Cophès le fit sortir dehors, et lui montrant les ennemis sur sa tête, ajouta: *Vous voyez que les soldats d'Alexandre ont des ailes.*

Le

Le Chef des Barbares, sans considérer le petit nombre d'ennemis qui étaient montés, perdit la tête, et n'ayant pu obtenir aucune composition, descendit avec ses parens et la plus grande partie de la noblesse du Pays au camp d'Alexandre. Ce Prince ternit l'éclat d'une si grande entreprise par la cruauté dont il usa avec ces prisonniers, car il les fit crucifier après avoir été battus de verges; et la multitude, aussi-bien que le butin, fut donné aux Villes nouvellement bâties.

RÉFLEXIONS.

Ceux que la prospérité aveugle, sont ordinairement lâches dans l'adversité, comme le Gouverneur du Rocher que prit Alexandre. Le courage de cet homme n'était fondé que sur l'impossibilité où il croyait être de pouvoir être forcé. Une poignée d'ennemis l'intimide; et sans chercher le remede au mal, il s'abandonne lui-même. Quelque faible qu'un ennemi nous paraisse, gardons-nous de lui insulter, c'est le premier fruit que nous devons tirer de cet exemple. Voici le second. Tâchons de posséder notre ame dans le danger: c'est alors qu'il faut recueillir toutes nos forces, et rappeller notre sang froid pour voir le péril tel

qu'il est. La crainte le grossit, et nous met hors d'état de prendre les mesures nécessaires pour le diminuer ou l'éviter.

Il faut lire aux Écoliers le discours des Scythes à Alexandre, qui est trop long pour être inséré ici, et trop beau pour être passé.

XVII.e LEÇON.

D. ALEXANDRE borna-t-il ses cruautés à la mort des Barbares?

R. Il les étendit sur ses amis, et tua Clitus de sa propre main.

D. Quel était Clitus?

R. Il était frere de la nourrice d'Alexandre, et lui avait sauvé la vie au passage du Granique.

D. Pourquoi Alexandre le tua-t-il?

R. Parce qu'il lui avait manqué de respect étant ivre.

D. Quelles furent les pensées d'Alexandre après la mort de Clitus?

R. Il voulut se tuer lui-même, et fut plusieurs jours dans une espece de désespoir.

D. Vous nous avez parlé de Spitamene qui avait livré Bessus à Alexandre; que devint-il?

R. Sa femme lui coupa la tête, et la porta au Roi; mais Alexandre la chassa de son camp.

D. Qu'était devenu Bessus?

R. Il avait été attaché à des arbres, et déchiré.

D. Que fit Alexandre après avoir ravagé le Pays des Daces?

R. Il épousa Roxane, fille d'Oxarte.

D. Que fit ce Prince avant de passer aux Indes?

R. Il voulut se faire rendre les honneurs divins.

D. Qui s'opposa à cette impiété?

R. Le Philosophe Calisthene, et il lui en coûta la vie.

Alexandre, dans un grand festin où il invita Clitus, après avoir élevé ses propres exploits jusqu'aux cieux, s'avisa de les préférer à ceux de Philippe, dont il ravalait la gloire, ce qui était insulter tant de braves gens qui avaient servi sous son pere. Clitus, qui était déja plein de vin, ne put soutenir ce traitement injurieux, et tint quelques discours désobligeans, que le Roi n'entendit pas, mais qu'il comprit à l'air de son visage; et ayant traité Clitus de lâche, celui-ci le fit souvenir qu'il lui avait sauvé la vie, et lui reprocha le meurtre de Parménion.

Alexandre outré, se contint pourtant, et commanda à Clitus de sortir de la salle. Il a raison, dit Clitus, d'écarter les hommes libres, il ne lui faut que des esclaves capables d'adorer sa ceinture persienne et sa robe blanche. Alexandre ne se possédant plus, prit la javeline d'un de ses gardes, pour en percer Clitus; ses Courtisans l'arrêterent, pendant que les amis du coupable le poussaient dehors; mais étant rentré par une autre porte, en chantant des vers contre le Prince, il en reçut un coup qui lui ôta la vie. La colere d'Alexandre s'éteignit dans son sang; il se jetta sur le corps de son ami, et se serait percé lui-même si on ne l'eût arrêté. On le conduisit à sa chambre, où il resta long-temps couché par terre, dans un silence qu'il n'interrompait que par ses gémissemens. Ses amis qui craignaient tout d'un état si funeste, employerent pour l'en tirer, les personnes en qui il avait le plus de confiance. Alexandre se rendit à leurs raisons, et renonça au dessein qu'il avait fait de mourir. Les Macédoniens, pour achever de le consoler, déclarerent que Clitus avait été tué justement.

Alexandre, après avoir resté quelques jours au même lieu pour se remettre,

continua à conquérir, ou plutôt à ravager le Pays ; ensuite il épousa Roxane, et cacha la honte de cette alliance, par la nécessité d'unir par les plus forts liens, les vainqueurs et les vaincus. Lorsqu'il se préparait à passer dans les Indes, il apprit que le Peuple contre lequel il allait combattre, avait des boucliers et des lances enrichies d'or; et pour ne leur céder en rien, il en fit garnir les armes de ses soldats. Mais cette folie n'est rien en comparaison de ce que je vais dire. Il voulut recevoir les honneurs divins, et Cléon, l'un de ses favoris, eut l'impiété de proposer de les lui rendre. Les Macédoniens se moquaient depuis longtemps de cette extravagance, mais les Grecs l'appuyaient. Dans cette derniere rencontre, Calisthene, parent d'Aristote, osa remontrer à Cléon, qu'il était inoui qu'on rendît les honneurs divins à un homme encore vivant, et que les Héros qu'on avait placés entre les Dieux, ne l'avaient été qu'après leur mort. Alexandre qui était caché derriere une tapisserie, dissimula le dépit que lui causait ce discours, et sous prétexte que Calisthene était entré dans une conspiration contre lui, il le fit mourir dans les supplices.

RÉFLEXIONS.

1. Un Prince qui admet ses sujets à des parties de débauches, ne doit pas s'attendre qu'ils conserveront le respect qu'ils lui doivent, et doit leur pardonner des excès qu'il occasionne.

2. Une passion violente conduit à la folie, comme on le voit par Alexandre. Sa colere et son orgueil le rendaient semblable à une bête féroce. Qu'il eût été grand, s'il eût appris à se vaincre sur ces deux importans articles! On lui avait sans doute donné des leçons pour vaincre ces deux passions dans sa jeunesse; mais elles furent plus faibles que l'exemple d'un de ses Gouverneurs, qui était lui-même sujet à la colere. En vain les personnes chargées de l'éducation s'épuisent-elles pour inspirer de bonnes mœurs à leurs éleves; si elles ne prêchent d'exemple, elles le font en vain; le Disciple en croira moins les paroles de son Maître que ses actions.

TRAITS A RACONTER.

1. *Polyspercon ose se moquer de la vanité d'Alexandre.*

2. *Mort de Calisthene, son caractere, prédiction d'Aristote à son égard.*

XVIII.e LEÇON.

D. PAR quel motif Alexandre avait-il été porté à pénétrer dans les Indes?

R. C'est qu'il avait lu que Bacchus et Hercule y avaient été.

D. Comment divise-t-on l'Inde?

R. En deux parties; l'une en deçà, l'autre au delà du Gange.

D. En combien de classes distinguait-on les Indiens?

R. En sept. Celle des Brachmanes, ou Prêtres; celle des Laboureurs, celle des Pasteurs, celle des Marchands, des Artisans et des Matelots; celle des Soldats, celle des Surveillans, et celle des Conseillers.

D. Qu'arriva-t-il à Alexandre dans les Indes?

R. Plusieurs petits Rois se soumirent à lui, et il les traita fort bien.

D. Toute l'Inde se soumit-elle?

R. Non: Alexandre y fut même blessé.

D. Quel fut son plus grand ennemi dans les Indes?

R. Porus.

Le desir qu'avait Alexandre de surpasser tous les Héros qui l'avaient pré-

cédé, lui fit entreprendre le voyage des Indes. Ce voyage était extrêmement pénible, parce que ce Pays est plein de rivieres, que les pluies enflaient beaucoup dans la saison où il y entra. Plusieurs petits Rois le reconnurent, non-seulement pour leur maître, mais l'honorerent comme un Dieu; ce qui leur mérita sa bienveillance. Ce n'est pas que ce Prince fût persuadé de sa divinité, car ayant été blessé, il dit franchement, *mes flatteurs me disent que je suis un Dieu, mais la douleur que me cause ma blessure, m'avertit que je ne suis qu'un homme.*

Cependant Porus, un des plus puissans Rois des Indes, entreprit de résister à Alexandre. Mais la bonne fortune d'Alexandre l'emporta sur la valeur de Porus, qui, tout vaincu qu'il était, s'attira l'estime du vainqueur, qui le combla de biens, et auquel il demeura fidele toute sa vie.

RÉFLEXIONS.

1. Les Princes sont les premiers à se moquer des flatteurs, et reconnaissent fort bien les motifs qui les font agir; et dans les temps qu'ils répandent sur eux leurs bienfaits, ils les méprisent souverainement.

2. Un Prince avide de la fausse gloire de faire des conquêtes, est un fléau dont Dieu afflige les hommes dans sa colere. Qu'avaient fait à Alexandre tant de milliers d'hommes qui ignoraient jusqu'à son nom? Et n'était-ce pas le comble de la folie, de croire son honneur intéressé à les soumettre?

TRAITS A RACONTER.

1. *Ce que c'était que les Surveillans dans les Indes; autres lois des Indiens.*

2. *Maniere de prendre et d'apprivoiser les éléphans, dont les Indiens se servaient à la guerre. Qualités admirables de ces animaux.*

3. *Alexandre souhaite passionément l'estime des Athéniens.*

4. *Histoire de l'entrevue de Porus et d'Alexandre.*

XIX.e LEÇON.

D. QUE fit Alexandre après avoir vaincu Porus?

R. Il avança dans le Pays pour achever de le soumettre (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-dix-huit.

D. Que lui arriva-t-il en chemin?

R. Les Brachmanes lui donnerent une utile leçon, mais il n'en profita pas.

D. Où voulait aller Alexandre?

R. Jusqu'au Gange; mais ses soldats refuserent de le suivre.

D. A quoi se détermina Alexandre?

R. Il se vainquit lui-même, et céda à ses soldats.

D. Quel est le plus grand péril où Alexandre se soit trouvé exposé?

R. Celui qu'il courut chez les Oxydraques, où il fut blessé dangereusement.

D. Que fit Alexandre lorsqu'il fut guéri?

R. Il s'embarqua sur un bras de l'Indus, pour aller jusqu'à l'Océan.

Rien ne pouvant diminuer la soif qu'avait Alexandre de faire de nouvelles conquêtes, il avança dans les Indes, et continua de soumettre, ou de ravager tout ce qui se trouvait sur son passage. Il rencontra un jour des Brachmanes qui frapperent du pied en le regardant; et comme il leur demanda ce que cela signifiait, ils lui répondirent en montrant la terre de la main, « que personne ne » possédait de cet élément que ce qu'il » en pouvait occuper. Qu'il n'était différent du reste des hommes, qu'en ce » qu'il était plus remuant et plus ambi-

» tieux, et courait toutes les terres et les
» mers pour faire du mal aux autres et à
» lui-même ; mais qu'enfin il mourrait
» sans occuper plus d'espace qu'il ne lui
» en fallait pour sa sépulture. » Il ne leur fut point mauvais gré de cette réponse ; mais emporté par son ambition, il ne se corrigea pas. Il engagea un de ces Philosophes, nommé Calanus, à le suivre, et souffrit même ses conseils.

Alexandre se préparait à passer l'Hyphase, et le bruit se répandit que les bords du fleuve étaient bordés d'un grand nombre d'ennemis. Cette nouvelle consterna les soldats, et bientôt leurs murmures éclaterent. Alexandre crut qu'il n'avait qu'à se montrer pour relever leur courage : mais il eut beau employer les motifs les plus capables de les animer, un morne silence lui fit connaître qu'ils n'étaient point touchés de son discours. A ce silence succéda un bruit sourd, qui augmenta bientôt. Les soldats éclaterent en pleurs et en gémissemens, et Alexandre touché lui-même, ne pût retenir ses larmes. Les soldats tendaient les mains vers leurs Officiers comme pour les conjurer de plaider leur cause ; mais l'exemple de Parménion et de Clitus leur fermait la bouche. A la fin, Cœnus s'approcha ; et

prenant ce Prince par son faible, il lui fit sentir que son grand courage avait vaincu non-seulement ses ennemis, mais aussi ses propres soldats. Qu'il avait tort de les traiter de lâches pour n'avoir pas le courage de le suivre; et qu'on pouvait encore passer pour héros, quoiqu'on demeurât de beaucoup inférieur à sa valeur. Qu'en un mot, ses soldats étaient hommes, et qu'il était de la grandeur d'un Prince, aussi supérieur à l'humanité qu'il l'était lui-même, de se prêter aux faiblesses de ceux à qui son exemple et ses bontés avaient élevé une gloire qui semblait au-dessus de celle où devaient aspirer les mortels. Alexandre fut flatté de ce discours, et sans rien déterminer, se retira dans sa tente; où il passa deux jours, espérant quelque changement dans les esprits. Il se rendit au bout de ce temps; et ayant ordonné qu'on se préparât pour le départ, son camp retentit des cris d'alégresse et des louanges que lui donnaient ses troupes. Il prit son chemin par le Pays des Oxydraques. Comme il assiégeait leur Capitale, et qu'on préparait tout pour l'escalade, il se laissa emporter à son ardeur; et ayant arraché une échelle à un soldat, il monta sur le mur, sans examiner s'il était suivi. Comme il était

en but à tous les traits de l'ennemi, ses soldats se presserent de monter ; mais les échelles ayant cassé, Alexandre prit le dangereux parti de se jeter seul dans la place, où il aurait dû mourir mille fois, si sa fortune et son désespoir ne l'eussent conservé. Il y fut percé d'une fleche barbelée, et souffrit les opérations qu'il fallut faire pour le guérir, avec un courage admirable. A peine fut-il guéri, qu'il s'embarqua sur l'Indus, pour aller jusqu'à l'Océan, qu'on regardait alors comme le bout du monde : et satisfait de l'avoir parcouru presque entier, il pria les Dieux que jamais aucun mortel ne pût pénétrer plus loin que lui.

RÉFLEXIONS.

1. Il faut avoir le courage de dire la vérité aux Princes, mais on ne peut se dispenser de la leur dire avec ménagement. Il faut faire servir leurs passions au bien public ; et celui qui saura les intéresser, sera toujours sûr d'obtenir ce qu'il demande, comme nous le voyons par l'exemple de Cœnus.

2. Alexandre, ce me semble, ne mérita jamais mieux le titre de grand, qu'au moment où il fit le sacrifice de ce qu'il croyait dû à sa gloire, à ce qu'il devait

à ses troupes. L'amour-propre persuade aux Princes, qu'il est honteux de se relâcher de ce qu'ils ont entrepris. Il le serait effectivement, si on pouvait les soupçonner de céder par crainte et par faiblesse ; mais il n'y a rien de plus héroïque et de plus glorieux que de céder à la raison.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire des Brachmanes. Leurs austérités ; leurs sentimens sur la Religion. Orgueil de leur Supérieur.*

2. *Coutume barbare suivie par les femmes Indiennes à la mort de leurs maris. Dispute de deux de ces femmes.*

3. *Frayeur des troupes d'Alexandre, causée par le flux et reflux.*

4. *Joie des Soldats après la guérison d'Alexandre ; ses Généraux le conjurent de ne plus s'exposer.*

5. *Fausses idées d'Alexandre sur la gloire.*

XX.e LEÇON.

D. A QUOI se détermina Alexandre après avoir vu l'Océan ?

R. Il reprit le chemin de Babylone.

D. Que lui arriva-t-il en chemin?

R. La famine et la peste lui enlevèrent un grand nombre de soldats.

D. Comment traversa-t-il la Caramanie?

R. Dans une espece de mascarade, qui dura sept jours, et pendant laquelle ses soldats ne désenivrerent point.

D. Que fit Alexandre en Caramanie?

R. Il punit avec sévérité ceux qui avaient abusé de son absence pour maltraiter les Peuples.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il fit mourir Orsine, descendant de Cyrus, quoiqu'il lui eût de grandes obligations.

D. Que fit Alexandre à son arrivée à Suse?

R. Il épousa Statira, fille ainée de Darius, et donna la cadette à Ephestion.

D. Quelle action généreuse fit-il ensuite?

R. Il paya les dettes de ses soldats.

D. Qui se révolta contre Alexandre?

R. Harpalus, qui se retira dans l'Attique.

D. Quel Orateur corrompit-il par ses présens?

R Démosthene, qui, ayant été mis en prison, se sauva, et montra beaucoup de faiblesse dans son exil.

D. Quel traitement les Athéniens firent-ils à Harpalus ?

R. Ils le chasserent de leur Ville.

D. Quel grand chagrin Alexandre eut-il alors ?

R. La révolte de ses troupes et la mort d'Ephestion.

D. Quel changement fit-il en Grece ?

R. Il rappella Antipater, et mit Cratere en sa place.

Alexandre s'étant mis en chemin pour retourner en Perse, passa dans une Contrée inculte, où il perdit beaucoup de soldats par la famine : on fut obligé de manger toutes les bêtes de sommes, et les chevaux ; après quoi il fallut brûler les riches dépouilles qu'ils apportaient des Indes, parce qu'ils ne pouvaient les porter. La peste succéda à la famine, et l'armée, au sortir de ce lieu, était diminuée de la quatrieme partie. Elle se remit bientôt dans un Pays abondant ; et ayant oublié les affreuses calamités qu'elle venait d'éprouver, elle se livra pendant sept jours à toutes sortes de dissolutions. Alexandre étant arrivé à Parsagade, Orsine, qui s'était chargé du gouvernement de la Province pour la lui conserver, vint au-devant de lui, et lui fit des présens magnifiques, ainsi qu'aux Seigneurs

qui l'accompagnaient ; mais son grand cœur ne lui permit pas de s'abaisser jusqu'à faire la cour à l'eunuque Bagoas, qui avait la confiance du Roi. Cet eunuque, piqué au vif de ses mépris, trouva bientôt l'occasion de s'en venger. Alexandre fit ouvrir le tombeau de Cyrus pour honorer sa cendre, et fut fort surpris de n'y point trouver les richesses immenses qui devaient y être, suivant l'opinion vulgaire. Bagoas lui fit entendre qu'Orsine s'en était saisi ; et sur des soupçons qui n'avaient pas la moindre vraisemblance, Orsine fut appliqué à la question, et mourut dans les tourmens, en protestant qu'il était innocent.

Alexandre étant à Suse, épousa Statira, et donna la sœur de cette Princesse à son cher Ephestion. Ce fut en ce temps qu'arriverent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans, qui venaient pour relever les anciens soldats. Alexandre parut content de la maniere dont ils firent l'exercice devant lui, ce qui donna beaucoup de jalousie aux anciens soldats. Cependant Harpalus, qu'Alexandre avait établi gouverneur de Babylone, ayant appris que ce Prince châtiait sévérement ceux de ses Lieutenans qui avaient abusé de leur pouvoir en son absence, n'eut

pas la hardiesse d'attendre ce Prince ; et ayant ramassé quinze millions et six mille hommes, vint à Athenes. Il essaya de corrompre Phocion et Démosthene ; mais il ne réussit qu'auprès de ce dernier, que les Athéniens condamnerent pour avoir pris une coupe d'or. Il fut mis en prison, d'où il se sauva, parce qu'il ne pouvait payer une amende. La révolte d'Harpalus n'eut pas de suite par rapport aux Athéniens, qui le mirent hors de leur Ville.

Alexandre arrêta ensuite, par sa fermeté, la révolte des soldats Macédoniens, qui ne pouvaient souffrir la bonté avec laquelle il traitait les nouvelles troupes. Le supplice de treize des mutins, remit tout le reste dans le devoir, et le repentir de ses anciens soldats força Alexandre de leur rendre ses bonnes graces, et la garde de sa personne, qu'il leur avait ôtée. Il renvoya seulement les plus vieux avec de grandes récompenses, et leur donna Cratere pour conducteur. Il envoyait ce dernier pour commander à la place d'Antipater, qui ne pouvait s'accorder avec Olympias, et qui ne quitta pas son Gouvernement sans peine.

Le Roi étant à Ecbatane, s'y livra tout entier à la débauche. Il en coûta la vie

à Ephestion, et rien ne peut être égalé à la douleur du Roi, qui perdait un favori qui était moins attaché à sa grandeur qu'à sa personne.

RÉFLEXIONS.

1. Rien de plus funeste à un Prince que l'affection qu'il a pour des hommes de néant. La vertu est sans doute de toutes les conditions ; mais il est plus rare de la rencontrer chez des gens sans naissance et sans éducation, que chez ceux qui sont nés dans un rang élevé, et qui ont pour s'exciter au bien les exemples de leurs ancêtres. Que penser donc de l'attachement d'Alexandre pour un homme aussi méprisable que l'eunuque Bagoas? Comment un Prince si fier peut-il descendre jusqu'à honorer de son amitié un pareil sujet? Le voici. Bagoas était habile dans l'art de flatter les passions, et ce fut par-là qu'il s'insinua dans l'esprit d'un Prince, qui les avait très-vives. Que les Princes apprennent de cet exemple, à se tenir en garde contre ceux qui n'ont d'autre mérite que des talens agréables. Ils s'en amusent d'abord, souvent même en les méprisant, et finissent par les trouver absolument nécessaires à leur bonheur, par leur donner leur confiance,

et enfin par partager le mépris que le Public a pour eux.

TRAITS A RACONTER.

1. *Fameuse mascarade d'Alexandre dans les Indes. Mort étrange de Calanus. Fête qui suivit cette mort.*

2. *Alexandre paie les dettes de ses soldats. Belle parole de ce Prince sur l'exactitude que les Rois doivent avoir pour leur parole.*

3. *Désintéressement admirable de Phocion.*

4. *Démosthene se laisse corrompre par Harpalus ; histoire de son Argyrentie. Lâcheté du même dans son exil.*

5. *Comment Alexandre appaise la révolte de ses soldats.*

XXI.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Alexandre avant d'entrer dans Babylone ?

R. Les Mages et les Devins l'avertirent qu'il courait un grand danger s'il entrait dans la Ville.

D. Qui l'obligea d'y entrer malgré ces prédictions ?

R. Sa vanité et le discours des Philosophes Grecs.

D. Que fit-il dans cette Ville ?

R. Il reçut un grand nombre d'Ambassadeurs, et fit faire de magnifiques funérailles à Ephestion.

D. Se contenta-t-il de lui rendre cet honneur ?

R. Il le fit placer au rang des demi-Dieux.

D. A quoi s'occupa-t-il ensuite ?

R. A embellir Babylone, et à se divertir.

D. Qui causa la mort de ce Prince ? (*a*)

R. L'excès du vin qu'il but dans une partie de débauche.

D. A qui dit-il qu'il laissait son Royaume ?

R. Au plus digne.

Comme Alexandre se préparait à entrer dans Babylone, les Astrologues Chaldéens vinrent au-devant de lui, et lui annoncerent qu'il était menacé d'un grand péril s'il entrait dans la Ville. Alexandre fut d'abord saisi de frayeur, et suspendit sa marche ; mais les Philosophes Grecs ayant su ce qui l'arrêtait, lui firent comprendre qu'il n'y avait rien de plus absurde que de prétendre lire

---

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt.

dans l'avenir. Alexandre les écouta d'autant plus volontiers, que sa vanité l'appellait à Babylone, où s'étaient rassemblés les Ambassadeurs des Grecs, ceux des Princes voisins, et de plusieurs autres fort éloignés. Ce spectacle flattait trop l'ambition d'Alexandre pour qu'il s'y refusât. Il se rendit donc dans cette Ville, qui lui devait être si funeste, et y tint, pour ainsi dire, les Etats de l'Univers. Il pensa ensuite à faire les obseques d'Ephestion, et à lui élever un tombeau; il semblait que rien ne pouvait soulager sa douleur, que les profusions qu'il fit à cette occasion, y ayant dépensé trente-six millions. Il envoya même au Temple de Jupiter Ammon, pour savoir quels honneurs on devait rendre à son ami; et les Prêtres, instruits de ses intentions, déclarerent qu'on pouvait honorer Ephestion comme un demi-Dieu. Alexandre, satisfait d'avoir placé parmi les Divinités un Dieu de sa façon, s'occupa de soins plus dignes d'un Prince; il fit travailler à des ouvrages publics pour resserrer l'Euphrate dans son lit, et l'empêcher de ravager, en se débordant, les lieux qu'il environnait; mais Dieu, qui avait juré la perte de Babylone, ne lui laissa pas le temps d'achever cet ouvrage.

Quelque mépris qu'Alexandre affectât de montrer pour les prédictions qu'on lui avait faites, elles lui causaient des frayeurs dont il n'était pas le maître. Tout le Palais était plein de gens qui sacrifiaient par son ordre, pour expier le moindre présage; et pour s'étourdir sur les dangers dont il était menacé, il redoublait ses débauches. Elles terminerent sa vie; et ayant bu avec un excès qu'on a peine à concevoir, il tomba sans connaissance, et fut saisi d'une grosse fievre. Il crut d'abord que cette maladie n'aurait point de suite, et formait de nouveaux projets; mais il fallut renoncer à cet espoir: et sachant que sa fin était proche, il remit son anneau à Perdicas. Interrogé à qui il laissait l'Empire, il répondit, *au plus digne;* et ajouta qu'il prévoyait qu'on lui ferait à cette occasion d'étranges jeux funebres. Il eut encore le courage de se soulever sur le coude pour donner sa main à baiser aux soldats, et mourut presque aussi-tôt, âgé de trente-trois ans.

RÉFLEXIONS.

1. De tous les vices, le plus mal-séant à un Prince, est celui de l'intempérance. Il le déshonore pendant sa vie, et avance sa mort.

2. Alexandre, qui pouvait laisser à ses enfans un Royaume florissant et paisible, n'ose prononcer sur leur destinée au moment de sa mort, et les laisse à la merci de ses Généraux. Combien d'enfans portent la peine de l'ambition de leurs peres! Pensons plus à laisser et à conserver à nos descendans ce que nous avons reçu de nos prédécesseurs, qu'à l'augmenter par des entreprises téméraires, qui nous exposent à tout perdre.

TRAITS A RACONTER.

1. *Prédiction des Prophetes par rapport à Babylone.*

2. *Un valet de jeu-de-paume fait à Alexandre une leçon de générosité.*

3. *Sa modération au sujet des mauvais discours qu'on tenait de lui.*

4. *Générosite de Memnon par rapport à Alexandre.*

5. *Réponse libre d'un Pirate à Alexandre.*

XXII.e LEÇON.

D. QUELS sont les noms des principaux Capitaines d'Alexandre ?

R. Perdicas, Lysimaque, Antipater, Cratere, Ptolémée, Antigone, Cassandre, Ménandre,

Ménandre, Léonat, Néoptoleme, Eumene, Laomédon, Séleucus.

D. A quoi se déterminerent tous ces Généraux après la mort d'Alexandre?

R. Ils mirent sur le trône Aridée, frere bâtard d'Alexandre, et lui associerent un fils, dont Roxane accoucha peu après.

D. Quel était le caractere d'Aridée?

R. C'était un Prince imbécille.

D. Qui fut déclaré Régent du Royaume?

R. Perdicas.

D. Que devint Sysigambis?

R. Désespérée d'avoir perdu son protecteur, elle se laissa mourir de faim.

A peine Alexandre eut-il expiré, qu'un morne silence regna dans le camp; il fut bientôt suivi de cris et de gémissemens affreux. A ces premiers mouvemens succederent la frayeur, l'incertitude et la crainte. Les Macédoniens se trouvaient éloignés de leur Pays, sans chef, au milieu d'un Peuple nouvellement soumis, et qui pouvait se révolter. L'unique remede à tant de maux, était de se presser de donner un successeur à Alexandre; mais comment s'y prendre pour faire un choix si important? Tant de grands hommes qui s'étaient formés sous Philippe, et qui avaient partagé la gloire de son

fils, n'étaient pas d'humeur à prendre un maître parmi eux. Aussi n'était-ce pas leur dessein. L'esprit d'indépendance s'empara d'eux tout-à-coup, et chacun ne pensa plus qu'à se faire un Etat dans le Gouvernement qui lui avait été confié. Ils comprirent pourtant qu'il n'était pas encore temps de faire éclorre leurs desseins; et en attendant qu'ils eussent pris des mesures pour les faire réussir, ils s'accorderent à mettre sur le Trône Aridée, frere bâtard d'Alexandre, à qui l'on prétend qu'Olympias avait troublé l'esprit par un breuvage. Roxane était grosse; on décida que si elle accouchait d'un fils, il serait associé à Aridée; et comme le Royaume ne pouvait pas être gouverné par un imbécille et un enfant, Perdicas fut reconnu comme Régent. Alexandre avait eu un fils de Barsine; mais il ne fut pas question de lui dans ce partage.

L'arrangement dont je viens de parler ne fut fait que sept jours après la mort d'Alexandre; et pendant ce temps, il ne vint dans l'esprit de personne qu'il eût été empoisonné. Cependant le bruit s'en répandit ensuite, et l'on accusait Antipater et ses fils d'avoir commis ce crime.

Voici les Gouvernemens qu'occupaient les Généraux d'Alexandre. En Europe; la Thrace et les régions voisines furent confiées à Lysimaque. La Macédoine, l'Epire et la Grece à Antipater et à Cratere. En Afrique; l'Egypte, la Lybie, la Cérénaïque furent laissées à Ptolémée avec une partie de l'Arabie. Dans l'Asie mineure; la Lycie, la Pamphilie et la grande Phrigie furent données à Antigone. La Carie à Cassandre, la Lydie à Ménandre, la petite Phrigie à Léonat, l'Arménie à Néoptoleme, la Cappadoce et la Paphlagonie à Eumene. Mais ces deux Provinces n'avaient jamais été bien soumises aux Macédoniens; Alexandre, pour ne point retarder ses conquêtes, s'était contenté d'une légere soumission, et Ariarathe, qui en était Roi, continuait à les gouverner. Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la cavalerie des alliés; et Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des gardes.

De tous ces Capitaines, il n'y eut qu'Eumene qui demeura fidélement attaché à la famille de son bienfaiteur. Il était d'une famille obscure; mais Philippe, qui se connaissait en mérite, le fit son Secrétaire, et lui donna sa confiance. Alexandre eut pour lui les mêmes

égards, et Eumene, par sa conduite, fit bien voir qu'il méritait les bienfaits dont ses maîtres l'avaient comblé.

RÉFLEXIONS.

1. J'ai dit dans une des réflexions précédentes, que les Princes doivent éviter de donner leur confiance à des hommes de néant; mais j'ai fait voir que ce n'était que dans le cas où ils n'ont que des talens agréables. Quand ils possedent des qualités utiles et respectables, un Prince ne doit rien épargner pour se les attacher, et il doit d'autant plus récompenser leurs bonnes qualités, qu'ils ne les doivent point à l'éducation, mais à eux-mêmes.

2. Tout tremblait hier devant Alexandre; aujourd'hui les siens, sans protection et sans secours, sont à la merci d'une troupe d'ambitieux, qui ne cherchent qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Que la grandeur de ce monde passe vîte! Si les Princes y réfléchissaient, ils n'auraient garde de s'y attacher, encore moins d'en abuser.

XXIII.e LEÇON.

D. QUE firent les Grecs qu'Alexandre avait établis dans l'Asie mineure lorsqu'ils apprirent sa mort? (*a*)

R. Ils s'armerent, et se préparerent à repasser en Europe.

D. Quel parti prit alors Perdicas?

R. Il eut la barbarie de faire égorger tous ces Grecs.

D. Quels mouvemens produisit dans Athenes la nouvelle de la mort d'Alexandre?

R. On y résolut de secouer le joug des Grecs.

D. Qui engagea les Grecs du Péloponnese à se joindre aux Athéniens?

R. Démosthene, qui fut rappellé de son exil, et reçu avec honneur.

D. Qui s'opposa aux efforts des Athéniens?

R. Antipater, qui fut battu, et se retira à Lamia, où il fut assiégé.

D. Qui secourut Antipater?

R. Léonat, qui fut battu et tué, ce qui obligea Antipater à rendre Lamia.

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-un.

D. Comment finit cette guerre?

R. A l'avantage d'Antipater, qui sut désunir les alliés.

D. Que firent les Athéniens lorsqu'ils se virent abandonnés?

R. Pour appaiser Antipater, ils condamnerent à mort Démosthene et ses partisans; mais ils avaient fui.

D. Quel traitement Antipater fit-il aux Athéniens?

R. Il leur donna une garnison Macédonienne, et remit le gouvernement entre les mains des riches.

D. Qu'arriva-t-il à Démosthene et à ceux qui avaient fui avec lui?

R. Démosthene s'empoisonna, et Antipater fit périr les autres.

D. Qui échappa à sa fureur?

R. Démétrius de Phalere, dont Phocion obtint le rappel.

D. Comment Antipater traita-t-il les Athéniens après s'être vengé des Orateurs?

R. Avec beaucoup de douceur.

Les Grecs des colonies qu'Alexandre avait établies dans l'Asie mineure, n'y trouvant pas les douceurs qu'ils goutaient en Europe, ne penserent qu'à y retourner aussi-tôt qu'ils eurent appris la mort de ce Prince, et mirent à leur tête vingt-trois mille hommes. Perdicas envoya

contre eux un brave Officier nommé Pithon, qui se chargea volontiers de cette commission ; car il espérait gagner ces Grecs, et se procurer, par leur moyen, un établissement considérable dans l'Asie supérieure. Perdicas ayant appris son dessein, commanda en secret aux Macédoniens d'exterminer tous les révoltés. Pithon, qui ignorait cet ordre, gagna par argent trois mille de ces Grecs, qui lui procurerent la victoire ; mais quoi que pût faire Pithon, il ne put sauver aucun de ces misérables, qui s'étaient rendus à condition d'avoir la vie sauve.

Cette cruelle action fut bientôt suivie de la guerre de Grece. La nouvelle de la mort d'Alexandre avait causé de grands mouvemens à Athenes. Le Peuple excité par ses Orateurs, ne pouvait contenir sa joie, et ne parlait que de guerre. Phocion seul garda sa modération ordinaire ; et quelque facilité qu'on lui montrât à secouer le joug des Macédoniens, il crut que la prudence défendait de l'entreprendre. On se moqua de son flegme, et les Athéniens envoyerent solliciter les Villes du Péloponèse à se joindre à eux. Démosthene, quoiqu'il fût alors en exil, se joignit aux Ambassadeurs, et par son éloquence fit réussir leur négociation. Les Athéniens

lui surent si bon gré de cette démarche, qu'ils le rappellerent, et le reçurent comme en triomphe. Antipater ayant appris l'orage qui se formait, résolut de prévenir l'ennemi; mais comme il avait peu de troupes, il fut battu, et assiégé dans une Ville où il s'était retiré. Léonat, qui vint à son secours, fut tué, ce qui l'obligea de se rendre à discrétion. Les ennemis de Phocion triompherent quand ils apprirent ces heureuses nouvelles, et lui demandaient, s'il n'eût pas souhaité de faire les grands exploits dont il entendait parler. *Je serais charmé de les croire faits*, répondit-il; *mais je ne voudrais pas les avoir conseillés.* Il avait si mauvaise opinion des affaires, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, en apprenant une de ces victoires: *Ne cesserons-nous jamais de vaincre!* Ce grand homme pensait avec sagesse. Antipater vaincu, trouva le moyen de débaucher les alliés d'Athenes, en traitant séparément avec chacun d'eux; et les Grecs trahissant la cause commune, ne chercherent que leurs intérêts particuliers. Athenes, à son tour, fut obligée de se rendre à discrétion: et les Athéniens, pour regagner les bonnes graces d'Antipater, condamnerent à mort Démosthene et ses partisans. Quelques-

uns des Orateurs furent tués par les ordres du vainqueur, et Démosthene s'empoisonna pour éviter le même sort.

Antipater, maître d'Athenes, fit exclure du gouvernement les pauvres, et le remit entre les mains des riches : au reste, il traita la Ville avec douceur, et marqua beaucoup de considération pour Phocion, auquel il accorda le retour de plusieurs bannis, et entre autres de Démétrius de Phalere, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Après une campagne si glorieuse, Antipater retourna en Macédoine, où il fit les noces de Cratere avec sa fille Phila.

REFLEXIONS.

1. Phocion disait aux Athéniens qui se réjouissaient au bruit de la mort d'Alexandre ; *Si ce Prince est mort aujourd'hui, il le sera encore demain et après.* Belle leçon pour ces hommes imprudens, qui se réjouissent hautement lorsqu'ils apprennent que leurs ennemis sont tombés dans la disgrace, et qui, par-là, découvrent souvent, à pure perte, la malignité de leurs cœurs.

2. Ce n'est point par le succès qu'il faut juger de la bonté d'un conseil. Un heureux hasard peut faire réussir les

entreprises les plus mal concertées ; mais un homme prudent ne se laisse pas éblouir par ce succès ; il en craint les suites, comme Phocion, et s'en afflige, parce qu'une telle prospérité n'est propre qu'à nourrir la présomption des sots, et les conduit ordinairement à leur perte, par la folle confiance qu'elle leur inspire.

TRAITS A RACONTER.

1. *Caractere de Phila.*
2. *Pensée de Xénocrate sur les conditions de paix accordées par Antipater.*
3. *Mort de Démosthene.*

XXIV.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL l'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-trois ?

R. On fit la pompe funèbre d'Alexandre.

D. Où le corps d'Alexandre fut-il déposé ?

R. Dans la ville d'Alexandrie en Egypte.

D. Qui établit Eumene dans ses Etats ?

R. Perdiças.

D. Qui causa la guerre entre les Lieutenans d'Alexandre ?

R. Le dessein qu'eut Perdicas d'épouser Cléopatre, sœur d'Alexandre.

D. Nommez ceux qui se liguerent contre Perdicas ?

R. Antigone, Antipater, Cratere, Ptolémée et Néoptoleme.

D. Que fit Eumene dans cette guerre ?

R. Il gagna deux batailles ; et dans la derniere, Cratere et Néoptoleme furent tués.

D. Que devint Perdicas ?

R. Il fut massacré en Egypte, où il allait faire la guerre.

D. Quel plus grand crime avait commis Perdicas ?

R. Il avait fait périr Statira et sa sœur, à la sollicitation de Roxane.

Ce ne fut que deux ans après la mort d'Alexandre qu'on fut assez tranquille pour lui rendre les derniers devoirs, et rien n'approcha de la magnificence de ses obseques. Certaines prédictions promettaient une gloire infinie à la Ville qui posséderait ses cendres. Ptolémée procura cet honneur à la ville d'Alexandrie. Un Auteur du quinzieme siecle prétendait que ce tombeau y subsistait encore de son temps, et qu'il etait revéré des Mahométans.

Dans les partages des Gouvernemens qu'avaient fait les Lieutenans d'Alexandre, on etait expressement convenu,

qu'Antigone et Léonat mettraient Eumene en possession de la Cappadoce, etc.; mais ceux-ci ayant en vue leurs propres intérêts, ne penserent point à ceux de ce grand homme; qui rassembla lui-même quelques troupes. Perdicas se joignit à lui, remporta la victoire; et ayant fait périr Ariarathe et sa famille, il mit Eumene en possession de son gouvernement. Perdicas châtia ensuite quelques Villes qui s'étaient révoltées, et pensa à épouser Cléopatre, veuve du Roi d'Epire, et sœur d'Alexandre. Cette Princesse étant chérie des Macédoniens, lui ouvrait par son mariage le chemin à l'Empire. Ce dessein piqua Cratere, dont Perdicas voulait répudier la fille qu'il avait épousée, et il alarma les autres Lieutenans d'Alexandre. Antigone et Antipater se joignirent à lui, aussi-bien que Néoptoleme. Ils eurent même l'adresse de faire entrer Ptolémée dans leurs vues. Perdicas marcha contre ce dernier, et chargea Eumene de tenir tête aux autres. Eumene répondit à la confiance du Régent, et gagna deux batailles dans lesquelles Cratere et Néoptoleme furent tués. Perdicas ne fut pas si heureux. Ptolémée avait gagné l'affection des Egyptiens par la douceur de son gouvernement. On venait de tous côtés s'établir

en Egypte pour vivre sous son autorité. Les soldats de Perdicas n'allaient qu'avec répugnance contre un Capitaine dont ils révéraient les grandes qualités. Un accident acheva de les décourager. Perdicas ayant fait passer un bras du Nil à son armée, perdit deux mille hommes à ce passage, dont les uns furent noyés, et les autres dévorés par les crocodiles. Cet accident mit ses soldats en fureur; ils coururent à sa tente, et le massacrerent avec ses plus grands confidens. Digne châtiment du meurtre de Statira et de sa sœur, auquel il avait consenti pour plaire à Roxane.

RÉFLEXIONS.

1. Les hommes de sang périssent par le sang. Voulez-vous vous procurer de longs jours, vous à qui la Providence a remis le pouvoir suprême: gardez-vous d'en abuser pour opprimer l'innocence; et craignez, si vous l'osez, de voir retomber sur vous le sang innocent que vous aurez versé.

2. Il n'est point de plus fortes gardes, pour un Prince, que l'affection et l'estime des Peuples. Ptolémée dut à la douceur de son gouvernement et à l'estime des soldats de Perdicas, la mort de ce redoutable ennemi.

TRAITS A RACONTER.

1. *Désespoir des habitans de Larande, et leur fin tragique.*

2. *Artifice dont se sert Eumene pour combattre Cratere.*

3. *Il donne des pleurs à la mort de son ennemi.*

XXV.e LEÇON.

D. QUI fut nommé Régent du Royaume après la mort de Perdicas?

R. Antipater succéda à deux autres, qui se démirent volontairement.

D. Que fit Ptolémée après la mort de Perdicas?

R. Il débaucha ses soldats, et fit déclarer Eumene et cinquante autres, ennemis des Macédoniens.

D. Que fit alors Eumene?

R. Trahi par un de ses Officiers, il perdit une bataille, et se retira avec cinq cents hommes dans un fort château.

D. Comment Ptolemée se rendit-il maître de Jérusalem?

R. En faisant donner l'assaut le jour du sabbat.

D. Que faisait en ce temps Antipater?

R. Il était dangereusement malade, et mourut.

D. A qui laissa-t-il la Régence et le gouvernement de la Macédoine ?

R. A Polysperchon, et il lui associa son fils Cassandre. (a)

D. Que fit alors Cassandre ?

R. Il mit dans ses intérêts Antigone et Ptolémée.

D. Que fit Polysperchon pour conjurer cet orage ?

R. Il rappella Olympias, et rendit aux Athéniens leur ancien gouvernement.

D. Quelles étaient ses vues ?

R. De faire condamner Phocion par ceux qui avaient été exclus du gouvernement.

Ptolémée étant arrivé dans le camp où Perdicas venait d'être égorgé, sut si bien justifier sa conduite auprès des Macédoniens, qu'ils passerent à son service. Il profita de ce succès pour faire déclarer ennemi des Macédoniens, Eumene et ses partisans. On nomma ensuite deux Régens du Royaume; mais l'épouse d'Aridée, qui prétendait se mêler des affaires, leur donna tant d'embarras, qu'ils se démirent de cette dignité, qu'on donna toute entiere à Antipater. Il fit une

[a] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-quatre.

nouvelle distribution des Royaumes, dans laquelle Séleucus, qui commandait la cavalerie, eut encore le gouvernement de Babylone, ce qui le rendit peu après un des plus puissans Princes.

Antigone fut chargé de poursuivre Eumene qui, trahi par un de ses Officiers, perdit une bataille, et qui après sa défaite, fut obligé de changer souvent de place pour éviter de tomber entre les mains de ses ennemis. Ce fut alors qu'on admira la fermeté de ce grand homme; et ses malheurs firent voir ses vertus dans le plus grand jour. Enfin, ayant trouvé cinq cents hommes déterminés à périr avec lui, il se retira à Nora, où il soutint un siége de deux ans.

Pendant ce temps Ptolémée se rendit maître de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée. D'abord il traita durement les Juifs; mais ayant réfléchi sur la fidélité qu'ils conservaient envers leurs maîtres, il en reçut un grand nombre dans ses troupes, et leur confia la garde des plus importantes places de ses Etats.

Vers ce même temps, Antipater tomba malade. Démade fut chargé par les Athéniens, de le prier d'ôter la garnison qu'il avait mise dans leur Ville. Ce Démade, qui avait dicté l'arrêt de mort des Ora-

teurs, parmi lesquels était Démosthene, avait écrit à Antigone pour l'exhorter à se rendre maître de la Grece, ou de la Macédoine. Démade arriva à la Cour comme on venait d'y intercepter sa lettre. Antipater, après l'avoir accablé de reproches, fit égorger son fils à ses yeux, et le fit mourir ensuite lui-même.

Cette cruelle action fut presque la derniere d'Antipater, qui mourut de sa maladie. Il avait, comme je l'ai dit, un fils nommé Cassandre, qui ne manquait pas de grandes qualités; cependant il lui préféra Polysperchon, le plus ancien des Capitaines d'Alexandre, et se contenta de lui associer Cassandre. Ce dernier, mécontent d'une telle disposition, s'empara des meilleures places; et déterminé à déposséder son rival, il fit entrer Ptolémée et Antigone dans ses vues; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils voulaient abolir le titre de Régent, qui semblait les tenir dans la dépendance.

Polysperchon, de son côté, ne s'oublia pas. Il rappella Olympias qui s'était retirée en Epire, et lui offrit de partager l'autorité avec elle. Cette Princesse consulta le fidele Eumene sur cette proposition. Il lui conseilla d'attendre quelque temps, et si elle retournait en Macé-

doine, d'oublier les injures qu'elle avait reçues, et de ne faire connaître son autorité que par des bienfaits : mais cette altière Princesse ne suivit pas ce conseil aussi sage que salutaire.

RÉFLEXIONS.

1. *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner*, dit-on. On pourrait ajouter à cette maxime qui a ses inconvéniens, celle-ci : *Qui ne sait pas pardonner, ne saurait régner ;* il est indigne d'un Prince de chercher à se venger. Le pardon des injures est pour lui, non-seulement le parti le plus glorieux, mais aussi le plus sûr.

2. Antipater mourant, donne un grand exemple à ceux qui disposent des emplois. Ils doivent, dans cette occasion, être sourds à la voix du sang et de l'amitié, pour n'entendre que celle du mérite ; et l'on peut regarder comme la cause prochaine de la décadence d'un Empire, l'abus qui fait préférer la naissance et la faveur aux qualités réelles.

TRAITS A RACONTER.

1. *Adresse d'Eumene pour conserver la vigueur de ses soldats et de ses chevaux, dans un lieu fort étroit.*

2. *Circonstance de la trahison et de la mort de Démade.*

XXVI.e LEÇON.

D. Que fit Polysperchon, lorsque son fils se fut rendu maître de l'esprit des Athéniens ?

R. Il livra Phocion au jugement du Peuple.

D. Quel fut le résultat de l'assemblée du Peuple ?

R. Phocion et quelques autres furent condamnés à mort.

D. Quel était leur crime ?

R. D'avoir consenti qu'on remît le gouvernement entre les mains des riches.

D. Qu'est-ce que Phocion fit recommander à son fils ?

R. D'oublier l'injustice des Athéniens à son égard.

D. Qui se rendit ensuite maître d'Athenes ?

R. Cassandre.

D. A qui en donna-t-il le gouvernement ?

R. A Démétrius de Phalere, qui le conserva dix ans.

D. Comment gouverna-t-il la République ?

R. Les Athéniens ne furent jamais plus heureux que sous son gouvernement.

D. Comment Eumene se retira-t-il de Nora ?

R. Par son adresse, sans manquer à la fidélité qu'il avait jurée à la famille d'Alexandre.

D. Que devint Eumene ?

R. Polysperchon le déclara Général des deux Rois dans l'Asie mineure. (*a*)

D. Qu'arriva-t-il en Macédoine l'an trois mille six cent quatre-vingt-sept ?

R. Olympias fit mourir Aridée et sa femme.

D. Que lui arriva-t-il ensuite ?

R. Assiégée par Cassandre, elle fut forcée de se rendre à discrétion.

D. Que devint cette Princesse ?

R. Cassandre la livra aux parens de ceux qu'elle avait fait mourir, et ils la poignarderent.

D. Que devint Eumene ? (*b*)

R. Ses soldats le livrerent à Antigone, qui le fit mourir.

Phocion, qui connaissait le caractere de ses Concitoyens, n'avait point été fâché qu'on ôtât l'autorité au petit Peuple, qui en avait si souvent abusé. Ce fut un

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-six.

[*b*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-neuf.

crime qu'on ne lui pardonna jamais ; et Polysperchon ayant rendu aux Athéniens leur ancien gouvernement, Phocion fut condamné à mort, dans une assemblée où l'on n'avait point eu honte d'admettre des gens notés d'infamie. Ce grand homme donna en mourant les plus grands exemples de modération et de fermeté, ce qui augmenta la rage de ses ennemis, qui ne voulurent pas que ses cendres reposassent dans l'Attique.

Polysperchon ne recueillit pas le fruit qu'il avait espéré de la mort de Phocion. Cassandre profita du trouble qui agitait la Ville pour s'en saisir ; et les Athéniens reçurent, de la main de ce Prince, un de leurs Concitoyens pour les gouverner. C'était Démétrius de Phalere, homme qui réunissait en lui toutes les qualités requises pour remplir dignement cet emploi. Pendant dix années qu'il gouverna, il mit toute son application à faire fleurir les Loix, à réprimer les abus, et jamais les Athéniens ne vécurent plus tranquilles que pendant ces dix années.

Cependant Antigone, à qui Eumene donnait de grandes inquiétudes, entreprit de le gagner, et promit de le laisser sortir de Nora, s'il voulait jurer de ne reconnaître pour amis ou ennemis que

les siens. Eumene s'adressant aux Macédoniens qui devaient terminer cette affaire, demanda s'il n'était pas juste de faire ce serment, en mettant qu'il ne reconnaîtrait pour amis ou ennemis que ceux qui le seraient des deux Princes et d'Antigone. Les Macédoniens, toujours attachés à la famille d'Alexandre, trouverent cette seconde formule meilleure que la premiere. Antigone fut fort irrité lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, et donna ordre de continuer le siége; mais Eumene n'avait pas attendu cet ordre, et s'était sauvé dans la Cappadoce, où il rassembla deux mille de ses vieux soldats. Polysperchon lui envoya, au nom des deux Rois, une commission qui le déclarait leur Général dans l'Asie mineure. Eumene sentit combien cet honneur allait lui attirer d'envieux, car il était de Thrace, et les autres Officiers le traitaient de barbare. Il n'omit rien pour éteindre, ou du moins pour amortir cette jalousie, et s'étudia à gagner tout le monde par sa douceur et ses manieres honnêtes, qui lui réussirent longtemps; mais ayant été battus par Antigone, ses propres soldats le livrerent à l'ennemi pour avoir leur bagage qui avait été enlevé.

L'amitié avait long-temps uni Antigone et Eumene. Elle plaida quelque temps la cause du dernier. Démétrius, fils d'Antigone, sollicitait aussi son pere de laisser la vie à ce grand homme: mais tout fut inutile, on connaissait l'inflexibilité d'Eumene dans son devoir; son attachement pour la famille de son maître lui coûta la vie.

RÉFLEXIONS.

1. La liberté est un poids que le commun des hommes n'a pas la force de porter, et sous lequel il succombe. Les Athéniens nous confirment cette vérité. Que de troubles, d'agitations, d'injustices lorsque la multitude décide! Quelle paix, quelle tranquillité lorsqu'une puissance supérieure contient les transports d'une populace insensée!

2. Eumene donne une utile leçon à ceux qu'un mérite supérieur éleve aux grandes places sans le secours de leur naissance. Ce n'est point en affectant des manieres hautaines qu'ils parviendront à s'affermir dans l'autorité: ils n'ont qu'un moyen pour faire oublier leur origine et arracher l'estime de leurs envieux: c'est de ne point rougir de leur primitive bassesse, et de traiter leurs inférieurs avec beaucoup d'égards.

TRAITS A RACONTER.

1. *Phocion est outragé en allant à la mort; sa fermeté et sa patience.*

2. *Une Dame de Mégare lui rend les derniers devoirs.*

3. *Les Athéniens réhabilitent sa mémoire.*

4. *Réponse de la femme de Phocion à une Dame qui lui montrait ses bijoux.*

5. *Il refuse de solliciter les Juges en faveur de son gendre.*

6. *Eumene trouve le moyen de ne rien faire d'indigne de son rang, sans exciter la jalousie de ses Officiers.*

7. *Mort d'Aridée et de son épouse.*

8. *Mort d'Olympias.*

9. *Artifice innocent d'Eumene pour se mettre à couvert des embûches de ses ennemis.*

10. *Les soldats d'Eumene ne veulent aller à l'ennemi que lorsqu'il est à leur tête, et méprisent le faste des autres Généraux; paroles d'Antigone à cette occasion.*

11. *Dernier discours d'Eumene à ses soldats; précautions d'Antigone pour le garder.*

XXVII.e LEÇON.

D. QUEL traitement Antigone fit-il aux traîtres qui lui avaient livré Eumene?

R. Il les relégua dans une Province éloignée, et donna ordre de les faire périr.

D. Quels sentimens exciterent dans les successeurs d'Alexandre les succès d'Antigone?

R. Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre, se liguerent contre lui.

D. Que fit alors Antigone?

R. Il se rendit maître des ports de Syrie et de Phénicie, et ayant fait construire des vaisseaux, se rendit maître de la mer.

D. Resta-t-il dans ce Pays?

R. Il y laissa son fils, et se rendit dans l'Asie mineure.

D. Comment se nommait ce fils?

R. Démétrius, surnommé depuis Poliorcete.

D. Quel était le caractere de ce Prince?

R. Un mélange de vertus et de vices les plus opposés.

D. En quoi se distingua-t-il sur-tout?

R. Dans son respect pour son pere et sa mere.

D. Qu'arriva-t-il alors en Orient ?

R. Seleucus s'empara de Babylone, qu'il perdit ensuite, et qu'il recouvra une autre fois. (*a*)

D. Qu'arriva-t-il l'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-quinze ?

R. Cassandre et Polysperchon firent mourir les deux fils d'Alexandre avec leurs meres.

D. Que devint Cléopatre, sœur d'Alexandre ?

R. Antigone la fit mourir comme elle cherchait à joindre Ptolémée.

Les succès d'Antigone exciterent l'envie de ceux qui, comme lui, aspiraient à l'Empire, et ils se liguerent contre lui. Antigone eut d'abord de grands succès: mais en vain enlevait-il des Provinces à Ptolémée et à Séleucus. Ces Princes, par la douceur de leur gouvernement, avaient gagné l'affection des Peuples, qui ne se voyant qu'avec regret sous la domination d'Antigone, saisissaient avec ardeur l'occasion de rentrer sous l'obéissance de leurs anciens maîtres.

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-treize.

Antigone avait un fils nommé Démétrius, à qui l'on donna depuis le surnom de Poliorcete, qui veut dire, preneur de Ville. Ce Prince réunissait en lui les qualités les plus dissemblables, comme nous le verrons dans la suite. Son pere l'ayant laissé en Syrie pendant qu'il allait dans l'Asie mineure, ce jeune Prince fut battu par Ptolémée qui lui renvoya généreusement son bagage. Démétrius ne fut point abattu par ce mauvais succès, et ayant eu sa revanche quelque temps après, il rendit aussi le butin à Ptolémée, après en avoir reçu la permission de son pere.

Séleucus, après s'être emparé de Babylone, partit pour la Médie, et Démétrius profita de ce temps pour reprendre la Ville. Il commit une grande faute en quittant ce Pays; car il permit à ses soldats de le piller, ce qui lui attira la haine des Peuples, qui se remirent avec joie sous la domination de Séleucus.

Les Macédoniens cependant sentirent renaître leur amour pour la famille d'Alexandre, et demanderent le fils qu'il avait eu de Roxane. Cette demande hâta la mort de ce Prince et celle de son frere Hercule : Cassandre et Polysperchon les firent mourir avec leurs meres.

RÉFLEXIONS.

1. On aime quelquefois la trahison; mais on méprise toujours les traîtres: on s'en méfie; et ceux qui ont assez de bassesse pour les employer, emploient souvent les moyens les plus bas, et les plus criminels pour s'en défaire.

2. Le monde entier conspirerait en vain contre un Prince que ses vertus rendent cher à ses sujets. Il trouve dans leur affection des ressources toujours sûres, comme nous le voyons par l'exemple de Ptolémée et de Séleucus.

3. Qu'il est beau de voir des ennemis conserver entr'eux les égards et les bienséances! *Un Prince ne doit combattre que pour la gloire, et non pour un vil intérêt*, dit Ptolémée, en renvoyant à Démétrius tout son bagage, qu'il lui avait enlevé. Admirons la générosité de ce Prince; mais n'oublions pas le bel exemple que nous donne Démétrius, qui n'ose de son chef prendre sa revanche, et qui en demande permission à son pere: apprenons de lui qu'il n'est point d'âge ni d'emploi qui puisse nous dispenser de la soumission que nous devons à ceux qui nous ont donné la vie.

TRAITS A RACONTER.

1. *Caractere de Démétrius.*

2. *Antigone fait remarquer à des Ambassadeurs la confiance qu'il avait en son fils.*

3. *Paroles d'Antigone quand il apprit la défaite de son fils.*

XXVIII.e LEÇON.

D. QUE fit Démétrius l'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-dix-huit ?

R. Il se rendit maître de la ville d'Athenes, et y rétablit la démocratie.

D. Comment en agit-il avec Démétrius de Phalere ?

R. Il le traita avec honneur, et l'envoya à Thebes avec une escorte.

D. Quelle fut la conduite des Athéniens par rapport à Démétrius de Phalere ?

R. Ils abattirent ses statues, et noircirent sa réputation.

D. Que devint ce grand homme ?

R. Il se retira auprès de Cassandre, puis en Egypte.

D. Que firent les Athéniens pour honorer Démétrius Poliorcete ?

R. Ils allerent jusqu'à l'impiété et à la bassesse.

D. Que fit ensuite Démétrius ?

R. Il assiégea et prit Salamine, capitale de l'Isle de Cypre.

D. Comment usa-t-il de sa victoire ?

R. Il en releva la gloire par la maniere généreuse dont il en usa.

D. Que fit Antigone lorsqu'il apprit la victoire de son fils ? (*a*)

R. Il se fit proclamer Roi, et envoya le diadême à son fils.

D. L'exemple d'Antigone fut-il suivi ?

R. Ptolémée, Lysimaque et Séleucus, prirent le même titre.

D. Que fit ensuite Antigone ?

R. Il essaya d'entrer en Egypte, mais il ne put en venir à bout.

Antigone ayant résolu d'enlever la Grece à Cassandre et aux Princes ligués, y envoya son fils Démétrius. Celui-ci arriva dans le port d'Athenes sans trouver aucune résistance ; on prit ses vaisseaux pour ceux de Ptolémée ; et quand on s'apperçut de la méprise, il n'était plus temps de lui résister. On courut pourtant aux armes ; mais Démétrius ayant fait

---

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-dix-neuf.

publier par un Héraut, qu'il venait de la part de son pere pour chasser la garnison et rendre au Peuple son ancien gouvernement, les Athéniens jetterent leurs boucliers, et nommerent Démétrius leur sauveur et leur libérateur. Démétrius de Phalere, qui n'avait pas de forces à opposer à l'ennemi, se soumit de bonne grace, et envoya des Ambassadeurs à Poliorcete, au nom de tous les Athéniens. Il les reçut fort bien; mais il ne voulut entrer dans la Ville qu'après avoir chassé la garnison; et pendant qu'on l'assiégeait dans la forteresse, il prit la ville de Mégaze, qu'il traita bien à la priere des Athéniens. Ayant pris et rasé le fort d'Athenes, il tint la parole qu'il avait donnée aux Athéniens, et leur promit du blé et des vaisseaux. Il pourvut ensuite à la sûreté de Démétrius de Phalere, que ses ingrats citoyens déclarerent criminel. Ils lui avaient dressé trois cent soixante statues; elles furent abattues, et peu s'en fallut qu'on appellât en jugement ceux qui avaient été ses amis. Les Athéniens non-contens de cette indignité, s'avilirent par les honneurs qu'ils rendirent à leur libérateur, auquel ils prodiguerent les titres les plus fastueux; ils allerent jusqu'à l'impiété, et le traiterent comme un dieu;

ils lui en donnerent même le titre. Ce Prince acquit une gloire plus solide en prenant Salamine, et en gagnant une grande bataille sur les troupes de Ptolémée. Il fit voir dans ces deux occasions toutes les qualités d'un grand Capitaine; et la modération avec laquelle il usa de sa victoire, lui mérita le titre de Prince généreux et magnanime. Antigone avait ressenti de grandes inquiétudes dans l'attente du succès des armes de son fils. Sa joie fut extrême quand il apprit sa victoire. Ses sujets le proclamerent Roi; et lui ayant ceint le diadême, il l'envoya à Démétrius, auquel il donna le même titre. Les sujets de Ptolémée, pour montrer à leur maître que sa défaite ne les avait point découragés, s'empresserent aussi à le mettre sur le trône; et les autres successeurs d'Alexandre, à l'exception de Cassandre, prirent aussi le titre de Rois, dix-huit ans après la mort de leur maître.

Antigone, fier de ses avantages, résolut d'entrer en Egypte pour en chasser Ptolémée. S'étant embarqué dans une mauvaise saison, malgré l'avis de ses Pilotes, il perdit beaucoup d'hommes et de vaisseaux. Ptolémée lui enleva aussi beaucoup de troupes, en faisant promettre une grosse paie à ceux qui passeraient à

son service. D'ailleurs, il avait si bien pourvu à la sûreté des passages, qu'Antigone fut obligé de renoncer à son entreprise, dont il ne retira que de la honte, au-lieu de la gloire sur laquelle il comptait.

RÉFLEXIONS.

1. Je ne puis me refuser ici à une réflexion que j'ai déja faite. La liberté est un don pernicieux au commun des hommes : ils ne peuvent en soutenir le poids, et ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils savent y renoncer pour se soumettre à une puissance légitime. Que d'extravagances, de crimes et d'excès eussent évité les Athéniens, s'ils eussent compris cette vérité! La liberté chez le Peuple dégénere en licence; je sais qu'une puissance absolue a ses inconvéniens; mais tyrannie pour tyrannie, j'aime mieux dépendre des caprices d'un seul homme, qui peut, après tout, être modéré et vertueux, que d'être exposé au caprice d'une multitude toujours aveugle, toujours légere, et qui n'a pour principe que son intérêt présent, auquel elle sacrifie le bien général, sans prévoir les funestes suites de sa mauvaise administration.

2. Ceux qui remplissent les grandes places, doivent apprendre, de l'exemple de Démétrius de Phalere, à ne pas faire grand cas des applaudissemens d'une multitude insensée, qui prodigue aujourd'hui les plus grands honneurs à ceux qu'elle jugera demain dignes du supplice; ils doivent s'y refuser s'il est possible, et l'on ne peut excuser Démétrius de Phalere, d'avoir souffert qu'on lui élevât un si grand nombre de statues : elles ne servirent qu'à rendre sa chûte plus éclatante. Caton le Romain pensait d'une maniere plus sage. Quelqu'un ayant paru surpris de ce qu'on ne lui avait point élevé de statues, il répondit : *J'aime mieux qu'on demande pourquoi je n'en ai pas, que si on demandait pourquoi j'en ai.*

TRAITS A RACONTER.

1. *L'incontinence de Démétrius Poliorcete l'expose à un grand péril.*

2. *Belle réponse d'Antigone à ceux qui lui conseillaient de garder pour lui la ville d'Athenes.*

3. *Démétrius, après avoir pris Mégare, traite bien Stilpon, célebre Philosophe.*

4. *Réponse pleine de sagesse de ce Philosophe au Prince.*

5. *Il lui reproche avec esprit l'enlévement de tous les esclaves.*

XXIX.e LEÇON.

D. QUELLE était la conduite de Démétrius pendant la guerre?

R. C'était le Prince le plus actif et le plus infatigable.

D. Comment vivait-il pendant la paix?

R. Il était prodigue et s'abandonnait aux derniers excès en tout genre.

D. Quels étaient les talens que ce Prince avait cultivés?

R. Il méprisait les frivoles, et s'appliqua aux méchaniques, mais d'une maniere digne d'un Prince.

D. A qui ce Prince fit-il la guerre l'an trois mille sept cent?

R. Aux habitans de l'isle de Rhodes.

D. Pourquoi cela?

R. Parce qu'ils étaient demeurés neutres l'année précédente.

D. Démétrius prit-il la ville de Rhodes?

R. Non: après un siége d'un an, il fut obligé d'accorder une paix honorable aux Rhodiens.

D. Que fit-il pour montrer son estime aux Rhodiens?

R. Il leur fit présent de toutes ses machines de guerre.

D. Que firent-ils de l'argent que leur procura la vente de ces machines?

R. Le fameux Colosse, qui passait pour une des sept merveilles du monde.

Antigone, âgé de près de quatre-vingts ans, ne se trouvant plus assez de vigueur pour soutenir la guerre, en abandonna le soin à son fils Démétrius, et le chargea de punir les Rhodiens, qui lui avaient refusé du secours contre les habitans de Salamine. L'isle de Rhodes, qui jouissait de la paix depuis plusieurs années, en avait profité pour cultiver le commerce, ce qui l'avait rendue extrêmement riche et florissante. C'était pour conserver la liberté du commerce, que les Rhodiens s'étaient déterminés à demeurer neutres, et ce fut ce qui leur attira la colere d'Antigone, qui croyait qu'on ne pouvait lui résister sans crime. Démétrius chargé du soin de punir les Rhodiens, n'épargna rien pour faire réussir cette entreprise, dont il connaissait la difficulté. Ce Prince avait beaucoup de goût pour les méchaniques, et il s'y appliqua d'une maniere convenable à son rang. Les connaissances qu'il avait acquises sur cet article, lui servirent à inventer toutes sortes de machines de guerre, et à perfectionner ses galeres; et pendant un an que dura le

siége de Rhodes, il se passa peu de jours où il ne trouvât quelque nouvelle invention pour détruire les travaux des assiégés. Ceux-ci se défendirent avec un courage que rien ne fut capable de rebuter; et Ptolémée leur ayant donné du secours, Démétrius fut charmé de trouver un moyen de sortir de cette affaire sans honte, et sembla céder aux prières des Etoliens, qui demandaient des conditions honorables pour les Rhodiens. Ces derniers furent déclarés libres, renouvellerent leur alliance avec Antigone, et promirent de s'unir à lui contre ses ennemis, mais ils excepterent Ptolémée. Démétrius qui avait conçu beaucoup d'estime pour les Rhodiens, leur fit présent de toutes ses machines de guerre, qu'ils vendirent. Ce fut avec l'argent qu'ils tirerent de ces machines, qu'ils firent faire ce fameux Colosse, qui passait pour une des sept merveilles du monde. C'était une statue du soleil, qui avait cent-cinq pieds de haut; les vaisseaux pouvaient passer entre ses jambes les voiles déployées, et il y avait peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Charès de Lindus employa douze ans à le faire, et il fut abattu soixante-six ans après par un tremblement de terre.

Les Rhodiens éleverent aussi un monument superbe pour marquer leur reconnaissance à Ptolémée; et ce fut à l'occasion du secours qu'il leur avait donné, qu'ils lui donnerent le surnom de Soter, qui veut dire Sauveur.

RÉFLEXIONS.

Un Prince qui veut se rendre digne de son rang, doit renoncer de bonne-heure à tout ce qui n'est qu'amusant pour s'appliquer aux choses utiles. Il suffit qu'un particulier se perfectionne dans l'art où il s'est fixé; mais un Prince ne doit rien ignorer, pour ainsi dire. Il lui faut une connaissance générale de tous les arts et de toutes les sciences, sans quoi il ne peut juger du mérite de ceux auxquels il confie les emplois les plus importans. Démétrius était le plus habile ingénieur de son armée, on n'en demande pas autant à tous les Souverains; mais une ignorance totale sur cet article et sur quantité d'autres, nuit beaucoup à leur gloire, et leur attire le mépris de leurs sujets.

TRAITS A RACONTER.

1. *Ce que c'était que Protogene; sa réponse à Démétrius, qui s'étonnait de sa tranquillité au milieu du tumulte des armes.*

2. *Sentiment d'Appelles sur les ouvrages de Protogene.*

3. *Précautions du dernier pour empêcher que la finesse de son goût ne s'émoussât.*

4. *Défaut de ce Peintre; le hasard le fait réussir dans une de ses meilleures pieces.*

XXX.e LEÇON.

D. De quel Pays Séleucus était-il maître? (*a*)

R. Du Pays situé entre l'Euphrate et l'Indus.

D. Ce vaste Empire satisfit-il ses desirs?

R. Non; car il voulut remettre sous son obéissance les Peuples qui demeuraient au-delà de l'Indus.

D. Quel fut le succès de cette expédition?

R. Ayant appris que les Indiens avaient une grande armée, il fit la paix avec leur Roi, et se contenta de cinq cents éléphans.

D. Quel nouveau service Démétrius rendit-il aux Athéniens?

R. Il chassa Cassandre de l'Attique, et lui fit lever le siége d'Athenes.

D. Que firent alors Cassandre et Lysimaque?

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent un.

R. Ils firent une ligue avec Ptolémée et Séleucus contre Antigone.

D. Où se donna la bataille ? (*a*)

R. Dans la Phrygie, proche d'Ipsus.

D. Quel en fut le succès ?

R. Démétrius s'étant abandonné à la poursuite des fuyards, fit perdre la bataille où Antigone fut tué.

D. Qui combattit à côté de Démétrius ?

R. Le grand Pyrrhus, qui était encore fort jeune.

Séleucus, non-content du grand Empire qu'il possédait, résolut de remettre sous son obéissance les Peuples qui habitaient au-delà de l'Indus, et qui avaient été soumis par Alexandre; mais un homme de basse naissance, sous prétexte de secourir les Indiens, s'était formé un Empire dans ce Pays, et paraissait déterminé à le défendre jusqu'à la derniere extrémité. Séleucus n'osa entreprendre de le réduire dans un temps où ses alliés lui demandaient du secours contre Antigone. Il se contenta donc de cinq cents éléphans, et céda au nouveau Roi des Indiens tous les droits qu'il prétendait avoir sur son Pays.

Rien peut-être n'eût été capable de borner les succès d'Antigone et de son

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent trois.

fils, si ces Princes eussent joui de leur fortune avec modération : mais leur orgueil croissait avec leur puissance. Démétrius, après avoir chassé Cassandre de toute l'Attique, avait été nommé chef de toute la Grece comme Alexandre, et se croyait de beaucoup au-dessus de ce Prince. Les Athéniens, nourrissaient sa présomption par leurs basses adulations; il abusait de leur lâcheté pour s'abandonner aux excès les plus criants, et les forçait de fournir des sommes immenses qu'il prodiguait à des femmes débauchées. Ce Prince affectait de mépriser les autres Rois, et n'en parlait qu'avec dédain, ce qui les détermina à se liguer de nouveau pour détruire le pere et le fils. Peu s'en fallut qu'ils n'échouassent dans leur dessein; la victoire s'était déclarée pour Antigone; mais son fils s'étant abandonné à la poursuite des fuyards, ne put rejoindre son infanterie à l'armée, les éléphans remplissant l'espace qui les séparait. Séleucus voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, feignit de les attaquer; mais la plus grande partie de cette infanterie se rangea de son côté, et le reste fut mis en fuite. Antigone combattit jusqu'au dernier soupir, et Démétrius se sauva à Ephese avec

neuf mille hommes ; c'est tout ce qu'il put ramasser de soixante et dix mille qu'il avait avant l'action.

RÉFLEXIONS.

1. Il est bien dangereux de pousser à bout un ennemi. Il trouve souvent dans son désespoir des ressources contre celui qui croyait l'avoir absolument abattu. Cassandre demandait la paix à Démétrius, qui pouvait s'en faire un ami, en lui accordant des conditions tolérables ; mais ayant exigé qu'il s'abandonnât totalement à la discrétion de son pere, il le força à faire des efforts qui causerent enfin la perte de celui qui croyait l'avoir vaincu sans retour.

2. Dans combien d'occasions avons-nous vu la victoire passer dans les mains des vaincus, par l'ardeur inconsidérée de ceux qui d'abord avaient eu l'avantage ? L'exemple des siecles passés n'a servi de rien pour ceux qui ont suivi, et la France s'est vue plusieurs fois à deux doigts de sa perte pour avoir fait la même faute que Démétrius.

TRAITS A RACONTER.

1. *Décret infame et impie que rendent les Athéniens en faveur de Démétrius.*

2. *Il souille par ses débauches un lieu consacré à Minerve. Ses profusions pour ses concubines.*

3. *Railleries qu'il faisait des autres Rois.*

4. *Un jeune garçon se donne la mort pour éviter de participer aux crimes de Démétrius.*

5. *Mépris de ce Prince pour les Athéniens.*

XXXI.e LEÇON.

D. QUE firent les vainqueurs après la bataille d'Ipsus?

R. Ils firent un nouveau partage des Etats d'Alexandre, et formerent quatre Empires.

D. Comment nomma-t-on l'Empire de Séleucus?

R. L'Empire de Syrie, qui était fort étendu.

D. Et celui de Ptolémée?

R. Le Royaume d'Egypte.

D. Quel fut le partage de Cassandre?

R. La Macédoine et la Grece.

D. Et celui de Lysimaque?

R. La Thrace et la Bithynie.

D. Quelles Villes fit bâtir Séleucus?

R. Antioche, Séleucie, Apamie, et Laodicée.

D. Où se retira Démétrius après la perte de la bataille?

R. A Ephese, d'où il se prépara à partir pour Athenes.

D. Que lui arriva-t-il alors?

R. Les Athéniens qui avaient renvoyé sa femme, refuserent de le recevoir.

D. Quel parti prit ce Prince?

R. Il enrichit ses troupes en pillant les terres de Lysimaque.

D. Que fit Lysimaque pour s'attacher Ptolémée?

R. Il épousa Arsinoé, sa fille; et fit aussi épouser une autre de ses filles à son fils.

D. Cette alliance ne donna-t-elle pas de l'ombrage à Séleucus?

R. Oui, et il épousa Stratonice, fille de Démétrius.

R. Quelle conquête fit Démétrius avant ce mariage?

R. Il enleva la Cilicie au frere de Cassandre, et y trouva beaucoup d'argent.

D. Chercha-t-il à se venger des Athéniens?

R. Après avoir pris leur Ville, il leur pardonna, et leur fit du bien.

D. La fortune continua-t-elle à leur être favorable?

R. Non ; Lysimaque lui enleva tout ce qu'il possédait en Asie, et il perdit presqu'en même temps l'Isle de Cypre, Tyr et Sidon.

Après la défaite d'Antigone, ses vainqueurs partagerent ses dépouilles, et c'est à cette époque qu'il faut placer le commencement des quatre Monarchies prédites par Daniel. Ptolémée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine ; Cassandre eut la Macédoine et la Grece ; Lysimaque la Thrace, la Bithynie, et quelques autres Provinces par-delà l'Hellespont et le Bosphore ; Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus.

Cependant Démétrius ne s'oublia point dans sa mauvaise fortune, et s'attacha ses troupes, en leur donnant le pillage des terres de Lysimaque en conquérant la Cilicie. Quoi qu'il fût devenu beau-pere de Séleucus, ce dernier ne put le voir son voisin sans jalousie. Il voulut lui persuader de lui abandonner cette derniere conquête pour de l'argent ; et sur son refus, demanda Tyr et Sidon : mais Démétrius rejetta ces demandes, qui déshonorerent Séleucus.

L'an trois mille sept cent sept, Cassandre mourut, et laissa son Royaume à son

fils Philippe ; il en avait eu trois d'une des sœurs d'Alexandre qu'il avait épousée. Philippe étant mort peu de temps après, laissa la couronne en dispute entre ses deux freres.

Démétrius ayant pourvu à la sûreté des Villes qu'il possédait en Asie, pensa à se venger des Athéniens, et après avoir soumis quelques autres Villes, vint assiéger Athenes. Les Athéniens avaient prononcé une Sentence de mort contre ceux qui proposeraient de se rendre ; mais la famine les força d'ouvrir leurs portes à Démétrius, et lorsqu'ils s'attendaient à recevoir le juste châtiment de leur ingratitude à son égard, il les accabla de nouveaux bienfaits. Il s'avança ensuite dans la Laconie ; et il touchait au moment de prendre Sparte, lorsqu'il apprit que Salamine était assiégée par Ptolémée. Comme toute sa famille était dans cette Ville, il quitta tout pour la secourir, mais il apprit que la Ville était prise. Ptolémée lui renvoya sa famille sans rançon, et lui fit même de riches présens. Dans le même temps, Lysimaque enleva à Démétrius tout ce qu'il possédait en Asie, et cette perte fut bientôt suivie de celle de Tyr et de Sidon ; ce qui mit ce Prince infortuné dans un état plus déplorable que

celui où il s'était trouvé après la bataille d'Ipsus.

RÉFLEXIONS.

1. Que Démétrius est grand dans le pardon qu'il accorde aux Athéniens, et dans les nouveaux bienfaits dont il les accable! Ne cherchons à nous venger de nos ennemis qu'en leur faisant du bien; par cette conduite nous en diminuerons le nombre; et s'il s'en trouve dont le mauvais cœur résiste à nos bienfaits, nous serons vengés par le mépris et l'horreur qu'ils inspireront à tous ceux qui aiment la vertu.

2. L'ambition ne connaît point les égards qu'inspirent l'humanité et les liaisons du sang. Séleucus maître d'un vaste Empire, n'a pas de honte de chercher à dépouiller son beau-pere. Ne comptons que sur les ressources que nous procurent des amis vertueux; de ces amis, comme le disait Démétrius de Phalere, qui se font appeller plusieurs fois dans la prospérité, et qui se hâtent de nous joindre dans l'adversité.

TRAITS A RACONTER.

1. *Siége d'Athenes.*

2. *Démétrius effraie les Athéniens pour leur faire mieux sentir sa clémence.*

XXXII.e LEÇON.

D. Qu'arriva-t-il dans la Macédoine, à l'occasion de la succession de Philippe, fils de Cassandre ? (*a*)

R. Antipater enragé de ce que sa mere favorisait Alexandre son cadet, la tua de ses propres mains.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Alexandre fut tué par Démétrius, qui devint Roi de Macédoine.

D. Combien regna-t-il en Macédoine ?

R. Sept ans, puis il fut chassé par Pyrrhus, Roi d'Epire ?

D. Qui enleva la Macédoine à Pyrrhus ?

R. Lysimaque.

D. Qu'était devenu Démétrius ?

R. Après avoir vainement tenté de rétablir sa fortune, il se rendit enfin à Séleucus.

D. Quel traitement lui fit son gendre ?

R. Il le tint prisonnier; mais au reste il lui fit toutes sortes de bons traitemens.

D. Comment mourut Démétrius ?

R. D'inaction et de débauches, l'an du monde trois mille sept cent vingt-un.

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent dix.

J'ai

J'ai fait remarquer que Cassandre avait eu trois fils de Thessalonice, sœur d'Alexandre. Ils se nommaient Philippe, Alexandre, Antipater. Philippe étant mort, Thessalonice qui vit le Royaume en dispute, favorisa secrétement Alexandre, le plus jeune de ses enfans ; Antipater l'ayant découvert, eut la barbarie de poignader sa propre mere, quoiqu'elle le conjurât, en lui montrant ses mamelles qu'il avait sucées, de lui donner la vie. Alexandre profita de l'horreur que les Peuples conçurent contre le parricide, et ayant appellé Pyrrhus et Démétrius pour venger la mort de sa mere, il monta sur le Trône par le secours du premier. Démétrius étant arrivé quelque temps après, Alexandre fut au-devant de lui, le remercia, et lui dit qu'il n'avait plus besoin de secours. Le compliment piqua Démétrius, et sur un avis vrai ou faux, qu'Alexandre voulait se défaire de lui, il le prévint ; et ayant appaisé les Macédoniens, que cette mort avaient irrités, la haine qu'ils avaient conçue contre Antipater, les porta à choisir Démétrius pour leur Roi. Antipater déchiré par les remords, périt peu de temps après, et la seconde branche de la famille d'Alexandre finit en lui, la premiere étant déja détruite.

Démétrius devenu maître d'un puissant Royaume au moment où ses affaires paraissaient les plus désespérées, le perdit au bout de sept ans par sa mauvaise conduite. Il croyait se rendre respectable à ses sujets, en se parant comme un Roi de théâtre; et cette pompe le rendit méprisable à leurs yeux : d'ailleurs il les traitait avec une dureté insupportable. Cependant il faisait de grands apprêts pour porter la guerre en Asie, y recouvrer les États qui avaient appartenu à son pere. Les autres Rois résolurent de prévenir l'orage. Pyrrhus entra dans la Macédoine pendant que Démétrius était en Grece; et lorsque ce dernier voulut conduire son armée contre l'ennemi, elle refusa de le suivre. Démétrius voyant qu'il n'était pas en sûreté, se sauva déguisé en soldat, et son armée s'étant donnée à Pyrrhus, il fut reconnu pour Roi de Macédoine.

Démétrius ayant laissé Antigone son fils, pour veiller sur les villes Grecques qui lui étaient encore soumises, partit pour l'Asie avec onze mille hommes, résolu de chercher fortune en désespéré. Il épousa à Milet la Princesse Ptolémaïde, niece d'une de ses femmes, et de cette alliance naquit Démétrius, qui regna dans la suite à Cyrene.

Aussi-tôt après ses noces, il entra sur es terres de Lysimaque, lui enleva plusieurs places, et se fortifia beaucoup; mais e fils de Lysimaque ayant paru à la tête l'une armée, il abandonna ses conquêtes et tourna vers l'Orient, à dessein de surprendre l'Arménie et la Médie. Les passages étaient si bien gardés, qu'il ne put passer le mont Taurus : ayant perdu la plus grande partie de ses troupes par la maladie et la désertion, il se retira à Tharses, et tâcha d'exciter la pitié de Séleucus; ce Prince était assez porté à le secourir : mais on lui donna tant de frayeur de l'esprit remuant de son beau-pere, qu'il l'abandonna, et contraignit ce malheureux Prince à se remettre entre ses mains. Il le retint prisonnier, et il adoucit sa prison par toutes sortes de bons traitemens : il paraissait même disposé à lui rendre la liberté, lorsque Démétrius mourut après trois ans de prison.

RÉFLEXIONS.

On est surpris de voir un homme tel que Démétrius, essuyer tant de changemens dans sa fortune. Cherchons-en la cause. Quelque brillantes que fussent les qualités de ce Prince, il manquait de celles qui font les grands Rois; ses talens

n'étaient que ceux d'un particulier. Tant qu'il fut conduit par son pere, il parut digne du Trône : à peine y fut-il parvenu qu'on découvrit qu'il n'était pas propre à s'y maintenir. Le desir d'augmenter ses conquêtes lui fit perdre le soin de conserver ce qu'il avait. En un mot, Démétrius agit en aventurier, et n'eut jamais ni modération ni prudence, vertus plus essentielles à un Roi que le courage et la valeur.

TRAITS A RACONTER.

1. *Faste ridicule de Démétrius.*
2. *Mépris qu'il témoignait pour ses sujets.*
3. *Mort de Phila, femme de Démétrius.*
4. *Séleucus refuse de faire mourir Démétrius.*
5. *Conduite de ce Prince dans la prison; sa mort. Piété de son fils.*

XXXIII.e LEÇON.

D. QUE fit Ptolémée après avoir été maître de l'Egypte pendant trente-neuf ans ? (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent dix-neuf.

R. Il mit sur le Trône Ptolémée Philadelphe, au préjudice de son fils ainé, surnommé Céraunus.

D. Où se retira Céraunus?

R. Auprès de Lysimaque, et ensuite chez Séleucus.

D. Quel fameux ouvrage fut achevé la premiere année du regne de Philadelphe?

R. La fameuse Tour du fanal de l'Isle de Pharos, une des sept merveilles du monde.

D. Quel Temple bâtit ce Prince?

R. Le Temple de Sérapis, où il y avait une fameuse bibliotheque.

D. Qui fut le Directeur de cette bibliotheque?

R. Démétrius de Phalere.

D. Quelle année mourut Ptolémée Soter?

R. L'an du monde trois mille sept cent vingt-un.

Ptolémée Soter ayant eu plusieurs enfans de plusieurs femmes, résolut, pour éviter les guerres qui pourraient arriver après sa mort, de renoncer au Trône en faveur de Philadelphe. La mere de ce Prince avait tellement gagné le cœur de son mari, qu'elle le détermina à commettre cette injustice, car il avait un

fils ainé, nommé Céraunus, qui était petit-fils d'Antipater. Démétrius de Phalere, dont Soter faisait grand cas, lui avait conseillé de suivre l'ordre de la nature dans le choix d'un héritier ; mais il n'écouta point un conseil si sage.

Ptolémée Soter aimait les savans et les sciences. Il voulut donner à ses sujets le moyen de les cultiver. Il fonda donc à Alexandrie une espece d'académie sous le nom de Muséon, où une société de savans travaillait à des recherches de Philosophie, et à perfectionner les autres sciences. Il leur donna une bibliotheque, qui s'augmenta considérablement dans la suite, jusqu'à sept cents mille volumes; et on fut obligé de la séparer, et d'en mettre une partie dans le temple de Sérapis. Cette derniere s'appellait le Sérapéon.

Philadelphe, en montant sur le Trône, donna au Peuple une fête, où l'on étala des richesses immenses. Ce Prince crut par-là éblouir les yeux ; en cela il se montra moins sage que son pere, qui conserva sur le Trône l'amour de la simplicité et l'éloignement du faste. Ptolémée Soter mourut la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'Empire.

RÉFLEXIONS.

Il n'est rien de plus digne d'un Prince, que de protéger les Arts et les Sciences, qui corrigent les mœurs en éclairant les esprits. Rarement un Prince, ami des beaux Arts, descend-il dans des débauches crapuleuses; il est encore plus rare qu'il soit cruel. C'est dans des établissemens semblables à celui que fit Ptolémée, qu'un Souverain peut étaler sa magnificence et sa libéralité; il travaille autant pour sa gloire et pour sa sûreté, que pour le bien de ses sujets, dont il adoucit les mœurs, et qu'il rend par-là plus disposés à la pratique des vertus morales. Quelle gloire pour le jeune Prince qui fait les délices et l'espoir de l'Angleterre, s'il entrait dans les vues qu'avait sur ce sujet son illustre pere! (*a*)

TRAITS A RACONTER.

1. *Moyen dont se servit Soter pour former sa bibliotheque.*

[*a*] Des personnes distinguées m'ont assuré que feu son Altesse Royale le Prince de Galles, prenait des mesures pour mettre tous les jeunes gens en état de cultiver les Sciences et les beaux Arts, dans toutes les parties relatives aux professions qu'ils embrassent.

2. *Cette bibliotheque est brûlée par les Sarrasins, l'an de Jesus-Christ six cent quarante-deux.*

3. *Ce que c'était que la tour de Pharos.*

4. *Sentimens de Soter sur l'opulence des Rois.*

5. *Pompe de Ptolémée Philadelphe.*

XXXIV.e LEÇON.

D. QUE fit Ptolémée après la mort de son pere?

R. Il se vengea de Démétrius de Phalere.

D. Comment mourut ce grand homme?

R. De la piquure d'un aspic.

D. Qu'arriva-t-il à la Cour de Lysimaque, l'an trois mille sept cent vingt-un?

R. Il fit mourir son fis Agathocle, à la sollicitation d'Arsioné sa femme, qui était fille de Ptolémée.

D. Qui était femme d'Agathocle?

R. Lysandra, autre fille de Ptolémée; mais d'une autre mere qu'Arsioné.

D. Où se réfugia cette Princesse?

R. Auprès de Séleucus, qu'elle engagea à faire la guerre à Lysimaque.

D. Que fit Séleucus avant la guerre?

R. Il céda une partie de ses Etats et sa femme à son fils.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Lysimaque fut tué, et Séleucus prit le nom de Nicator.

D. Séleucus jouit-il long-temps de sa victoire ? (*a*)

R. Non ; il fut assassiné par Céraunus, qu'il avait comblé de biens.

D. Que fit ensuite Céraunus ?

R. Il épousa sa sœur Arsioné, et massacra ses neveux après avoir été reconnu roi de Macédoine.

D. Comment mourut Céraunus ?

R. Il fut tué par les Gaulois.

D. Qui régna en Macédoine après Céraunus ?

R. Un nommé Sosthene, qui avait battu les Gaulois. (*b*)

D. Qui lui succéda ?

R. Antigone Gonatas, fils de Démétrius.

Il ne restait plus de Capitaine d'Alexandre que Séleucus et Lysimaque, qui approchaient tous deux de quatre-vingts ans, et qui, ce me semble, ne devaient penser qu'à vivre en paix. Cependant ils se brouillerent à l'occasion que je vais dire.

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent vingt-quatre.

[*b*] L'an du monde trois mille sept cent vingt-huit.

Lysimaque, après avoir fait épouser à son fils Agathocle, Lysandra, fille de Ptolémée, épousa lui-même Arsioné, fille du même Prince, mais d'une autre mere. Cette femme voyant Céraunus à la Cour de Lysimaque, craignit qu'il ne fortifiât le parti de Lysandra, qui était sa sœur de pere et de mere; et qu'après la mort de Lysimaque, il ne la perdit elle et ses enfans. Elle résolut de prévenir sa sœur; et ayant fait croire à Lysimaque que son fils avait conjuré contre lui, ce malheureux pere fit mourir son fils, et devint l'horreur de ses propres sujets. Lysandra, Céraunus et les plus considérables des Macédoniens, se réfugierent à la Cour de Séleucus, et le conjurerent de venger la mort d'Agathocle. Séleucus le promit; et étant entré dans l'Asie mineure, il gagna une bataille, dans laquelle Lysimaque fut tué. Ce fut après cette victoire que Séleucus prit le titre de Nicator, qui veut dire, vainqueur des vainqueurs. Il ne jouit pas long-temps de ce titre, ayant été lâchement assassiné par Céraunus.

Les Macédoniens qui avaient été attachés à Lysimaque, regarderent Céraunus comme son vengeur, et le proclamerent roi. Ce scélérat ne se croyant pas en sûreté sur le Trône pendant la vie de ses neveux,

fils d'Arsioné, trouva le moyen de rassurer cette mere tremblante pour la vie de ses fils. Il épousa cette Princesse, (car ces mariages incestueux étaient communs alors.) et aussi-tôt qu'il fut maître de ses neveux, il les massacra. La Providence ne laissa pas de si grands crimes impunis. Les Gaulois ayant fait une irruption dans ces quartiers, Céraunus crut qu'il était aussi aisé de vaincre ces barbares que de faire des meurtres, et il fut assez aveugle pour refuser le secours des Dardaniens. Sa témérité fut punie, il fut pris par les Gaulois, qui lui couperent la tête, et la mirent au bout d'une lance. Un Macédonien, nommé Sosthene, peu connu jusqu'alors, ayant rassemblé quelques troupes, tomba sur les Gaulois qui s'étaient dispersés pour piller, et en ayant beaucoup tué, força le reste à abandonner le Pays.

Après la mort de Sosthene, Antigone Gonatas monta sur le trône de Macédoine, qu'il laissa à sa postérité. Cet Antigone était fils de Démétrius Poliorcete.

RÉFLEXIONS.

En vain les méchans se flattent de l'impunité ; la Providence veille pour punir leurs crimes. Elle fait venir, du fond des Gaules, des vengeurs à Seleucus, et elle

récompense d'un Trône la piété d'Antigone, qui s'était rendu recommandable par son respect pour son pere, et par les efforts qu'il avait faits pour obtenir de Séleucus qu'il lui rendît la liberté.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire du meurtre des neveux de Céraunus.*
2. *Histoire de l'irruption des Gaulois.*
3. *Ils veulent piller le temple de Delphes.*
4. *Séleucus cede sa femme Stratonice à son fils.*

XXXV.e LEÇON.

D. QUE fit Ptolémée pour embellir sa bibliotheque? (*a*)

R. Il obtint du Grand-Prêtre des Juifs une copie des Livres saints.

D. Qui les traduisit?

R. Soixante-et-douze Juifs, tirés des douze Tribus.

Ptolémée Philadelphe ayant appris que les Juifs avaient un Livre contenant leur histoire et les lois de Moïse, résolut de le faire traduire pour embellir sa biblio-

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent vingt sept.

theque ; mais on lui représenta qu'il y avait actuellement en Egypte un grand nombre de Juifs captifs, et qu'il n'y avait pas d'apparence de tirer des Juifs une traduction fidelle de leur Loi, tandis qu'on retiendrait en captivité un si grand nombre de leurs compatriotes. Ptolémée qui était extrêmement généreux, et qui avait à cœur le dessein qu'il avait conçu, fit payer de l'argent du trésor, la rançon de cent vingt mille Juifs, et poussa la libéralité jusqu'à racheter aussi les enfans qui étaient nés dans l'esclavage aussi-bien que leurs meres. Il envoya ensuite des Ambassadeurs à Eléazar, qui était alors grand-prêtre. Ils furent reçus avec honneur, et ils retournerent à Alexandrie avec une copie de la Loi de Moïse, écrite en lettres d'or ; et on leur donna soixante-et-douze Juifs pour la traduire en Grec. Philadelphe voulant éprouver leur sagacité, leur fit à chacun une demande, et fut content de leur réponse. Il leur fit beaucoup de caresses et de magnifiques présens. Ils se mirent aussi-tôt à l'ouvrage, qui fut achevé en soixante-et-douze jours, et c'est ce qu'on appelle la version des Septante.

RÉFLEXIONS.

Dieu fait servir à ses desseins ceux des hommes. Ptolémée ne pensait qu'à enrichir sa Bibliotheque, et Dieu voulait donner l'intelligence de sa Loi à une infinité de Peuples qui parlaient la langue Grecque.

XXXVI.e LEÇON.

Histoire du grand Pyrrhus.

D. QUI était le pere du grand Pyrrhus?

R. Eacide, roi d'Epire.

D. Qu'arriva-t-il à Eacide lorsque Pyrrhus était encore au berceau?

R. Il fut chassé de son Royaume, et son fils fut élevé chez Glaucias, roi d'Illyrie.

D. Qui remit Pyrrhus sur le Trône de son pere?

R. Il y remonta à l'âge de douze ans, par le secours que lui donna Glaucias.

D. Conserva-t-il long-temps son Royaume?

R. Il le perdit cinq ans après, et se retira auprès de Démétrius son beau-frere.

D. Resta-t-il toujours attaché à Démétrius Poliorcete?

R. Non; il lui enleva le Royaume de Macédoine, qu'il perdit ensuite lui-même.

D. Que fit Pyrrhus lorsqu'il fut rétabli dans l'Epire?

R. Il marcha vers l'Italie pour se mettre à la tête des Tarentins, qui l'avaient prié de commander leurs troupes.

D. Que fit-il lorsqu'il fut arrivé à Tarente?

R. Il força les Tarentins à renoncer aux plaisirs, pour s'appliquer aux affaires.

Les Molosses ayant chassé Eacide de son Royaume, poursuivirent son fils Pyrrhus qui était encore à la mamelle. Des fideles sujets sauverent ce Prince; et l'ayant conduit à la Cour de Glaucias, ce Prince le prit sous sa protection, et refusa de le livrer à Cassandre, qui lui offrait une grosse somme d'argent pour l'engager à commettre ce crime. Il fit plus, car il résolut de rétablir Pyrrhus, et força ses Sujets à le recevoir, lorsqu'il n'avait encore que douze ans. Au bout de cinq ans, Pyrrhus se croyant assez affermi dans ses Etats, fit un voyage en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de Glaucias. Les Molosses profiterent de son absence pour mettre sur le Trône Néoptoleme son grand-oncle. Pyrrhus, dépouillé de tout, fut trouver Démétrius Poliorcete. Il com-

battit à ses côtés dans la bataille d'Ipsus; lui conserva les villes Grecques qu'il lui avait confiées, et voulut bien aller en Egypte, en qualité d'ôtage, pour lui rendre service.

Pyrrhus ne s'oublia pas dans l'Egypte. Malgré sa jeunesse, il sentait le besoin qu'il avait de protecteurs; s'étant apperçu du crédit qu'avait Bérénice sur l'esprit de Ptolémée son époux, il gagna les bonnes graces de cette Princesse, qui lui fit donner en mariage une fille qu'elle avait d'un premier mari. Elle ajôuta à cette faveur une flotte et de l'argent, qui l'aiderent à rentrer dans ses Etats.

L'estime que Pyrrhus inspirait à tous ceux qui l'approchaient, lui valut le Royaume de Macédoine, qu'il enleva à Démétrius, comme nous l'avons dit; mais avec toutes ses grandes qualités, Pyrrhus avait un défaut essentiel qui ne lui permit guere de conserver ses conquêtes. Il avait une inquiétude naturelle qui ne lui laissait pas goûter un moment de repos. Il faisait projet sur projet, entreprise sur entreprise, et ne pensa jamais à jouir de ce qu'il possédait déja. Comme nous croyons aisément ce qui nous flatte, il se persuada que pour tenir les Macédoniens soumis, il ne fallait pas les laisser en repos;

et sur ce principe, il entreprenait des guerres souvent aussi funestes à ses alliés qu'à ses ennemis. Cette conduite lui fit perdre la Macédoine. De retour en Epire, Pyrrhus s'ennuya de sa tranquillité, et saisit avec joie l'occasion d'y renoncer. Les Tarentins et les autres Peuples d'Italie ayant la guerre avec les Romains, envoyerent des Ambassadeurs à Pyrrhus, pour le prier de se mettre à leur tête; il y consentit avec joie, malgré les remontrances de Cinéas, disciple de Démosthene, homme d'un grand sens qui s'était attaché à lui, et lui avait rendu de grands services par son éloquence. S'étant embarqué pour l'Italie, il souffrit une grande tempête, et fut contraint de se jetter à la mer. Après avoir lutté contre les flots une partie de la nuit, il fut jetté sur le rivage, le corps entiérement abattu, mais le courage toujours invincible.

RÉFLEXIONS.

1. Pyrrhus, après avoir exposé ses desseins à Cinéas, lui dit qu'après les avoir mis en exécution, il ne penserait plus qu'à se divertir en donnant des festins et des fêtes. Qui empêche que vous ne preniez ce parti dès aujourd'hui, lui répondit Cinéas, sans vous exposer auparavant à mille dangers?

2. Pyrrhus et Cinéas étaient dans l'erreur. L'un et l'autre se persuadaient que l'homme, en cédant à ses desirs, peut se procurer un bonheur réel, et remplir le vuide de son cœur. L'expérience nous apprend le contraire. Pyrrhus ne pouvait, il est vrai, parvenir à la félicité en multipliant ses conquêtes : mais la vie molle et oisive que lui conseillait son Ministre, était-elle plus propre à le satisfaire? Ne cherchons point le bonheur dans les choses qui nous environnent. C'est au fond de notre cœur qu'il faut l'établir, non en travaillant à satisfaire nos desirs, mais en les modérant.

3. Pyrrhus dans sa jeunesse s'attira l'estime de tous ceux qui le connaissaient. C'est ce que doivent ambitionner les jeunes gens, sur-tout les Princes. On prend des impressions désavantageuses, et qui ne s'effacent presque jamais. D'un enfant qui n'aime que le jeu, qui néglige ses exercices, on est en droit de juger qu'il ne sera jamais digne du rang auquel il est destiné.

TRAITS A RACONTER.

1. *Modération de Pyrrhus envers des Officiers qui avaient mal parlé de lui.*

2. *Une femme rabat la vanité qu'il avait de ressembler à Alexandre.*

3. *Discours de Pyrrhus et de Cinéas.*
4. *Conduite de Pyrrhus envers les Tarentins.*

XXXVII.e LEÇON.

D. QUE fit Pyrrhus à l'approche de Lévinus, Consul Romain?

R. Il lui fit offrir d'être arbitre entre les Romains et leurs ennemis; mais sa proposition fut rejettée avec hauteur.

D. Qu'arriva-t-il à Pyrrhus dans la premiere rencontre où il combattit contre les Romains?

R. S'étant trop exposé, il courut un grand danger; mais il remporta la victoire.

D. Les Romains furent-ils découragés de leur défaite?

R. Non, et Pyrrhus effrayé de leur fermeté, leur envoya Cinéas en ambassade.

D. Quel fut le succès de cette ambassade?

R. Les Romains refuserent de faire la paix, tant que Pyrrhus aurait les armes à la main.

D. Qui était parmi les Ambassadeurs que les Romains envoyerent à Pyrrhus pour demander leurs prisonniers?

R. Fabricius, qui refusa les présens du Roi d'Epire.

D. Quel autre trait de générosité fit Fabricius ?

R. Il avertit Pyrrhus que son Médecin voulait l'empoisonner.

D. Quel fut le succès du second combat de Pyrrhus contre les Romains ?

R. Pyrrhus parut avoir l'avantage ; mais il lui coûta cher.

Pyrrhus n'avait point encore reçu un grand secours qu'il attendait, lorsqu'il apprit qu'un des Consuls Romains approchait avec une grosse armée. Le Roi d'Epire, avant de s'engager au combat, voulut tenter un accommodement entre les Romains et les Peuples d'Italie. Mais les premiers répondirent au Héraut qu'il leur avait envoyé : *Que les Romains ne prenaient point Pyrrhus pour arbitre, et ne le craignaient point pour ennemi.* Après une réponse si fiere, Pyrrhus marcha contre les Romains, que les Grecs traitaient de barbares. Mais ce Prince ayant remarqué le bel ordre qui régnait parmi eux, dit à un de ses amis : *Cette ordonnance n'est nullement barbare ; nous verrons si le reste y répondra.*

Dans cette premiere bataille, Pyrrhus oubliant qu'il était général, s'exposa

comme un simple soldat, ce qui manqua lui coûter la vie. Un Cavalier italien, qui s'était attaché à le suivre, ayant blessé son cheval, cet accident le rendit plus circonspect, et l'obligea de changer ses armes pour celles d'un de ses Officiers. Ce changement qui lui sauva la vie, pensa lui coûter la victoire. Un soldat ennemi ayant blessé et jeté par terre celui qui avait les armes du Roi, les lui arracha, et les porta au Consul, en criant qu'il avait tué Pyrrhus. Cette nouvelle, qui redoubla l'ardeur des Romains, consterna les troupes de Pyrrhus, qui fut obligé de parcourir toutes les lignes tête nue, pour se faire voir aux soldats.

Après des efforts prodigieux des deux côtés, Pyrrhus remporta la victoire, s'empara du camp des Romains, de plusieurs Villes, et s'approcha de Rome. Il n'en était qu'à quinze lieues, et avait reçu un renfort très-considérable; mais ayant appris que les Romains, sans être découragés, se préparaient à un second combat, cette audace le surprit, et même l'effraya: il s'en retourna à Tarente, et envoya Cinéas à Rome en qualité d'ambassadeur. Celui-ci étant entré au Sénat, offrit de la part de son maître, de rendre tous les prisonniers sans rançon, d'aider aux

Romains à conquérir l'Italie, pourvu qu'ils voulussent lui accorder leur amitié, et une entiere sûreté pour les Tarentins. Plusieurs opinaient à recevoir ses offres; mais Apius Claudius, ancien sénateur, que la perte de sa vue avait forcé à renoncer aux affaires, s'étant fait porter au Sénat, fit renaître le courage des Consulaires les plus timides. On répondit à Cinéas, *que Pyrrhus pourrait parler de paix quand il serait retourné dans ses Etats; mais qu'il n'en serait point question tandis qu'il serait en armes en Italie, quand même il aurait battu dix mille Lévinus.* (C'était le nom du Consul qui avait commandé l'armée Romaine.)

Ensuite les Romains envoyerent des Ambassadeurs à Pyrrhus, pour traiter de l'échange des prisonniers. Le Roi les reçut avec honneur; mais sur-tout, il marqua beaucoup de respect pour Fabricius, homme d'un mérite distingué, mais fort pauvre. Il lui offrit des richesses sans rien exiger de lui qui fût contraire à son devoir; mais il ne put l'engager à l'accepter, et augmenta par-là l'estime du Prince, qui lui confia ses prisonniers.

Pyrrhus gagna une seconde bataille contre les Romains, mais avec tant de perte de son côté, qu'il ne put s'empêcher

de dire à un des siens, qui le félicitait de sa victoire : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes ruinés.*

RÉFLEXIONS.

Pyrrhus, en offrant des richesses à Fabricius, lui dit ces paroles : *Je suis persuadé qu'il n'est point de dépense qui fasse plus d'honneur à un Prince que de soulager les grands hommes, qui sont contraints de mener par la pauvreté une vie indigne de leur vertu ; c'est le plus digne emploi qu'un Roi puisse faire de ses richesses.* Voilà des sentimens dignes d'un Prince. Que penser donc de ceux qui répandent à foison leurs trésors sur des courtisans qui n'ont d'autre mérite que de servir à leurs plaisirs, pendant qu'ils laissent languir dans l'indigence des hommes d'un mérite distingué ? Répandre ses bienfaits sans discernement, c'est être prodigue. En faire la récompense de la vertu, c'est être vraiment généreux.

TRAITS A RACONTER.

1. *Réponse de Fabricius à Pyrrhus.*
2. *Le premier n'est point effrayé à la vue des éléphans.*
3. *Les Romains refusent les présens de Pyrrhus.*

4. *Discours de Fabricius au Roi d'Epire; il l'avertit que son Médecin voulait l'empoisonner. Lettre qu'il lui écrit à cette occasion.*

XXXVIII.e LEÇON.

D. QUI donna moyen à Pyrrhus de se retirer avec honneur d'une guerre qu'il avait entreprise trop légérement ?

R. Les Siciliens, qui lui demanderent du secours.

D. Contre quels ennemis ces Insulaires imploraient-ils sa protection ?

R. Contre les Carthaginois et leurs tyrans.

D. Quelle fut la conduite de Pyrrhus quand il fut maître de la Sicile ?

R. Il devint le tyran de ces Peuples, et perdit ce beau Pays.

D. Que fit-il en arrivant en Italie ?

R. Il pilla le temple de Proserpine.

D. Qu'arriva-t-il à ce Prince en Italie ?

R. Les Romains lui gagnerent une bataille, et le forcerent à retourner en Epire.

D. Que fit-il en arrivant en Grece ?

R. Il enleva une partie de la Macédoine à Antigone.

D. Pensa-t-il

D. Pensa-t-il à conserver sa conquête ?

R. Non, il assiégea Sparte, et fut contraint d'abandonner le siége.

D. Où porta-t-il ses armes en quittant Sparte ?

R. Contre Argos, où il fut tué par une femme.

Pyrrhus ne cherchait qu'à se retirer avec honneur d'une guerre dont il n'espérait plus rien de bon, lorsqu'il reçut une ambassade des Siciliens, qui l'appellaient à leurs secours, et qui offraient de lui livrer plusieurs Villes. Il sentit renaître aussi-tôt ses espérances, et s'empara en fort peu de temps de presque toute la Sicile. Il affectait au commencement des manieres gracieuses qui lui gagnaient les cœurs; mais quand il se vit maître du Pays, il changea de conduite, traitant les Peuples avec dureté, faisant mourir sur de simples soupçons ceux même qui l'avaient le plus aidé dans cette conquête, et abandonnant le soin de rendre la justice à ses Courtisans, qui sous son autorité rançonnaient les Peuples, et vendaient l'impunité aux coupables. Une pareille conduite aliéna tous les esprits. Les Siciliens désespérés, résolurent d'appeller les Carthaginois; et tout se préparait à une révolution générale, lorsque Pyrrhus reçut des lettres

des Tarentins et des Samnites, qui le pressaient de venir à leur secours. Pyrrhus fut charmé d'avoir un prétexte pour quitter un Pays qu'il prévoyait bien ne pouvoir conserver, et revint en Italie, qu'il fut enfin forcé d'abandonner après avoir perdu une bataille. Il avait mis six années entieres à cette entreprise, qui ruina entiérement ses affaires.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux : et pour faire subsister ses troupes, il entra dans la Macédoine, où régnait Antigone Gonatas. Son dessein était de la piller; mais la facilité qu'il trouva à s'en rendre maître, le tenta. Il débaucha l'Infanterie d'Antigone, et ne laissa à ce Prince que quelques Villes maritimes.

Pyrrhus qui savait l'art de conquérir des Royaumes, ignora toujours celui de les conserver. Il laissa la Macédoine, où sa puissance était mal affermie, pour tenter la conquête du Péloponnese, et voici ce qui l'engagea dans cette guerre.

Cléonyme, fils d'un des Rois de Sparte, enragé de ce que son neveu Aréus était monté sur le Trône à son préjudice, s'adressa à Pyrrhus, et l'engagea dans sa querelle. La jalousie animait autant Cléonyme que l'ambition. Dans un âge avan-

cé il avait épousé Chélonyde, qui était fort belle. Cette femme sans pudeur méprisa son mari, et s'attacha publiquement à Acrotate, fils du Roi Aréus. Cléonyme ayant conduit Pyrrhus au pied des murailles de Sparte, lui conseilla d'assiéger la Ville sur-le-champ, pour profiter de l'absence du Roi, et de la consternation où son arrivée avait jetté les habitans. Pyrrhus qui croyait la prise de Sparte infaillible, attendit jusqu'au lendemain, et ce délai sauva la Ville. Les Spartiates employerent la nuit à faire des retranchemens, et les filles en construisirent la troisieme partie, pendant que Chélonyde retirée en particulier, préparait le fatal cordon qui devait terminer sa vie, si la Ville était prise, tant elle craignait de tomber entre les mains de son mari. L'amant de Chélonyde se distingua beaucoup dans la défense de la Place, et l'on comptait pour si peu de chose la fidélité conjugale chez les Spartiates, que les Dames portaient envie au bonheur de celle qui avait un amant si vaillant. Après avoir fait une résistance presque incroyable, les assiégés n'avaient plus d'autre parti à prendre que d'ouvrir leurs portes au vainqueur; mais dans le temps que tout paraissait désespéré, ils reçurent du

secours. Pyrrhus fut contraint d'abandonner son entreprise, et s'occupait à ravager le Pays, lorsqu'une lueur d'espérance l'engagea ailleurs.

Il s'était élevé une grande sédition dans Argos, entre deux des Citoyens : un des deux appella Pyrrhus à son secours, et ce Prince qui ne pouvait être fixé ni par ses bons, ni par ses mauvais succès, se hâta de marcher vers cette Ville : il s'en empara pendant la nuit ; mais il y fut tué le lendemain, par une tuile qu'une femme lui jetta sur la tête. (*a*)

RÉFLEXIONS.

1. Quelque nécessaires que soient à un Prince les vertus guerrieres, elles le sont bien moins que les vertus politiques. Nous en avons un exemple plus récent que celui de Pyrrhus. Un Prince qui semblait avoir pris à tâche de marcher sur ses traces, a, comme lui, péri au milieu de sa carriere, après avoir montré qu'il était plus aisé de vaincre ses ennemis, que de réprimer l'ardeur inconsidérée d'entasser conquêtes sur conquêtes.

2. Qu'on vante tant qu'on voudra la

[*a*] L'an du monde trois mille sept cent trente-trois.

sagesse des Lois de Lycurgue et les féroces vertus qu'elles produisirent, je m'en tiendrai toujours à ce principe. Chaque sexe a ses vertus. La modestie dans les femmes ne peut être compensée par aucune autre qualité ; et malgré les éloges qu'on prodigue aux femmes de Sparte, je ne puis m'empêcher d'avoir pour elles un souverain mépris : que penser donc d'un Auteur qui, pour décrier les beaux Arts et les Sciences, nous rappelle les mœurs Lacédémoniennes ? Qui d'entre nous souhaiterait les vertus de Sparte à ses filles, ou à son épouse ?

TRAITS A RACONTER.

1. *Les femmes de Sparte refusent de quitter la Ville, déterminées à s'ensevelir sous ses ruines.*

2. *Réponse d'Antigone à Pyrrhus, qui l'appellait à un combat singulier.*

3. *Mort de Pyrrhus.*

4. *Antigone blâme son fils, qui lui avait apporté la tête de Pyrrhus.*

XXXIX.e LEÇON.

D. QU'ÉTAIT-IL arrivé en Egypte l'an trois mille sept cent trente ?

R. Ptolémée envoya des Ambassadeurs aux Romains, pour demander leur amitié et leur alliance.

D. Comment les Romains reçurent-ils ces offres ?

R. Ils les acceptèrent, et envoyerent de leur côté des Ambassadeurs à Ptolémée.

D. Quel traitement Antigone fit-il au fils et aux amis de Pyrrhus ?

R. Il les traita fort bien, et les renvoya en Epire.

D. Qu'arriva-t-il à Antigone l'an trois mille sept cent trente-six ?

R. Les Lacédémoniens, les Athéniens et Ptolémée se ligueront contre lui.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Antigone prit la ville d'Athenes.

D. Quel Prince mourut l'an trois mille sept cent quarante-un ?

R. Philétere, fondateur du Royaume de Pergame dans l'Asie.

D. Qui lui succéda ?

R. Eumene son neveu, qui régna vingt-deux ans.

D. Quelle Ville fut bâtie l'an trois mille sept cent quarante-deux ?

R. Nicomédie fut bâtie par Nicomede, roi de Bithinie.

D. Qui fit la guerre à Eumene ?

R. Antiochus Soter, roi de Syrie ; mais il fut battu.

D. Que fit Antiochus Soter lorsqu'il retourna dans son Royaume ?

R. Il fit mourir un de ses fils, et mourut lui-même peu de temps après.

Antigone victorieux à Argos, augmenta la gloire de sa victoire, par le bon usage qu'il en fit, et renvoya le fils de Pyrrhus et ses amis en Epire. Ce Prince ne pensa plus alors qu'à bien gouverner son Royaume ; et sa bonne conduite, qui augmenta sa puissance, lui suscita de nouveaux ennemis. Les Grecs se liguerent avec Ptolémée ; mais le peu d'accord qui se trouva entre les différens Chefs qui commandaient ces troupes alliées, les empêcha de rien faire contre Antigone, qui prit la ville d'Athenes, où il laissa une garnison. Ptolémée eut bientôt des affaires sur les bras qui attirerent toute son attention. Magas, son frere de mere, voulut se faire un Empire des deux Provinces dont il avait le gouvernement ; et portant ensuite ses espérances plus haut, il voulut détrôner son frere, et engagea Antiochus Soter dans ses intérêts : mais Ptolémée donna tant d'occupations à Antiochus, qu'il ne put lui nuire, et Magas voyant que la diversion avait manqué, se tint en repos.

Antiochus ayant appris la mort de Philétere, qui avait fondé le Royaume de

Pergame, voulut s'emparer de ses Etats. Eumene, qui avait succédé à son oncle, non-seulement le battit, mais lui enleva quelques places dont il augmenta son Empire. Antiochus, de retour dans son Royaume, fit mourir un de ses fils, qui avait remué pendant son absence, et ne lui survécut pas long-temps; mais avant de mourir, il fit proclamer roi un autre de ses fils, nommé comme lui Antiochus, qui prit le surnom de Théos, qui veut dire Dieu.

RÉFLEXIONS.

Un Prince qui gouverne son Royaume avec sagesse, comme Antigone, n'a presque rien à craindre de l'ambition de ses voisins. Ses sujets regardent la durée de son regne comme celle de leur bonheur, et sont toujours prêts à se sacrifier pour le perpétuer.

TRAITS A RACONTER.

1. *Fondation du Royaume de Pergame.*
2. *Punition d'un Poëte satyrique.*

XL.e LEÇON.

D. QUE devint Magas, qui s'était fait roi de Cyrene et de Libye ?

R. Il mourut après s'être réconcilié avec Ptolémée, auquel il donna sa fille Bérénice pour son fils.

D. Que devint Apamé, veuve de Magas?

R. On la renvoya à son frere Antiochus Théos, qu'elle engagea à faire la guerre à Ptolémée.

D. Qu'arriva-t-il pendant qu'Antiochus faisait la guerre en Egypte?

R. Il se fit un grand soulévement dans l'Orient, qui donna naissance à l'Empire des Parthes.

D. Quelle autre Province perdit encore Antiochus?

R. La Bactriane, dont Théodote se fit roi.

D. Que fit alors Antiochus?

R. Il fit la paix avec Ptolémée, dont il épousa une fille, nommée Bérénice.

D. Antiochus n'était-il pas déja marié?

R. Oui; mais il répudia sa femme Laodice, et déshérita les enfans qu'il avait eu d'elle.

D. Quel violent chagrin eut Ptolémée l'an trois mille sept cent cinquante-six?

R. Il perdit sa femme Arsioné, qu'il aimait tendrement, et ne lui survécut guere.

D. Faites le portrait de Philadelphe?

R. Il se fit aimer de ses sujets, fit fleurir

le commerce, aima les Arts et les Sciences; mais l'amour du plaisir l'empêcha de cultiver les vertus guerrieres.

Apamé, veuve de Magas, ayant été renvoyé à son frere Antiochus, le porta à déclarer la guerre à Ptolémée. Cette entreprise lui fut funeste; car dans le temps où il portait ses armes en Egypte, il perdit toutes les Provinces orientales de son Empire, qui étaient au de-là du Tygre. Ptolémée, qui était d'une santé délicate, ne commanda pas lui-même ses armées; et pendant que ses Généraux repoussaient Antiochus, il attirait le commerce dans son Royaume, et fournissait des moyens de transporter les marchandises, en faisant bâtir une Ville et construire un canal. Antiochus ayant appris la révolte de ses sujets, se hâta de faire la paix avec Ptolémée, dont il épousa une fille. Ce mariage et ses tristes suites avaient été prédits par le prophete Daniel; et loin de procurer une paix durable entre les deux Royaumes, il fut l'occasion d'une guerre funeste, comme nous le verrons bientôt; mais elle n'éclata qu'après la mort de Philadelphe, qui survécut peu à sa femme, qu'il aimait passionnément, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui.

REFLEXIONS.

1. Il n'est guere d'avantage qui puisse compenser les dangers que court un Prince en s'éloignant de ses Etats. Antiochus, pour n'avoir pas suivi cette maxime, perdit une partie de son Royaume. Ce Prince nous fait voir aussi par son exemple, combien il est périlleux de suivre les conseils que donne une femme irritée. Ce fut pour servir la passion d'Apamé, que son frere perdit plusieurs belles Provinces.

2. Un Prince peut, absolument parlant, se passer des vertus guerrieres, pourvu qu'il ait de bons Généraux; mais il doit récompenser ce manquement en donnant tout son soin à faire fleurir le commerce qui enrichit ses sujets, et à cultiver les Arts et les Sciences, qui bannissent, avec l'oisiveté, la débauche, et qui adoucissent les mœurs.

TRAITS A RACONTER.

1. *Mort de l'amant d'Apamé.*

2. *Passion de Philadelphe pour les statues, les tableaux et les livres.*

3. *Cause à laquelle on attribua la mort de sa femme.*

XLI.e LEÇON.

D. QUE fit Antiochus, lorsqu'il apprit la mort de Philadelphe?

R. Il répudia Bérénice, et reprit Laodice et ses enfans.

D. Que fit alors Laodice?

R. Elle empoisonna son mari, et mit sur le trône son fils Séleucus, qui régna vingt ans.

D. Que devinrent Bérénice et son fils?

R. Laodice et son fils les firent massacrer, avec les Egyptiens de leur suite.

D. Quelles furent les suites de cette mauvaise action?

R. Le Roi d'Egypte n'ayant pu sauver sa sœur, assembla une grande armée pour la venger.

D. Qui régnait alors en Egypte?

R. Ptolémée Evergete avait succédé à son pere Philadelphe.

D. Quel succès eurent les armes de ce Prince?

R. Il fit mourir Laodice, et enleva une grande partie du Royaume de Séleucus.

D. Que fit-il en retournant dans ses Etats?

R. Il sacrifia au vrai Dieu, dans le Temple de Jérusalem.

D. A qui Séleucus eut-il recours pour recouvrer une partie de ses Etats ?

R. A son frere Antiochus, auquel il promit la souveraineté des Provinces de l'Asie mineure.

D. Quelle résolution prit Antiochus, âgé alors de quatorze ans ?

R. Celle de détrôner son frere, sous prétexte de le secourir.

D. Que fit Ptolémée lorsqu'il apprit que les deux freres se liguaient contre lui ?

R. Il fit une treve de dix ans avec Séleucus.

D. Qu'arriva-t-il aux deux freres ?

R. Ayant combattu l'un contre l'autre, Séleucus eut bien de la peine à se sauver.

D. Qui profita de cette guerre pour attaquer Antiochus ?

R. Eumene, qui le battit, et mourut peu de temps après.

D. Qui lui succéda ?

R. Attale, son cousin-germain.

Antiochus ayant appris la mort de Philadelphe, rappella sa femme Laodice, et ses enfans, qu'il avait déshérités. Cette méchante femme, craignant qu'une seconde inconstance ne remît sa rivale sur le trône, empoisonna son mari ; et ayant fait mettre dans le lit de ce malheureux Prince, un homme qui lui ressemblait,

elle fit venir les Grands du Royaume, auxquels ce feint Roi recommanda beaucoup son fils Séleucus Callinius, qu'il nommait pour son successeur. Ensuite on déclara la mort du Roi, et Séleucus monta tranquillement sur le trône.

Laodice ne se croyant pas en sûreté tant que Bérénice et son fils vivraient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire. Bérénice en ayant eu avis, se réfugia avec le jeune Prince dans un asyle; mais trompé par les artifices de ceux qui l'y assiégerent, elle fut égorgée avec son fils, et tous les Egyptiens qui l'avaient suivie. Pendant que Bérénice était assiégée, les Villes de l'Asie mineure s'associerent pour la secourir. Ptolémée, surnommé Evergete, frere de cette Princesse, qui avait succédé à Philadelphe, fit aussi beaucoup de diligence; mais il fut réduit à venger sa mort, ce qu'il fit en enlevant une partie du Royaume de Séleucus, d'où il remporta un butin immense, parmi lequel étaient les statues des Dieux d'Egypte, que Cambyse avait enlevées aux Egyptiens. On ne peut exprimer la joie de ce Peuple, lorsque Ptolémée lui rendit ses idoles. Ce fut pour marquer leur reconnaissance, qu'ils lui lui donnerent le surnom d'Evergete, qui veut dire bienfaiteur.

Une sédition arrivée en Egypte avait forcé Ptolémée à y retourner. Séleucus voulut profiter de son absence pour recouvrer ce qu'il lui avait enlevé ; il partit donc avec une flotte considérable, mais elle périt par une horrible tempête, et ce Prince s'échappa presque seul de ce naufrage. Son triste état toucha les Villes d'Asie, que le meurtre de Bérénice avait rendues rebelles ; elles le crurent assez puni, et se remirent sous son obéissance ; mais il ne se rétablit que pour tomber encore une fois, ayant été entiérement défait par Ptolémée.

Séleucus avait un frere, nommé Antiochus, qui avait le gouvernement des Provinces de l'Asie qui dépendaient de la Syrie. Il lui en promit la souveraineté, s'il voulait lui aider à recouvrer ses Etats. Ce jeune Prince qui, à quatorze ans, était déja consommé dans le crime, accepta les offres de son frere, et vint avec une armée, non pour le secourir, mais pour lui enlever ses Etats. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant fait une treve de dix ans avec Ptolémée, ne se trouva pas disposé à recevoir son frere dans son Royaume. Il passa le mont Taurus pour s'opposer à ses progrès ; mais il fut aussi malheureux sur terre que sur mer, ayant perdu une

bataille, et ayant eu bien de la peine à se sauver. Son frere courut aussi un grand péril, par la perfidie des Gaulois qu'il avait à sa solde, et qui avaient conspiré contre lui : il fut pourtant obligé de dissimuler avec eux, ayant besoin de leur secours pour repousser Eumene : mais ce dernier l'ayant surpris, le battit à plate-couture.

Cependant les deux freres continuaient à se faire la guerre, et leurs sujets révoltés profitaient de leurs divisions pour s'affermir dans les Pays qu'ils avaient enlevés. Après plusieurs défaites, Antiochus fuyant d'asyle en asyle, fut tué par des voleurs en sortant d'Egypte.

L'an trois mille sept cent soixante-deux mourut Antigone Gonatas, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il eut pour successeur son fils Démétrius, qui régna dix ans.

RÉFLEXIONS.

1. La Providence ne laisse guere les grands crimes impunis, même dans ce monde. Nous en voyons un exemple frappant dans Séleucus. De quelles agitations la vie de ce malheureux Prince est-elle remplie! Qui voudrait acheter le plaisir de régner à ce prix?

2. Une des plus grandes marques de

la colere de Dieu sur les familles, c'est lorsqu'il permet qu'elles soient divisées. Il n'est rien de plus fort que des freres bien unis : malheur à ceux qui, les premiers, rompent le nœud de cette intelligence qui fait la sûreté des familles et des Royaumes.

TRAITS A RACONTER.

1. *Bérénice consacre ses cheveux ; Conon, mathématicien, publie qu'ils sont changés en étoile.*

2. *Les villes de Smyrne et de Magnésie, par affection pour la famille de Séleucus, font une ligue en sa faveur, et en gravent le traité sur une colonne de marbre, qui est actuellement à Oxford.*

XLII.e LEÇON.

D. QUE fit Séleucus après la mort de son frere ?

R. Il voulut remettre sous son obéissance les Peuples qui s'étaient révoltés du côté de l'Orient.

D. Réussit-il dans son entreprise ?

R. Non : Arsace, fondateur de l'Empire des Parthes, avait eu le temps de s'affermir dans ses nouveaux Etats.

D. Qu'arriva-t-il donc à Séleucus?

R. Arsace le fit prisonnier, et il mourut dans ce Pays au bout de six ans.

D. Quels étaient les enfans de Séleucus?

R. Une fille qu'il maria à Mithridate, Roi de Pont; et deux fils, nommés Séleucus et Antiochus.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils Séleucus, qui prit le surnom de Céraunus.

D. A quoi s'occupait Evergete pendant ces troubles?

R. A cultiver les Sciences.

Après la mort d'Antiochus, l'an trois mille sept cent soixante-et-quatorze, Séleucus son frere marcha contre les Parthes; mais Arsace, qui avait fondé cet Empire, avait eu le temps de s'y fortifier. Séleucus l'attaqua deux fois, mais il fut toujours malheureux; et dans sa seconde entreprise, il fut fait prisonnier. Ce fut alors qu'Arsace prit le titre de Roi: c'était un homme sans naissance, mais qui avait de l'honneur. Ayant appris que le Gouverneur des Parthes voulait faire commettre un crime à son frere, il assembla quelques-uns de ses amis, et ayant tué ce Gouverneur, la nécessité de se défendre les fit rester armés, et leur parti

grossit par la négligence d'Antiochus, et Arsace se trouva en état de chasser les troupes de son Roi.

Arsace traita son prisonnier en Roi, et ce Prince mourut d'une chûte de cheval. Son fils Séleucus Céraunus lui succéda.

Ptolémée profitant des douceurs de la paix, s'appliquait à cultiver les sciences, et à augmenter sa bibliotheque. Les Juifs avaient négligé depuis quelque temps de payer le tribut qu'ils devaient à Ptolémée; ce Prince envoya un de ses Courtisans à Jérusalem, pour exiger, avec menace, ce qui lui était dû. Les Juifs allarmés envoyerent au Roi un jeune homme nommé Joseph, neveu d'Onias, Grand-Prêtre, qui appaisa la colere de Ptolémée, et gagna ses bonnes graces.

L'année trois mille sept cent soixante-et-douze, mourut en Macédoine le Roi Démétrius. Il laissa un fils nommé Philippe, qui était fort jeune. On lui donna pour tuteur Antigone, qui ayant épousé la veuve du Roi, monta sur le Trône, et régna douze ans.

RÉFLEXIONS.

1. *Dieu*, dit l'Écriture, *a domination sur les Royaumes des hommes; il les donne à qui il lui plait, et il place sur le Trône*

quand il lui plaît le dernier des hommes. Nous en avons un exemple dans Arsace. Que les Rois n'oublient donc jamais qu'ils tiennent leur puissance du Seigneur, et qu'ils évitent d'attirer sur eux la colere de celui qui peut leur arracher le sceptre pour le mettre en des mains étrangeres.

2. L'intérêt des Princes les engage à ne nommer pour gouverner leur Peuple, que des hommes vertueux. Ce fut le crime du Gouverneur des Parthes, qui fit perdre ce beau Pays à son maître.

TRAITS A RACONTER.

1. *Joseph gagne les bonnes graces de Ptolémée.*

2. *Ce jeune homme supplante ceux qui demandaient les Fermes de la Palestine et des Provinces voisines.*

XLIII.e LEÇON.

Histoire de la République des Achéens.

D. DE quoi était composée la ligue des Achéens ?

R. De douze villes du Péloponnese, qui n'en valaient pas une bonne.

D. Qu'est-ce qui rendait cette ligue considérable ?

R. Une grande réputation de probité, de justice et d'amour de la liberté.

D. Quel était le gouvernement des Achéens ?

R. Le démocratique.

D. Quel changement était-il arrivé dans cette République depuis la mort d'Alexandre ?

R. Elle était livrée à tous les maux que la discorde entraîne.

D. Dans quel temps reprit-elle ses anciens usages ?

R. L'an du monde trois mille sept cent vingt-quatre.

D. Quelle est la principale Ville qui se joignit aux Achéens ?

R. Sicyone, par le moyen d'Aratus.

D. Qui était Aratus ?

R. Un Citoyen de Sicyone, dont le pere avait été massacré.

D. Que fit Aratus à l'âge de vingt-ans ?

R. Il chassa les tyrans de Sicyone.

D. Quel était le caractere d'Aratus ?

R. Propre à imaginer de grands projets, il était timide et irrésolu dans l'exécution.

D. Qui aida à Aratus dans le dessein qu'il avait de rétablir la paix dans sa patrie ?

R. Le Roi Ptolémée Philadelphe.

D. Quel est le plus grand service qu'Aratus rendit à la Grece ?

R. Il enleva la Citadelle de Corinthe au Roi de Macédoine.

La République des Achéens après avoir souffert de grands changemens, reprit enfin ses premiers usages, l'an du monde trois mille sept cent vingt-quatre. Les tyrans furent chassés des Villes ; et réunies comme autrefois, elles ne firent plus qu'un seul corps de République. Elles avaient un Conseil, où se décidaient toutes les affaires ; et l'assemblée avait un Président que les Villes nommaient tour-à-tour. La réputation de cette petite République y attira plusieurs Villes, et Sicyone fut de ce nombre. Elle avait langui plusieurs années sous le joug des tyrans, on les avait chassés, et on venait de mettre en place Clinias, un des plus distingués des Citoyens ; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur ; il fut assassiné avec toute sa famille par un homme qui aspirait à la tyrannie. Il avait un fils âgé de sept ans, qui échappa comme par miracle, et qui fut élevé dans Argos, par les soins de la sœur du tyran. Aratus, à l'âge de vingt ans, trouva le moyen d'entrer dans Sicyone, où plusieurs tyrans s'étaient succédés. Celui qui l'était alors

le sauva par des conduits souterrains; et Aratus ayant fait publier qu'il venait pour rendre la liberté à ses Citoyens, ils coururent au Palais du tyran, qu'ils brûlerent. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que cette révolution ne coûta pas une goutte de sang. Aratus voyant tout tranquille, rappella les bannis, qui n'était pas moins de cinq cents, mais leur retour lui causa de grands embarras.

Les biens de ces bannis avaient été donnés par les tyrans à leurs créatures. Ceux-ci les avaient vendus à des gens qui les avaient payés ce qu'ils valaient. Cependant les bannis prétendaient y rentrer; et l'on était sur le point d'en venir à une guerre civile, lorsqu'Aratus trouva le remede à ce mal dans la générosité de Ptolémée. Il avait gagné les bonnes graces de ce Prince, en lui envoyant des tableaux; car la ville de Sicyone était en grande réputation pour la peinture: il fit donc le voyage d'Egypte, et Ptolémée eut la générosité de lui donner une grosse somme, qu'Aratus employa à dédommager ceux dont on avait vendu les biens.

Aratus ayant remarqué qu'Antigone, Roi de Macédoine, cherchait les moyens de s'emparer de Sicyone, engagea ses Citoyens à entrer dans la ligue des

Achéens; et malgré la réputation qu'il avait déja acquise, il se montra le plus soumis aux Généraux que la ligue nommait, quelque petite que fût la Ville dont ils étaient titrés. Il ne manquait pas de valeur, mais il avait des intervalles de timidité et d'irrésolution: de-là vint que toute la Grece était remplie des trophées de ses vainqueurs et des monumens de ses défaites, autant que du bruit de ses grandes actions. La plus éclatante, et qui fut d'une grande utilité à la Grece, fut la prise de la Citadelle de Corinthe, qu'il enleva à Antigone. Il s'exposa aux plus grands périls dans cette entreprise, pour laquelle il avait engagé jusqu'à sa vaisselle et aux joyaux de sa femme: et il n'en souhaita d'autre récompense que de faire entrer la ville de Corinthe dans la ligue des Achéens. La réputation de la probité et du désintéressement d'Aratus, y attirerent plusieurs autres Villes, et cette République s'augmenta considérablement. Aratus fut nommé Général; et comme il n'était pas permis de l'être deux années de suite, on l'élisait tous les ans.

RÉFLEXIONS.

RÉFLEXIONS.

1. Aratus se soumettait sans peine à des Généraux qui lui étaient inférieurs. Bel exemple pour les jeunes Seigneurs et les jeunes Princes, lorsqu'ils servent dans les troupes ; ils doivent oublier leur naissance, et ne la faire respecter que par la plus exacte soumission aux ordres des Commandans.

2. Aratus craignant de se méprendre, quand il fallut distribuer les sommes que Ptolémée lui avait données, s'associa quinze des Citoyens les plus estimés de la Ville. La présomption est le partage des sots. Un homme qui a quelque capacité se méfie de ses propres forces, et ne craint point de diminuer sa gloire en appellant aux grands emplois ceux qu'il croirait capables de lui aider à en supporter le poids.

TRAITS A RACONTER.

1. *Aratus se sauve des mains de ses assassins, et comment. Il fait effacer tous les portraits des tyrans.*

2. *Histoire de la prise de la citadelle de Corinthe, sa situation. Artifice d'Antigone pour brouiller Aratus avec Ptolémée.*

XLIV.e LEÇON.

D. QUELLE fut la conduite d'Aratus, par rapport à Démétrius, successeur d'Antigone ?

R. Il se joignit aux Etoliens contre ce Prince, et les incorpora dans la ligue Achéenne.

D. Que fit Aratus après la mort de Démétrius ?

R. Il délivra plusieurs Villes, et engagea plusieurs tyrans à renoncer à la tyrannie.

D. Que fit le tyran d'Argos contre Aratus ?

R. Il voulut le faire périr, mais inutilement.

Aratus n'avait rien plus à cœur que de voir la Grece délivrée de ses tyrans; c'est pourquoi il fut toujours opposé à Antigone qui protégeait la tyrannie. Les Etoliens s'étaient unis avec ce Prince pour détruire la ligue des Achéens; mais après sa mort ils se brouillerent avec Démétrius son successeur. Alors les Achéens oubliant leurs mauvaises intentions, les secoururent, et par-là leur union devint plus étroite, ce qui augmenta beaucoup le

crédit de la ligue. Aratus aurait bien souhaité rendre la liberté à la ville d'Argos; mais il n'en put venir à bout, et le tyran de cette Ville lui dressa des embûches. Il engagea quelques autres tyrans à renoncer d'eux-mêmes à la tyrannie, ce qui augmenta beaucoup sa réputation.

Comme les affaires de la ligue Achéenne vont se trouver mêlées avec celles des Lacédémoniens, nous allons dans les Chapitres suivans, parler de l'état où était alors cette République.

XLV.e LEÇON.

D. QUI régnait à Sparte, l'an du monde trois mille sept cent cinquante-six ?

R. Léonide et Agis.

D. Quel était le caractere de Léonide ?

R. Elevé dans les Palais des Satrapes, il avait voulu transporter leur luxe à Sparte.

D. Quel était le caractere d'Agis ?

R. Quoiqu'il eût été élevé dans la mollesse, il soupirait après le rétablissement des Lois de Lycurgue.

D. La Loi qui établissait l'égalité des biens, subsistait-elle encore à Sparte ?

R. Non; le Peuple était misérable, pendant qu'un petit nombre de particuliers vivait dans l'abondance.

D. Qui s'opposa au dessein qu'avait Agis de rétablir les Lois de Lycurgue?

R. Les Dames, qui engagerent Léonide à s'opposer à son jeune Collegue.

D. Que fit-on pour obliger Léonide à se désister de son opposition?

R. On le mit en justice, où il fut condamné, parce qu'il avait épousé une femme étrangere.

Lysandre, en introduisant dans Sparte les richesses qu'il avait enlevées aux Athéniens, avait donné un coup mortel aux Lois de Lycurgue. Un pere irrité contre son fils, acheva de les détruire, en faisant changer l'ordre des successions, et en faisant donner une Loi qui permettait à chacun de disposer de son bien. Depuis ce moment, le petit nombre des riches trouva le moyen de s'emparer de toutes les terres, et le grand nombre des Spartiates tomba dans une pauvreté qui, en les avilissant, leur fit oublier leur ancien courage. Dans cette corruption générale, Léonide, un des deux Rois de Sparte, semblait se piquer de l'emporter sur tous les autres, par le mépris des Lois de son pays. Son collegue Agis pensait d'une maniere bien différente, il n'avait que vingt ans, et avait été élevé dans la mollesse. Mais voulant, à quelque prix que

ce fût, remettre en vigueur les Lois de Lycurgue, il commença par se vêtir d'une maniere fort simple, et sonda les esprits de ses amis sur son dessein. Les jeunes gens y applaudirent; mais la corruption qui s'était emparée du cœur des vieux, ne leur permit pas d'entrer dans ses vues. Il gagna pourtant un de ses oncles, nommé Agésilas; mais les intentions de ce dernier n'étaient pas aussi pures que celles d'Agis, comme on le verra dans la suite. La mere du jeune Roi, qui d'abord avait été effrayée de la grandeur de son dessein, se laissa gagner par la vue de la gloire qui en reviendrait à son fils, et de l'avantage qu'en retirerait sa patrie; elle voulut même engager quelques Dames à s'unir à elle; mais celles-ci ne pouvant se résoudre à renoncer à leur luxe, et à la considération que leur attiraient leurs richesses, eurent recours à Léonide, qui n'était déja que trop porté à s'opposer à la réforme.

Agis ayant eu le crédit de faire élire pour Ephore un nommé Lysandre, qui entrait dans ses vues, porta au Conseil une ordonnance qu'il avait dressée, dont les principaux articles étaient l'abolition des dettes, et un nouveau partage des terres. Léonide s'opposa hautement à ce décret; les riches se joignirent à lui, et leur parti

l'emporta d'une voix sur celui d'Agis. Léonide ne triompha pas long-temps. Il avait épousé une femme étrangere, et, selon les Lois de Sparte, c'était un crime digne de mort dans un descendant d'Hercule. Lysandre l'accusa de ce crime, et persuada même à Cléombrote, gendre de Léonide, d'intervenir au procès, et de demander la Couronne à la place de son beau-pere.

RÉFLEXIONS.

1. Combien la passion d'un seul homme cause-t-elle de maux à Sparte! Un pere irrité contre son fils, veut le priver de sa succession; et pour en obtenir la liberté, il ne craint point de donner atteinte à une Loi qui faisait le bonheur de ses concitoyens.

2. Que les hommes en place apprennent de cet exemple, combien il leur importe d'être en garde contre eux-mêmes, pour ne pas faire servir la justice à leurs ressentimens.

XLVI.e LEÇON.

D. QUE fit Léonide lorsqu'il se vit accusé?

R. Il se réfugia dans le temple de Minerve.

D. Qui fut Roi en sa place ?

R. Son gendre Cléombrote.

D. Que firent les deux Rois contre les Ephores, qui s'opposaient à leurs desseins ?

R. Ils lès chasserent, et en établirent d'autres à leur dévotion.

D. Quelle est la premiere Loi qu'Agis fit revivre ?

R. L'abolition des dettes, par le conseil de son oncle Agésilas.

D. Qui avait engagé ce méchant homme à lui donner ce conseil ?

R. C'est qu'il devait beaucoup ; il s'opposa ensuite au partage des terres.

D. Qui obligea Agis de sortir de Sparte ?

R. La nécessité de commander un secours qu'on envoyait aux Achéens.

D. Combattit-il dans cette occasion ?

R. Non : Aratus refusa sagement d'exposer ses troupes, et peu de temps après il remporta une grande victoire.

D. Quel changement était-il arrivé à Sparte dans l'absence d'Agis ?

R. Agésilas ayant tyrannisé les Lacédémoniens, ils rappellerent Léonide.

D. Que devinrent Agis et Cléombrote ?

R. Ils furent obligés de se réfugier dans des temples.

D. Quelle conduite tint Léonide à l'égard de son gendre ?

R. Il lui pardonna en considération de sa fille Chélonide.

D. Quelle fut la fin d'Agis ?

R. Trahi par ses amis, il mourut misérablement.

Léonide n'osa s'exposer aux suites du procès qu'on lui avait intenté, il se réfugia dans un temple, et Cléombrote monta sur le trône. Chélonide, femme de ce dernier, et fille de Léonide, ne fut point éblouie par l'éclat du trône; elle refusa d'y monter avec son époux, et suivit son pere dans son asyle. Cependant Agis et Cléombrote s'unirent ensemble, chasserent les Ephores; et en ayant fait nommer d'autres à leur dévotion, firent publier l'abolition des dettes. Agésilas consentit de bon cœur à cette premiere Loi, parce qu'il devait de grosses sommes : mais il fit entendre à son neveu qu'il ne fallait rien précipiter pour le partage des terres, et qu'il était de la prudence de laisser respirer le Peuple. Agis crut son oncle; et ce dernier, profitant de l'absence de son neveu, qui était sorti de Sparte pour commander des troupes, tyrannisa tellement le Peuple, que Léonide fut rappellé; et les deux rois, Agis et Cléombrote,

furent obligés à leur tour de se réfugier dans des temples. Alors la fille de Léonide abandonna son pere, pour rejoindre son époux, et n'épargna rien pour fléchir la colere de son pere. Elle l'adoucit, et il laissa à Cléombrote la permission de s'éloigner de Sparte. La généreuse Chélonide suivit son époux, aimant mieux partager son exil que le trône de son pere.

Les amis d'Agis parurent d'abord sensibles à sa mauvaise fortune; mais qu'il en est peu de capables de s'attacher constamment à un infortuné! Comme Agis était toujours aimé du Peuple, il ne gardait pas scrupuleusement son asyle, et sortait quelquefois pour aller aux bains, escorté de quelques amis. Il y avait parmi eux un homme à qui la mere et l'aïeule d'Agis avait prêté de la vaisselle d'argent, et de riches tapisseries; cet homme, dis-je, prêta l'oreille aux propositions de Léonide, et résolut de faire périr Agis et sa famille, pour s'approprier ces riches meubles. Un jour qu'Agis revenait du bain, trois de ces indignes amis le joignirent; et étant arrivés devant une petite rue déserte, qui conduisait à la prison, ils l'y entraînerent, et Léonide assouvit sa vengeance par la mort de ce malheureux Prince, de sa mere et de son aïeule. Le

frere d'Agis échappa à sa fureur ; mais il fit enlever sa femme de sa maison, et la força d'épouser un fils qu'il avait nommé Cléomene, quoiqu'il ne fût pas encore en âge d'être marié. Cette femme eut toujours une violente haine pour Léonide ; mais elle ne put refuser son affection aux grandes qualités de son époux, qui partageait le respect qu'elle conservait pour la mémoire d'Agis, et qui la priait souvent de l'entretenir des vertus et des grands desseins de ce Prince.

RÉFLEXIONS.

1. De quels crimes ne sont pas capables ceux qui se laissent dominer par l'avarice! Cette passion qui avilit tous les hommes, est sur-tout odieuse dans les personnes d'une naissance distinguée : mais elles doivent prendre garde de confondre la prodigalité avec la générosité. S'il fallait pourtant décider pour un des deux excès, à l'égard d'un Prince, je déciderais plutôt en faveur d'une libéralité poussée trop loin, que d'une avarice qui le rend toujours méprisable.

2. La prudence doit éclairer la libéralité. Il arrive souvent qu'on se brouille avec ceux qui nous deviennent redevables. Ne risquons jamais que ce que nous

sommes en état et en volonté de perdre vis-à-vis de ceux que nous ne connaissons que médiocrement. La justice a ses droits, qui doivent passer avant ceux de la générosité : ce serait manquer à la premiere de ces deux vertus, par exemple, si on négligeait de payer ses dettes, d'établir ses enfans, ou de remplir des devoirs essentiels, pour pouvoir suivre le penchant qu'on aurait à la libéralité.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de Chélonide.*
2. *Circonstances du meurtre d'Agis et de sa famille.*

XLVII.e LEÇON.

D. QUEL était le caractere de Cléomene, qui succéda à Léonide l'an trois mille sept cent soixante-et-deux ?

R. Beaucoup de grandeur d'ame, et une violente passion pour la gloire.

D. Quelles furent les vues de Cléomene en montant sur le trône ?

R. De changer le gouvernement présent de Sparte.

D. Comment s'y prit-il pour y réussir ?

R. Persuadé que la guerre lui donnerait plus de puissance qu'il n'en avait, il la déclara aux Achéens.

D. Que fit-il après avoir remporté quelques victoires ?

R. Il fit tuer quatre des Ephores ?

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il rétablit les Lois de Lycurgue, et fut le plus fidele à les observer.

D. Que firent les Achéens, après avoir perdu une grande bataille ?

R. Ils demanderent la paix à Cléomene.

D. A quelle condition ce Prince voulut-il bien l'accorder ?

R. Il demanda le Généralat de la ligue.

D. Que fit Aratus pour l'empêcher d'obtenir ce titre ?

R. Il appella Antigone, roi de Macédoine, au secours des Achéens.

D. A quelles conditions Antigone leur donna-t-il du secours ?

R. Il exigea la citadelle de Corinthe.

D. Que fit Cléomene contre tant d'ennemis ?

R. Malgré le petit nombre de ses troupes, il remporta de grands avantages.

Cléomene, aussi bien disposé qu'Agis à rétablir les Lois de Lycurgue, avait un caractere tel qu'il le fallait pour faire réusssir ce grand dessein : la nature avait

nis dans son tempérament un aiguillon de vivacité impétueuse, qui le poussait avec ardeur à tout ce qu'il croyait beau et honnête ; il croyait même qu'il était permis d'employer, pour y parvenir, les moyens violens, quand on prévoyait que la douceur serait inutile. Voilà le principe sur lequel Cléomene régla sa conduite. Déterminé à faire revivre parmi ses citoyens les Lois de Lycurgue, il souhaitait la guerre, parce qu'en augmentant son autorité, elle le mettrait en état de parler en maître. Aratus lui en donna un prétexte, en faisant le dégât chez des peuples alliés des Lacédémoniens. Les Ephores aussi-tôt levent des troupes, et Cléomene, à leur tête, se rendit redoutable aux Achéens, qu'il battit plusieurs fois. Aratus refusa même de laisser combattre ses troupes contre Cléomene. Ce fut dans un pareil accès de cette timidité, qui le prenait de temps en temps, qu'il refusa le Généralat. Cependant Cléomene ayant demandé pour prix de la paix, Aratus, par un mouvement de jalousie bien indigne d'un homme comme lui, crut qu'il lui serait honteux d'obéir à un jeune homme. Ce libérateur de la Grece, oubliant toute sa vertu, remit sa patrie entre les mains d'Antigone, qui d'abord

affecta de le respecter beaucoup ; mais qui dans la suite lui fit sentir qu'il s'était donné un maître. Cléomene ne fut point effrayé du grand nombre de ses ennemis; il eut recours à Ptolémée, auquel il envoya sa mere et son fils pour ôtages ; et par des entreprises aussi bien concertées qu'exécutées, il fit voir combien il méritait la place qu'Aratus lui avait fait refuser. Avant la réunion des Achéens avec Antigone, Cléomene avait retabli les Lois de Lycurgue : il en avait coûté la vie à quatre Ephores, et à quelques-uns de leurs amis : ceux qui avaient été les plus opposés aux desseins d'Agis, furent bannis, et Cléomene n'avait pas peu contribué, par son exemple, à ramener la frugalité, l'égalité, et les autres vertus qui avaient fait si long-temps la gloire de Sparte : mais ces heureux commencemens n'eurent point de suite, comme nous le verrons bientôt.

RÉFLEXIONS.

1. J'ai déja fait remarquer plusieurs fois, qu'une passion à laquelle on s'abandonne, est capable de renverser la vertu la mieux établie. L'exemple d'Aratus est bien propre à confirmer cette vérité. Déja parvenu à la vieillesse, une jalousie basse

change son caractere, et le réconcilie avec les tyrans qu'il avait persécutés sans relâche jusques-là.

Couronné de fleurs, il est assez lâche pour offrir des sacrifices à Antigone; il le reconnaît comme un Dieu; il lui remet entre les mains la liberté des Grecs, qu'il avait si généreusement défendue.

2. Qui ne croirait pas qu'Aratus, pour commettre ces excès, est poussé par le le plus grand intérêt, et qu'il s'agit au moins de sa propre vie, de celle de sa femme et de ses enfans? Nullement, c'est une jalousie puérile. Il craint de se soumettre à un Prince dont les vertus le forçaient à l'admiration; et pour éviter de lui obéir, il se fait l'esclave d'un barbare; car les Macédoniens étaient regardés comme tels chez les Grecs.

TRAITS A RACONTER.

1. *Générosité de la mere de Cléomene.*
2. *Massacre des Ephores.*
3. *Les Mégalopolitains aiment mieux voir détruire leur Ville, que de renoncer à la ligue des Achéens.*

XLVIII.e LEÇON.

D. QUELLE faute fit Cléomene au commencement de cette campagne, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-un?

R. Ayant moins de troupes que ses ennemis, il donna une bataille qu'il pouvait éviter.

D. Qui gagna cette bataille?

R. Antigone, par la bonne conduite de Philopémen.

D. Qui était Philopémen?

R. Un jeune Officier, qui n'avait jamais commandé.

D. Que fit Cléomene après la perte de la bataille?

R. Il conseilla aux Spartiates de se rendre à Antigone, et partit pour l'Egypte.

D. Quel traitement Antigone fit-il aux Spartiates?

R. Il leur rendit la liberté, et les lois de Lycurgue furent abolies sans retour.

D. Antigone vécut-il long-temps après cette victoire?

R. Non, il retourna dans son Royaume, vainquit les barbares qui s'étaient révoltés, et mourut.

D. Qui lui succéda?

R. Philippe, son neveu, à qui le trône appartenait, et qui n'avait que quatorze ans.

D. Qui régnait en Egypte quand Cléomene s'y réfugia?

R. Ptolémée Evergete.

D. Quel traitement fit-il à Cléomene?

R. Il en fit grand cas, mais il mourut avant de pouvoir le remettre sur le trône, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-trois.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils Ptolémée, surnommé Philopator.

D. Qu'était-il arrivé à Rhodes, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-deux?

R. Un tremblement de terre renversa le Colosse.

Cléomene prévoyant qu'il serait attaqué au printemps, passa l'hiver à se fortifier dans des lieux de difficile accès, et Antigone étant entré dans la Laconie, ne jugea pas à propos de s'exposer à forcer des gens si bien retranchés, quoiqu'il eût plus de troupes que Cléomene: mais celui-ci, qui n'espérait plus de secours d'Egypte, résolut de risquer le tout pour le tout, d'autant plus qu'il manquait d'argent pour payer les troupes étrangeres. On donna donc la bataille, dont le suc-

cès fut long-temps douteux. Un jeune Officier, nommé Philopémen, détermina la victoire en faveur d'Antigone, en faisant combattre à propos le corps de réserve. Cléomene se retira à Sparte après sa défaite; et quelques-uns de ses amis lui ayant conseillé de n'y pas survivre, il leur démontra qu'il y avait plus de courage à faire front à l'adversité, qu'à s'en débarasser par une mort volontaire. Etant arrivé en Egypte, on ne fit pas d'abord beaucoup de cas de lui, à cause de son extérieur froid et simple : mais le Roi, après l'avoir entretenu, fut charmé de son grand sens, et lui fit rendre les honneurs dus à sa vertu et à son rang. Il lui assigna de grands revenus, et voulait lui donner des vaisseaux et des troupes, pour remonter sur le trône de Sparte; mais sa mort, qui arriva l'an trois mille sept cent quatre-vingt-trois, ruina les espérances de Cléomene. Ptolémée Evergete est le dernier Prince de cette race qui ait eu de la modération et de la vertu : ceux qui vinrent après lui, furent des monstres de débauches et de scélératesse.

Cléomene, avant de quitter Sparte, avait conseillé à ses Citoyens de céder à un ennemi contre lequel ils ne pouvaient plus se défendre. Ils suivirent son conseil,

Antigone, maître de Sparte, qui n'avait jamais eu de vainqueur, se piqua de bien traiter cette ville. Il rendit la liberté aux Spartiates, et abolit tout ce que Cléomene avait si heureusement rétabli. Antigone apprit en même temps que les Barbares insultaient la Macédoine : quoiqu'il fût consumé de la maladie dont il mourut peu après, son grand courage le soutint, et la derniere action de sa vie fut la victoire qu'il remporta sur ces barbares. Le trône de Macédoine appartenait à Philippe, fils de Démétrius, dont Antigone n'était que le tuteur : ce jeune Prince monta sur le trône à l'âge de quatorze ans.

RÉFLEXIONS.

Il est des qualités brillantes, qui surprennent l'estime publique en faveur de ceux qui les possedent ; mais comme elles se trouvent rarement unies avec les qualités solides et estimables, ceux qui les possedent perdent à être connus, et déchoient bientôt dans l'esprit de ceux qui les fréquentent. Ne négligeons point les dehors qui préviennent, mais attachons-nous davantage aux qualités solides, qui, tôt ou tard, nous attirerons l'estime publique, comme nous l'apprenons de l'exemple de Cléomene. Apprenons

encore à ne point juger légérement des talens des hommes. Il en est beaucoup, qui, sous un extérieur froid et simple, cachent de grands talens. C'est aux Princes, sur-tout, que cette leçon est utile, puisqu'elle leur enseigne à ne confier leurs affaires qu'à des gens vraiment estimables, quoiqu'ils n'aient pas l'extérieur brillant.

TRAITS A RACONTER.

1. *Sentimens de Cléomene sur ceux qui se donnent la mort.*
2. *Philopémen procure la victoire à Antigone.*
3. *Conduite de ce Prince à son égard.*
4. *Ce que devint le Colosse de Rhodes.*

XLIX.e LEÇON.

D. QU'ÉTAIT-IL arrivé en Syrie l'an trois mille sept cent soixante-et-dix-huit ?

R. Séleucus Céraunus ayant appris que son pere Séleucus Callinius était mort chez les Parthes, monta sur le Trône.

D. Le surnom de Céraunus convenait-il au Roi de Syrie ?

R. Non ; c'était un Prince faible d'esprit et de corps.

D. Qui soutint ce Prince sur le Trône ?

R. Achéus, son cousin, qui refusa la Couronne à la mort de son maître.

D. Comment mourut Séleucus Céraunus ?

R. Il fut empoisonné par deux de ses Officiers.

D. Qui lui succéda ?

R. Son frere Antiochus, surnommé le Grand.

D. Les commencemens du regne de ce Prince furent-ils tranquilles ?

R. Non; deux de ses sujets poussés à bout par son Ministre, prirent la qualité de Roi dans leurs gouvernemens.

D. Ce Ministre donnait-il de bons conseils à ce Prince ?

R. Non; il manqua le perdre par sa mauvaise conduite, et fit périr Epigene, le plus fidele sujet du Roi.

Séleucus Céraunus, c'est-à-dire, le foudre, n'avait aucune des qualités que ce surnom semblait désigner. Faible d'esprit et de corps, il se fit mépriser de ses sujets, ce qui donna occasion à deux de ses Officiers de conspirer contre lui, et l'empoisonnerent. Le cousin de ce Prince, nommé Achéus, repoussait alors Attale, Roi de Pergame, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'au mont Taurus; ce fidele

parent refusa la Couronne, et la conserva au frere du dernier Roi. Il se nommait Antiochus, et fut depuis surnommé le Grand. Ses commencemens ne promirent pas beaucoup. Ce Prince n'avait que quinze ans, et il eut le malheur de mettre ses affaires entre les mains d'un Ministre qui manqua le perdre ; il se nommait Hermias, et était de Carie. Le jeune Roi donna le gouvernement de la Médie et de la Perse à Molon et à Alexandre, qui étaient freres. Achéus eut le gouvernement de l'Asie mineure ; et Epigene le gouvernement des troupes qu'on tint auprès de sa personne. Hermias était un petit esprit, et il avait les défauts qui en sont la suite. Il était fier, plein de lui-même, attaché à son sens, jaloux du mérite et de l'autorité, et dur et sévere. Il aurait cru se déshonorer en demandant conseil ; avec cela il avait su prendre un grand ascendant sur l'esprit du jeune Prince, qui connaissait pourtant les défauts de son Ministre ; mais qui n'avait pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avait abandonnée. Les manieres dures et impérieuses du Ministre, et les mécontentemens qu'il donna à Molon et à Alexandre, engagerent les deux freres à secouer le joug, et à se faire Souverains

dans leur gouvernement. On apprit en même temps que Ptolémée profitait des troubles qui agitait la Syrie, pour étendre ses conquêtes; et le jeune Roi assembla son Conseil, pour savoir de quel côté il devait faire la guerre en personne. Epigene conseilla au Roi de marcher contre les rebelles qui n'avaient pas encore eu le temps de se fortifier : mais Hermias, qui ne voulait pas s'exposer aux dangers de cette campagne, qu'il prévoyait devoir être meurtriere, s'opposa à ce conseil, et persuada au Roi d'envoyer ses Lieutenans contre des rebelles qui ne méritaient pas que leur Roi daignât marcher contr'eux : son avis l'emporta, et fut suivi d'un mauvais succès; d'autant plus qu'il fit mettre à la tête de l'armée un homme qui n'avait d'autre mérite que d'être sa créature; aussi fut-il battu, et les révoltés augmenterent leurs conquêtes. Antiochus qui avait marché contre Ptolémée, ne fut pas plus heureux, Théodore, à qui le Roi d'Egypte avait confié le gouvernement de la Célésyrie, ayant si bien fortifié les passages, qu'il fut impossible de les forcer. On tint donc un nouveau conseil, dans lequel l'avis d'Epigene prévalut enfin, malgré les efforts d'Hermias. Il s'en vengea. Les soldats, à qui

il était dû un reste de payé, se mutinerent. Hermias promit au Roi de lui faire trouver de l'argent; mais pour prix de ce service, il demanda l'éloignement d'Epigene, et l'obtint. Il ne borna pas là sa vengeance, et ayant rendu suspecte la fidélité de ce digne sujet, il le fit périr.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'un Prince est malheureux, quand il place sa confiance dans un sujet tel que Hermias! Les hommes de cette trempe, peu délicats sur les moyens dont il faut se servir pour captiver leurs maîtres, parviennent à leur donner des chaînes qu'ils ne peuvent plus rompre. Les Princes qui aiment les plaisirs, sont sujets à se laisser gouverner par de tels Ministres; parce qu'il faudrait, en les déplaçant, prendre en main les rênes du gouvernement, et c'est ce qu'un Prince inappliqué craint par-dessus toutes choses.

2. Le propre d'un génie médiocre, est de vouloir tout décider par lui-même: il éloigne tous ceux qu'un mérite supérieur pourrait rendre ses rivaux: avec un pareil Ministre, il reste peu de voies à un Prince pour éviter sa ruine.

TRAITS

TRAITS A RACONTER.

1. *Trahison par laquelle Hermias perd Epigene.*

2. *Mauvais raisonnement d'Hermias, pour empêcher son maître de marcher contre ses sujets révoltés.*

L.e LEÇON.

D. QUEL fut le succès des armes d'Antiochus contre ses sujets rebelles?

R. Il remporta une victoire complette.

D. Que devinrent les révoltés?

R. Ils se tuerent eux-mêmes après avoir massacré toute leur famille, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-trois.

D. Quelle nouvelle reçut Antiochus peu de temps après sa victoire?

R. Il apprit qu'il lui était né un héritier.

D. Quel dessein cette nouvelle fit-elle concevoir à Hermias?

R. Il résolut de faire périr le Roi, pour être tuteur du jeune Prince.

D. Qui avertit le Roi des violences et des mauvais succès d'Hermias?

R. Apollophane, son médecin.

D. Quel parti prit alors le Roi?

R. Il fit assassiner ce méchant homme,

et le Peuple d'Apamée lapida sa femme et ses enfans.

D. Qui se révolta contre Antiochus?

R. Achéus, qu'on avait soupçonné sans assez de fondement.

D. Antiochus marcha-t-il alors contre ce rebelle ?

R. Non, il commença la guerre contre Ptolémée.

D. Pourquoi faisait-il la guerre à ce Prince ?

R. Pour recouvrer les Provinces qu'on avait enlevées à son pere.

D. Quel fut le succès de cette guerre?

R. Antiochus eut d'abord de grands avantages ; mais ayant été battu dans une bataille, il perdit ses conquêtes.

D. Que fit Ptolémée après sa victoire ?

R. Il fut à Jérusalem, et voulut entrer dans le Sanctuaire.

D. Que lui arriva-t-il lorsqu'il fut prêt d'y entrer ?

R. Il fut saisi d'une frayeur subite, et se retira, outré de colere contre les Juifs, qu'il persécuta ensuite.

D. Pourquoi Antiochus demanda-t-il la paix à Ptolémée.

R. Parce qu'il voulait arrêter les progrès d'Achéus.

D. Pourquoi Ptolémée consentit-il à cette paix ?

R. Pour se livrer aux plaisirs.

D. Quelle fut l'issue de la guerre contre Achéus ?

R. Il fut livré à Antiochus par deux Crétois, et eut la tête tranchée.

D. Que fit Ptolémée après avoir fait la paix ?

R. Gouverné par une concubine, il fit mourir sa femme.

Antiochus ayant heureusement fini la guerre contre les révoltés, tint conseil pour savoir où il porterait ses armes. Achéus, ce fidele sujet qui avait refusé la couronne au commencement du regne d'Antiochus, avait été soupçonné ; soit qu'il eût réellement de mauvais desseins, soit que son mérite lui eût fait des envieux, on rendit sa fidélité suspecte au Prince. Achéus crut alors n'avoir d'autre parti à prendre que de se révolter ; il prit le titre de Roi, et devint bientôt un des plus puissans Princes de l'Asie. Cependant l'on détermina, qu'avant d'essayer à réduire Achéus, il fallait recouvrer les Provinces qui avaient été enlevées au pere d'Antiochus. Le commencement de cette guerre fut heureux pour les Syriens. Théodote, qui, l'année d'avant, avait défendu la Célésyrie pour Ptolémée, se donna à Antiochus, parce qu'au-lieu de

reconnaître ses services, on avait osé soupçonner sa fidélité : d'ailleurs il avait été indigné de la vie molle que menait le Roi d'Egypte. Au milieu de la guerre, on parla de paix ; mais aucun des deux partis ne la voulant sincérement, il fallut en venir à une bataille. Antiochus la perdit pour s'être abandonné à la poursuite des fuyards, et se vit contraint d'abandonner ses conquêtes pour obtenir la paix, qui lui devenait nécessaire pour arrêter les progrès d'Achéus. Ptolémée eût pu se prévaloir des circonstances fâcheuses où se trouvait Antiochus pour lui enlever une partie de son Royaume ; mais il se rendit facile à faire la paix, parce qu'il voulait être en liberté de se livrer à la débauche.

Antiochus ayant passé le mont Taurus, s'unit à Attale contre Achéus ; celui-ci se retira à Sardes, où il soutint un siége pendant plus d'un an. La Ville étant prise, il se retira dans le château, et s'y défendait encore, lorsqu'il fut livré à Antiochus par deux Crétois, que le Roi d'Egypte avait fait suborner pour le sauver.

Il naquit alors un fils au Roi d'Egypte, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-quinze, qui fut nommé Ptolémée Epiphane, et qui lui succéda. Tout l'Empire

témoigna une grande joie de cette naissance ; et Hyrcan, neveu de Joseph, se distingua par les magnifiques présens qu'il fit, et fut admis à la table du Roi. Ce malheureux Prince, livré à la débauche, était absolument gouverné par Agathocle sa concubine. Le frere et la mere de cette femme disposaient de tout. Sosible, vieux ministre rusé, qui avait gouverné sous trois regnes, outre les talens qu'il avait pour le ministere, avait encore celui de servir les faiblesses du Prince, et de se conduire selon le caprice de ceux qui possédaient sa faveur. Arsinoé, sœur et femme du Roi, était méprisée ; et comme cette Princesse avait tout le courage de celles de sa naissance, elle se plaignait hautement du mépris qu'on avait pour elle. On s'ennuya de ses plaintes, et Sosible fit périr cette Reine par ordre de son indigne époux.

Cette derniere action acheva de rendre le Ministre odieux. Il fut forcé de quitter son emploi ; et on lui substitua Tlépoleme, qui, sans avoir le talent de son prédécesseur, donna dans tous les travers où tombent ceux qui sont élevés à un poste supérieur à leur mérite.

RÉFLEXIONS.

1. Une Princesse est bien malheureuse, lorsqu'une maîtresse lui enleve le cœur de son époux, et les égards qu'on doit à son rang. Qu'elle se garde bien alors d'imiter la conduite d'Arsinoé. Les plaintes et les murmures n'ont jamais ramené le cœur d'un époux. Il faut bien se garder de paraître insensible à son injustice ; mais pour le forcer à la réparer, il ne faut employer qu'une douleur d'autant plus touchante, qu'elle sera décente et muette.

2. Je ne sais comment un Ministre ose abuser de la faveur de son maître dans un poste que nombre de ses semblables n'ont quitté que pour aller au supplice. De tous les emplois, le plus dangereux est celui qui met un homme à portée de disposer des biens et des dignités ; il se fait des ennemis qui ont sans cesse les yeux ouverts sur sa conduite, et qui épient le moment favorable pour le perdre dans l'esprit du maître. Un Ministre doit donc éviter tout ce qui peut servir aux desseins des mécontens, et se conduire avec tant de modération, qu'il n'ait point à se reprocher sa chûte, si elle arrive malgré sa bonne administration.

TRAITS A RACONTER.

1. *Mort d'Hermias.*
2. *Conduite du jeune Hyrcan à la Cour d'Egypte.*
3. *Prise d'Achéus par deux Crétois.*

LI.e LEÇON.

Suite de l'Histoire des Grecs.

D. QUEL Peuple déclara la guerre aux Achéens l'an trois mille sept cent quatre-vingt-deux ?

R. Les Etoliens, qui habitaient entre la Macédoine et le Péloponnese.

D. Quelles étaient les mœurs de ce Peuple ?

R. Il vivait de brigandage, et avait beaucoup de valeur.

D. Que firent les Etoliens après la mort d'Antigone ?

R. Ils attaquerent les Peuples du Pélopomese, qui vivaient alors dans l'indolence.

D. Qui s'opposa aux Etoliens ?

R. Aratus; mais il fut battu.

D. Que fit Aratus après sa défaite ?

R. Il engagea Philippe, roi de Macédoine, à secourir les Achéens.

D. Que fit Cléomene lorsqu'il apprit en Egypte ce qui passait dans la Grece?

R. Il demanda à Ptolémée la permision d'y retourner?

D. Obtint-il cette permission?

R. Non; au contraire, il fut enfermé.

D. Quelle résolution prit-il?

R. Ayant inutilement essayé de soulever le Peuple, il mourut en désespéré, et le Roi fit périr sa famille.

D. Qu'arriva-t-il à Sparte lorsqu'on apprit la mort de Cléomene?

R. On élut deux Rois.

Les habitans du Pelopponnese s'étant endormis dans le sein de la paix et de la mollesse, les Etoliens profiterent de cette disposition pour les attaquer. Aratus se mit à la tête des Achéens; mais ayant été battu, il fut contraint de recourir à Philippe. Ce Prince n'avait que dix-sept ans; et son oncle qui connaissait le mérite d'Aratus, l'avait prié de se charger de former ce jeune Prince, et le lui avait envoyé. Aratus avait eu pour ce Prince toutes sortes de considération, et avait gagné sa confiance; quelques nuages avaient obscurci cette bonne intelligence. Les Courtisans, qui craignaient la vertu d'Aratus, trouverent le moyen de le rendre suspect à Philippe : mais ce Prince ayant décou-

vert leurs artifices, punit sévérement ceux qui avaient su lui en imposer, et redonna toute sa confiance à Aratus; heureux s'il se fût toujours conduit par les conseils de ce grand homme!

Cependant Cléomene, qui était en Egypte, ayant appris ce qui se passait en Grece, crut l'occasion favorable pour remonter sur le Trône; et comme le Roi d'Egypte lui refusa les secours que son pere lui avait promis, il se borna à lui demander la permission de se retirer avec sa famille. Sosible, qui était alors Ministre, fit entendre au Roi qu'il était également dangereux d'assister ce Prince, et de le laisser partir, après lui avoir refusé du secours; et par son conseil, Cléomene perdit la liberté. Ce Prince, dans sa prison, se laïssa aller à une mélancolie qui dégénéra en désespoir. Aidé de ses amis, il essaya de soulever la Ville; et n'ayant pas réussi dans ce dessein, ils se tuerent les uns et les autres. Ptolémée fit perdre la vie à toute la famille du Roi de Sparte.

RÉFLEXIONS.

1. Les Princes n'ont qu'un seul moyen de fermer la bouche à la calomnie; c'est de punir sévérement les calomniateurs,

comme fit le jeune Philippe. Ces sortes de gens sont les plus grands ennemis des Rois et des personnes puissantes. Ils s'attaquent à tous les gens de bien, et ne les écartent qu'afin de corrompre à coup sûr le cœur du maître.

2. Il est des maux désespérés dont on ne doit point tenter la guérison. Tels étaient ceux de Sparte. Cléomene et Agis n'avaient point fait cette réflexion, et n'étaient point excusables d'employer la violence contre leurs citoyens. Un Prince prudent tolere, en gémissant, les abus qu'il ne saurait corriger, sans risquer un bouleversement plus pernicieux à l'Etat que le mal qu'il voudrait guérir.

TRAITS A RACONTER.

1. *Sentimens des Etoliens à l'égard des Romains.*
2. *Mort de Cléomene et de sa mere.*

LII.e LEÇON.

D. LES Lacédémoniens se joignirent-ils à Philippe contre les Etoliens?

R. Ils l'avaient promis; mais ils ne tinrent pas parole, et embrasserent le parti des Etoliens.

D. Comment Philippe se comporta-t-il dans cette guerre?

R. Il remplit tous les devoirs d'un grand Capitaine, et d'un fidele allié.

D. Qui était favori de Philippe?

R. Apelle, qui avait été son tuteur, et qui abusait de son crédit auprès du Prince.

D. Quelles étaient les vues d'Apelle?

R. D'anéantir la liberté des Achéens, et il vint à bout d'y faire entrer le Prince.

D. Que fit Apelle pour faire réussir ses desseins?

R. Il accusa Aratus d'avoir trahi le Roi.

D. Qu'arriva-t-il de cette accusation?

R. Aratus fut justifié; mais le calomniateur ne fut pas puni.

D. Que fit Apelle lorsqu'il vit que le Roi avait rendu sa confiance à Aratus?

R. Il s'attacha à faire échouer les desseins du Roi.

D. Réussit-il dans cette entreprise?

R. Non; le Roi remporta de grands avantages en suivant les conseils d'Aratus.

Philippe s'étant rendu à l'assemblée des Achéens, qui se tenait à Corinthe, on y examina les forces de la ligue contre les Etoliens, auxquels les Lacédémoniens se joignirent. Dans la premiere campagne, Philippe donna d'heureux présages de ce

qu'il serait un jour, ou plutôt de ce qu'on devait espérer qu'il serait; car il s'en faut bien que sa vie répondît à ces commencemens. Il était alors doux, affable, plein d'égard pour ses alliés. Ces qualités le faisaient adorer des Achéens, qui le regardaient comme leur protecteur. Jusque-là il s'était contenté de ce titre : mais Apelle son favori, lui fit naître l'envie de devenir leur maître. Aratus eut assez de crédit pour parer ce coup, et se fit par-là un ennemi mortel du favori, qui eut recours à la calomnie. Malgré le faible de Philippe pour Apelle, il eut l'équité d'entendre Aratus. Celui-ci, en se justifiant, fut remis dans les bonnes graces du Roi: mais il eut la douleur de voir Apelle, reconnu pour calomniateur, continuer à captiver le Prince. Cet indigne Ministre, enragé de ne pouvoir parvenir à détruire Aratus, tourna ses mauvais desseins contre son maître. Deux hommes qui avaient la principale autorité, entrerent dans ses vues; mais l'un d'eux ayant manqué à dessein une entreprise de grande importance, le Roi soupçonna leur manœuvre, et suivit absolument les conseils d'Aratus. Celui-ci, comme nous l'avons remarqué, était plus propre à concevoir de grands desseins, qu'à les exécuter. Sa prudence,

jointe à la valeur de Philippe, rendit ce Prince redoutable à ses ennemis, qu'il vainquit. On reproche à Philippe de n'avoir pas usé de sa victoire avec assez de modération. L'horreur qu'il avait conçue contre les Etoliens, à cause des violences qu'ils avaient exercées, le porta à détruire jusqu'à leurs temples.

RÉFLEXIONS.

1. Si chacun était placé selon ses talens, les affaires du Prince en iraient bien mieux. Tel, comme Aratus, est excellent pour le Conseil, qui gâte tout, quand il s'agit d'autre chose que d'un coup de main. La grande attention des Princes doit être de connaître les bonnes et les mauvaises qualités de ceux qui les servent, pour pouvoir mettre chacun d'eux dans les emplois qui leur conviennent.

2. Les Grands connaissent souvent la scélératesse de ceux qui les approchent; mais lorsqu'ils sont nécessaires à leurs plaisirs, ils s'étourdissent sur leur compte, et craignent de pénétrer jusqu'au fond de leur corruption, de peur d'être obligés de s'en défaire. Philippe manqua à être la victime d'une pareille faiblesse; mais beaucoup d'autres ont été moins heureux que ce Prince, et n'ont pas eu comme lui

un Aratus, capable de réparer par sa bonne conduite, les maux que leur cause la perfidie de leurs favoris.

TRAITS A RACONTER.

1. *Léontius, ami d'Apelle, fait manquer la prise de la ville de Palée, place importante.*

2. *Maniere dont on faisait les breches en ce temps-là.*

3. *Magaléas, autre créature d'Apelle, insulte Aratus, et est puni.*

LIII.e LEÇON.

D. QU'ÉTAIT-IL arrivé à Sparte pendant l'expédition de Philippe contre les Etoliens ?

R. La Ville était en proie à plusieurs tyrans qui la désolaient.

D. Que firent ceux de la cabale d'Apelle contre Philippe ?

R. Ils firent révolter les soldats ; mais Philippe les remit dans le devoir.

D. Où était alors Apelle ?

R. A Chalcis, où il disposait avec une pleine autorité des affaires de la Macédoine et de la Thessalie.

D. Quel traitement reçut Apelle lorsqu'il vint trouver le Roi ?

R. Il fut mal reçu, et le Roi ne lui laissa que peu d'autorité.

D. Quelle fut la fin de ce Ministre ?

R. Le Roi le fit mourir avec son fils.

D. Qui engagea ce Prince à accorder la paix aux Etoliens ?

R. La nouvelle de la défaite des Romains par Annibal, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-sept.

Aussi-tôt qu'on eut appris à Sparte la mort de Cléomene, on pensa à remplir le trône, et l'on élut deux Rois, l'un desquels acheta les suffrages par une somme assez modique. Depuis ce temps, on ne vit plus à Sparte nulle ombre de justice. Les Ephores furent massacrés; les Rois détrônés, chassés, employerent la violence pour se maintenir sur le trône, et il semblait qu'en abolissant les Lois de Lycurgue, Antigone avait éteint dans tous les cœurs l'amour de la liberté.

Cependant les fauteurs d'Apelle ne s'occupaient qu'à susciter des affaires à Philippe. Ils profiterent de l'absence de ce Prince, pour exciter une sédition parmi les soldats. Le Roi de Macédoine l'appaisa par sa présence, et sa prudence l'engagea à traiter les mutins avec dou-

ceur ; car il s'en fallait de beaucoup que ce Prince ne fût maître dans ses Etats. Les principaux Officiers, et sur-tout Apelle, s'étaient arrogé toute l'autorité. Ce dernier était à Chalcis, d'où il régissait la Macédoine et la Thessalie, faisant tout en son nom, et ne parlant du Roi que comme d'un enfant. Philippe n'ignorait pas sa conduite ; mais un reste de respect pour un homme qui avait été son gouverneur et son tuteur, l'empêchait de le pousser à bout : il se contentait de se méfier de ceux qui composaient la cabale de son favori, et ne perdait aucune occasion de les mortifier : mais, comme je l'ai dit, il n'était point maître ; et ayant fait emprisonner l'un d'eux, sous prétexte de vingt talens qu'il devait, les soldats eurent la hardiesse de lui demander les raisons de son emprisonnement, et le forcerent de lui rendre la liberté en payant l'amende. Sur ces entrefaites, Apelle se rendit auprès du Roi, pour fortifier son parti ; mais malgré la pompe avec laquelle ses créatures affecterent de le recevoir, le Roi, qui voulait absolument secouer le joug, lui ôta la liberté de l'approcher comme auparavant, et l'exclut de son Conseil et de sa table. Aussi-tôt la foule qui l'environnait se dissipa, et ses seuls

complices lui demeurerent attachés. Quelque temps après, le Roi ayant connu par des lettres qu'il intercepta, qu'Apelle était d'accord avec ses ennemis, le fit mourir avec son fils, et fit aussi mourir les autres conjurés.

Les Etoliens battus de tous côtés, soupiraient après la paix, sur-tout depuis la mort d'Apelle : plusieurs Peuples s'intéresserent pour eux ; et Philippe, qui d'abord ne cherchait qu'à faire naître des occasions de continuer la guerre, vint aussi à desirer la paix. Voici ce qui lui fit changer de sentiment. Il apprit que les Romains avaient perdu une grande bataille contre Annibal, et cette nouvelle réveilla l'ambition de Philippe. Plus voisin d'Italie que les Rois d'Egypte et de Syrie, les affaires des Romains demandaient toute son attention. Agelas le fit remarquer dans le Conseil qui se tint pour faire la paix. La guerre entre les Romains et les Carthaginois, ne pouvait finir que par la ruine de l'une des deux nations ; et les Grecs avaient tout à craindre de l'ambition de celle qui demeurerait victorieuse. Il leur importait donc de se tenir étroitement unis, pour résister à ceux dont on ne pouvait ignorer les vues, et qui prétendaient à l'empire du monde. A ces

vues générales qui engageaient tous les Grecs à souhaiter la paix, Philippe en joignait de particulieres. Démétrius de Pharès, que les Romains avaient détrôné, lui remontrait sans cesse que rien n'était plus digne de lui que la conquête d'Italie; il lui remontrait la facilité de cette entreprise, dans un temps où les Romains étaient affaiblis par la perte d'une grande bataille; et ces conseils qui flattaient le penchant du Prince, le déterminerent à s'unir à Annibal, comme nous le verrons dans la Leçon suivante.

RÉFLEXIONS.

1. Un Ministre, favori du Prince, attribue à son mérite les honneurs qu'on lui prodigue : un revers de fortune lui dévoile les cœurs ; à peine soupçonne-t-on le refroidissement du Prince à son égard, qu'on l'abandonne. Tout le monde se fait une fête de pouvoir lui marquer librement le mépris qu'on a pour lui. Il est peu de siecles qui ne nous donnent quelques exemples propres à confirmer cette vérité ; mais il est rare que les courtisans en profitent pour bien user de la faveur.

2. Philippe, dans une grande jeunesse, est habile dans l'art de dissimuler ses

ressentimens : il fait donner des bornes à la colere que devait lui inspirer la conduite d'Apelle, et attend, pour le faire périr, des preuves certaines de sa trahison. Un Prince doit accorder la vérité et la franchise avec une prudente dissimulation. Ces vertus ont chacune leurs droits, qu'il faut conserver, sans quoi il s'expose à devenir criminel, ou malheureux. Criminel, si sa dissimulation dégénere en fourberie ; malheureux, si par une franchise excessive il fournit des armes à des sujets mal-intentionnés.

TRAIT A RACONTER.

1. *Insolence d'Apelle dans sa prospérité, sa disgrace et sa mort.*

LIV.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL aux Ambassadeurs que Philippe envoyait à Annibal, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-huit ?

R. Ils furent pris par les Romains, et le Roi de Macédoine fut obligé d'envoyer une autre ambassade.

D. Qu'arriva-t-il à Philippe après s'être emparé de la ville d'Orique en Epire ?

R. Il se laissa surprendre par les Romains, et fut obligé de retourner en Macédoine avec ses troupes désarmées.

D. Cette mauvaise fortune rabattit-elle l'orgueil de ce Prince ?

R. Au contraire, elle aigrit son esprit; et de retour en Grece, il ravagea les terres des Messéniens.

D. Aratus était-il encore à la Cour de ce Prince ?

R. Indigné de sa mauvaise conduite, Aratus s'était retiré.

D. Que fit Philippe pour se venger de sa retraite ?

R. Il lui fit donner un poison lent, dont il mourut.

D. Ce Prince borna-t-il sa cruauté à la mort d'Aratus ?

R. Non ; il fit perdre la raison au fils d'Aratus, dont il avait déshonoré l'épouse.

D. Quel Peuple s'unit aux Romains contre Philippe, l'an trois mille sept cent quatre-vingt-treize ?

R. Les Etoliens.

D. Quel parti prirent les Lacédémoniens ?

R. Machanidas, tyran de Sparte, se déclara pour les Etoliens.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Philippe remporta de grands avan-

tages; mais ils furent balancés par quelques défaites.

Trois batailles consécutives, gagnées par Annibal sur les Romains, déterminerent Philippe à s'unir avec lui. Il lui envoya donc des Ambassadeurs qui tomberent entre les mains des Romains, et qui s'en tirerent par un mensonge bien hardi. Ils furent moins heureux au retour, et furent pris avec le traité qu'Annibal avait fait avec Philippe. Ce Prince fut donc obligé d'envoyer d'autres Ambassadeurs, et ne put rien faire de cette année. Il passa l'hiver à faire construire des barques pour transporter ses troupes en Italie. Il s'empara de la ville d'Orique, et faisait le siége d'Appollonie. Les Romains, à cette nouvelle, se hâterent de revenir à Orique, où Philippe n'avait laissé qu'une faible garnison, et leur Chef envoya un détachement pour secourir Appollonie sous la conduite de Névius. Celui-ci trouva le moyen d'entrer dans la Ville sans être apperçu; et profitant de la sécurité des Macédoniens, qui le croyaient bien loin, et qui avaient négligé toutes les précautions que la discipline exige, il tomba dans leur camp, où tout était endormi. Le Roi se sauva à demi-nud, vers ses

vaisseaux ; mais la flotte des Romains lui ayant fermé les issues, il fut obligé de les brûler, et ramena ses troupes par terre, nues et désarmées. Cet échec aurait dû rabattre l'orgueil dont ce Prince était enivré ; mais il ne fit que l'aigrir ; n'ayant pu réussir à surprendre les Messéniens, il leva le masque, et ravagea leurs terres. Aratus, qui avait quitté la Cour de Philippe depuis que ce Prince avait corrompu ses mœurs, blâma hautement son procédé à l'égard des Messéniens, et rompu avec lui ; alors ce Prince oubliant ce qu'il devait à Aratus, lui fit donner un poison lent, qui le conduisit peu après au tombeau. Aratus n'ignora pas d'où partait le coup, mais la plainte était inutile ; et d'ailleurs il avait mérité ce traitement, en cédant à la jalousie qu'il avait conçue autrefois contre Cléomene. Le fils d'Aratus fut traité encore plus cruellement que son pere, Philippe lui ayant fait donner un breuvage, qui le rendit furieux, et lui faisait commettre les actions les plus horribles.

Les Romains ayant fait alliance avec les Etoliens, Philippe se prépara à marcher contre eux : le désespoir des Acarnaniens lui épargna la peine de

combattre, les Etoliens n'ayant osé s'exposer contre des gens déterminés à périr. Mais l'arrivée des troupes Romaines ayant relevé leur courage, il se passa plusieurs actions où Philippe eut l'avantage, à l'exception d'une fois où il fut battu. Ayant appris que les Barbares ravageaient la Macédoine, il laissa deux mille cinq cents hommes aux alliés, et courut défendre son Royaume.

RÉFLEXIONS.

1. Quelque triste que soit la fin d'Aratus, on se sent peu disposé à le plaindre. Il avait sacrifié à sa jalousie son honneur et la liberté de son Pays; il était juste qu'il portât la peine d'une faute qui entraîna la perte de toute la Grece. Elle aurait été invincible, si les Spartiates se fussent unis aux Achéens sous un chef tel que Cléomene.

2. Les flatteurs corrompirent l'heureux naturel de Philippe : il est peu de Princes qui évitent cet écueil; ils n'ont point de plus grands ennemis que ceux qui nourrissent leur orgueil par de fades et de criminelles adulations.

TRAITS A RACONTER.

1. *Artifice des Ambassadeurs de Philippe, pour se tirer des mains des Romains.*

2. *Parole d'Aratus sur le genre de sa mort.*

3. *Désespoir des Arcananiens.*

FIN du Tome II.e

A BAR-SUR-ORNIN, de l'Imprimerie de CHOPPIN.

Georgiana
Elizabeth
Spencer
Jan: 9th
1804